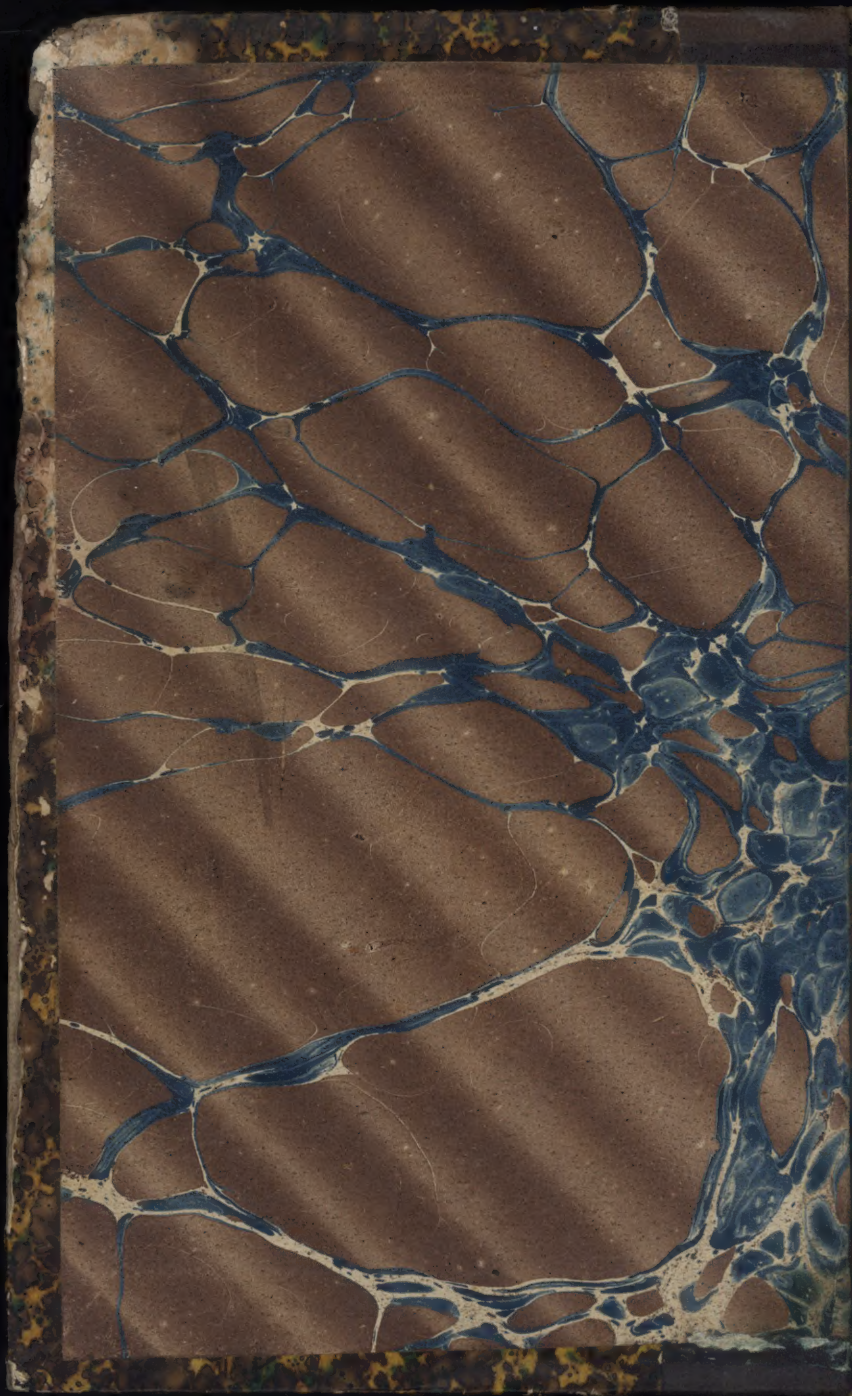
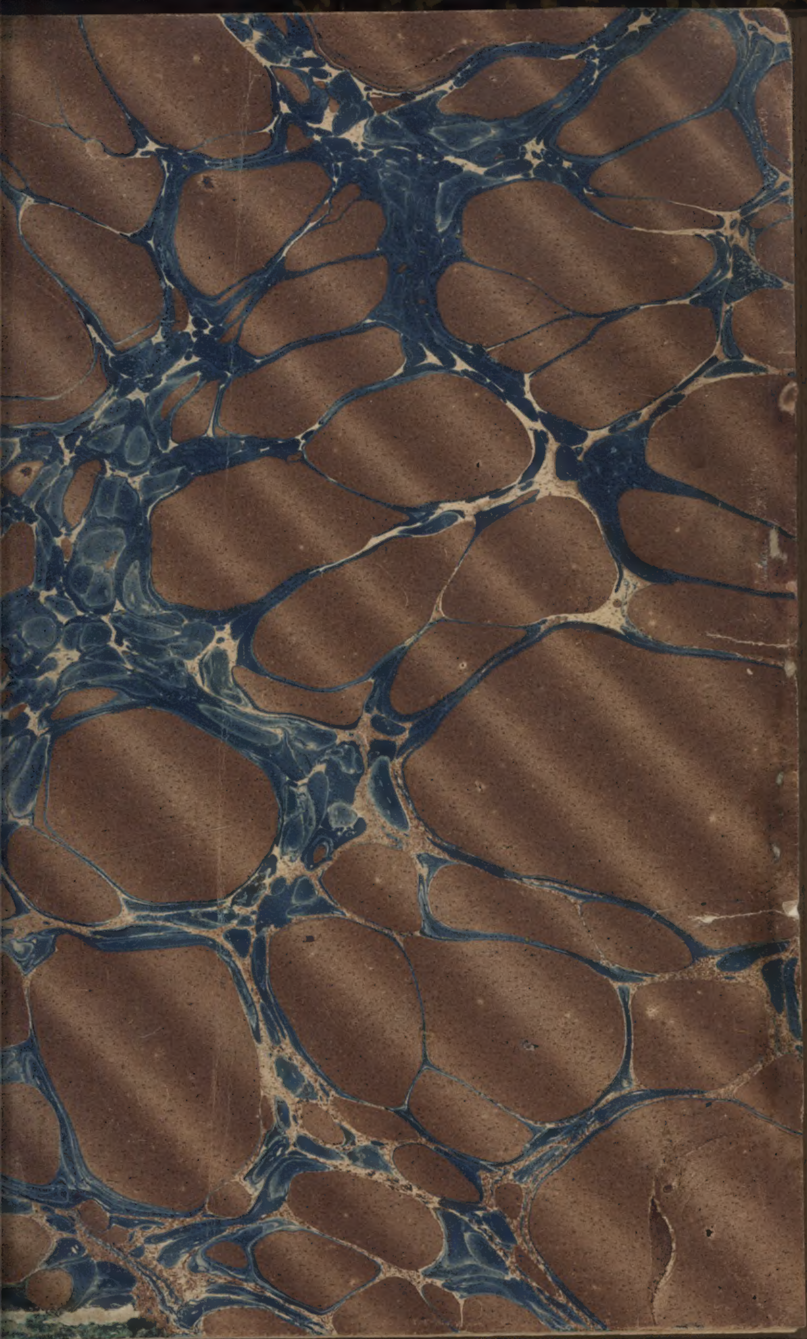






LE QUARTIER LATIN

A Lucien Descaves



Il a été tiré de cet ouvrage
vingt exemplaires numérotés et paraphés par l'éditeur
sur papier des Manufactures impériales du Japon.

DES MÊMES AUTEURS

GEORGES RENAULT

Montmartre. — 1 fort volume illustré (10e mille).
Honnête.— 1 fort volume illustré (4e mille).
Poivrot poivré. — Fantaisie judiciaire en 1 acte, représentée pour la première fois au théâtre du Casino d'Enghien (1898).
Ruinés. — Comédie en 1 acte, représentée pour la première fois au théâtre du Casino d Enghien (1898).
Honnête. — Comédie en 5 actes, en collaboration avec E. Lemercier.

En Préparation :

Sœur et Fille. — Roman de mœurs.
La Légitime. — Roman de mœurs.
Madeleine-Bastille. — Complétant la trilogie de *Montmartre* et *le Quartier Latin.*
Les Marchés aux Puces.— En collaboration avec M. Maurice Artus

GUSTAVE LE ROUGE

Sous Presse :

La Sœur de Charité.
Le Marchand de Nuages. — Poésies.

En Préparation

En collaboration avec Gustave Guitton

Les Mamelles inexorables.
La Révolte errante.
La Mort des Veilleurs.
Les Sépulcres ailés.

(Romans philosophiques.)

38705. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

GEORGES RENAULT & GUSTAVE LE ROUGE

LE
QUARTIER LATIN

Illustrations

DE

Bac, Barrère, Burret, Cazals, Doek, Maurice Dumont, Fauchon
George-Edward, Grün, Guirand de Scévola,
Ibels, Jolly, Maurice de Lambert, Léandre, René Lelong
Gustave Le Rouge, Lubin de Beauvais,
Daniel Monfreid, Rebminster, Redon, Steinlen, Paul Verlaine
Vincent, etc., etc.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

PRÉFACE

Le quartier Latin, terre légendaire des études classiques, des amours faciles et de la bohème, apparaît encore aux provinciaux et aux étrangers comme auréolé d'un prisme de bonhomie et de poétique débauche.

Jusqu'ici personne n'a décrit ni étudié, avec la sincérité et la gravité qu'il convenait, ce quartier de Paris dont l'histoire est si intimement liée à celle de la science et des lettres françaises.

La jeunesse, au cerveau encore appesanti par l'indigeste amas des formules universitaires, s'y éveille véritablement à la vie et à l'indépendance de la pensée. C'est dans ce coin, ensoleillé et souriant entre tous, de la capitale que les jeunes générations reçoivent de celles qui les ont précédées le mot d'ordre intellectuel, littéraire ou social qu'elles transmettront modifié par elles à la génération qui les suivra.

Assujetti à cette rapidité d'évolution qui est la caractéristique de l'esprit moderne, le quartier Latin se renouvelle et se modifie d'année en année, de mois en mois, et pour ainsi dire de jour en jour. Quoi qu'il en soit de ces transformations, il a gardé à travers les siècles et conserve encore aujourd'hui une physionomie spéciale et bien à lui. Quoiqu'il ne soit plus guère, au point de vue intellectuel, qu'une administrative fabrique d'officiers ministériels et judiciaires, de médecins et de professeurs, il conserve, malgré tout, un charme de jeunesse, une saveur de bohème et de poésie qu'on ne retrouve point ailleurs, dans un Paris devenu de plus en plus industriel et américanisé.

Risquons une anecdote :

Il y a quelques années, un de nos amis, voyageant en Océanie et forcé de passer quelques jours à l'île de Taïti, lia connaissance avec le jeune prince, fils de la reine Pomaré et souverain titulaire de l'archipel des Marquises. Ce pays qu'a chanté Loti est un des plus merveilleux du monde. Des fleurs monstrueuses, sans cesse renouvelées étalent leurs corolles sous des cieux éblouissants. Ces îlots de corail semblent d'énormes bouquets jetés au hasard dans

la stupéfiante splendeur de ces océans lointains.

Les Européens ne peuvent se détacher de ce pays sans égal pour la beauté de son sol et la douceur de ses habitants. Des officiers de marine désertèrent qui ne pouvaient se résoudre à le quitter. La vie coule, là-bas, douce et monotone, sans heurts, sans désespoirs; et qu'y aurait-il à espérer?

Le jeune prince avait fait à Paris ses études de droit; il s'y était beaucoup plu; sans le gouvernement français qui mit arrêt à la noce effrénée et aux dettes qu'il faisait en le renvoyant dans sa patrie, il serait encore au Quartier. De son séjour en France, il avait gardé le goût des vêtements et des mœurs européennes, l'amour du tabac et des petites femmes.

Devant une bouteille de vin blanc, notre ami enthousiasmé le félicitait de la beauté de son royaume et de la vie heureuse qu'il y devait mener. Mais le jeune potentat, souverainement grotesque, la face mafflue dans son faux-col empesé, s'écria les yeux au ciel et la voix pleine de regrets :

Ah! Bullier!

Beaucoup de gens, comme le bon prince nègre, en sont encore à Paul de Kock.

Quelle erreur!

Rire franchement! allons donc! N'être pas sûr du lendemain! C'est stupide! Il vaut mieux préférer la pitance quotidienne à l'aventure, l'amour tarifé aux baisers d'une joyeuse grisette. La voilà bien, la génération de maintenant!

Des gens graves ont répété que ce qui avait gâté le quartier Latin, lui avait retiré sa joyeuse allure, c'étaient les femmes. La grisette, ont-ils dit, n'est plus, « il ne reste que des créatures », expression chère aux familles bourgeoises qui craignent pour la santé de leur unique héritier. Eh bien! non, on se trompe.

Les grisettes de la vie de bohème ne sont plus, il est vrai, mais si nos petits snobs préféraient comme leurs devanciers la simple robe d'indienne à la jupe de soie, la vérité à la vanité, les amoureuses seraient demeurées ce qu'elles furent et n'auraient pas cherché dans le « turbin » l'argent nécessaire à payer les toilettes qui flattent le goût plus que médiocre de leurs bourgeois amants.

Le type de l'étudiant actuel est l'image de son époque. S'il fréquente Bullier ou les bras-

series à femmes, c'est tout bonnement pour s'en vanter plus tard au cousin de province qui n'est pas encore déniaisé.

L'étudiant d'aujourd'hui rougira de paraître en public avec un veston râpé et des souliers éculés. Pensez donc! que diraient les petits camarades. A lui, au contraire, les vêtements du bon tailleur, qui en font un monsieur bien vêtu.

Le cadre restreint de cet ouvrage ne nous permet pas d'étudier longuement la psychologie de l'étudiant d'aujourd'hui. Il nous faudrait aussi parler de celui de demain, et Dieu seul sait où cela pourrait nous mener....

Ce que l'artiste ébauche sur son carnet à croquis quand il voit un beau mouvement de foule, une attitude intéressante, voilà ce que nous avons essayé de présenter au lecteur. Nous voulons simplement donner un ensemble aussi exact que possible de la vie au Quartier, esquisser en quelque sorte un panorama cinématographique où l'aspect général frappe l'œil pendant que le détail passe pour ainsi dire inaperçu.

Des documents archéologiques, précieux pour ceux qui s'intéressent à la vie puissante des cités, des tableaux de la vie courante de l'étu-

diant et du bohème, enfin une présentation rapide des poètes et des artistes qui ont vécu au Quartier donneront, pensons-nous, une idée assez complète de ce milieu que l'on croit immobilisé dans une formule.

Le lecteur voudra bien accepter le livre tel qu'il est, et nous terminerons ce court avant-propos en répétant, dans beaucoup de cas, le modeste conseil d'un vieil auteur :

Regardez-en la représentation ci-contre.



LE QUARTIER LATIN

I

ÉTUDIANTS ET UNIVERSITÉ

> « Au quartier Latin moderne, on bûche, on potasse, on brigue et l'on intrigue. Au lieu des vareuses de jadis, on arbore des complets très anglais et très corrects, les jours de laisser-aller : la redingote et le « bosselard » à triple colonne lumineuse sont l'ordinaire uniforme de cette jeunesse morose, pondérée, pratique, rêvant conférence Molé, conseil d'État, mariage riche et la députation, les vingt-cinq ans sonnés. »
>
> E. Lepelletier (*Écho de Paris* du 15 juillet 1898).

Pour la généralité des lecteurs, le type de l'étudiant n'apparaît qu'auréolé de brillantes qualités et de défauts séduisants. Une légende que créèrent d'abord Musset et Henry Mürger, qui fut soigneusement entretenue depuis par les intéressés, environne la personnalité du jeune homme qui prépare ses examens de droit ou de médecine.

Spirituel, savant, adoré des femmes, informé de toutes les idées en politique et en littérature, il par-

tage son temps entre de laborieuses recherches et des orgies fabuleuses. Il est bohème, bon garçon, en même temps que brave et chevaleresque.

La gaieté, l'insouciance, la folle ardeur de la jeunesse font partie de son apanage héréditaire. Ses pires frasques sont à peine critiquables. Futur docteur ou avocat, il n'a qu'une jouvence à dépenser. Une vie laborieuse et grave l'attend, c'est justice qu'il profite de ses vingt ans.

Il aime le peuple et ses jolies filles, maîtresses point ruineuses, coquettes avec une robe de cent sous, n'entendant rien à la philosophie et donnant leurs lèvres sans calculs.

Ouvert à toutes les idées généreuses, il paye de sa personne à l'occasion, il discute, il s'enflamme, il chante, il taquine le bourgeois par sa mise et le sans-gêne de ses propos. Par les beaux soirs d'été, idyllique et rêveur, au bras de Musette ou de Mimi Pinson, il va parler d'amour sous les charmilles. Bullier est son bal favori, on y va en monôme.

— Oh! ces étudiants, dit-on en les voyant passer.

Ces étudiants, lecteur, depuis longtemps n'existent plus qu'à l'état de souvenir. La jeunesse des écoles est tout autre aujourd'hui. Mürger est mort, Mimi est devenue une femme de brasserie, une quelconque fille de joie.

* * *

Pendant tout le moyen âge et jusqu'au XVIIIe siècle l'éducation de la jeunesse fut aux mains du clergé.

A ces époques, la seule noblesse était la noblesse d'épée, l'instruction fort négligée était considérée par elle comme chose inutile. Les étudiants d'alors n'avaient devant eux que deux carrières : la magistrature et l'Église. Pauvres, mal vêtus et presque vagabonds, ne se privant pas de faire ripaille, les futurs théologiens et les magistrats en herbe étaient déjà révolutionnaires, et arrivés au Parlement on les vit souvent, jusqu'à Louis XV, s'opposer aux volontés du roi.

Avec leurs critiques sociales et leurs théories nouvelles, les encyclopédistes contribuèrent beaucoup à transformer l'étudiant. La Révolution l'émancipa du joug de l'Église, le jeta dans la tourmente des idées républicaines.

Napoléon I[er] fit beaucoup pour lui, en créant les Facultés, en organisant l'enseignement national. La glorieuse épopée était bien faite pour enthousiasmer la jeunesse. Sous l'Empire, on vit souvent les étudiants s'engager dans les armées du conquérant.

Après quinze années de guerres incessantes, la Restauration ouvre une ère de calme plus propice aux travaux de l'esprit.

Le romantisme naissant entraîne l'étudiant à sa suite. On lit, on discute, on se passionne. Les questions littéraires, les représentations d'œuvres nouvelles donnent lieu à de véritables émeutes. On s'intéresse aux idées qui révolutionnent la philosophie.

Balzac nous l'a fort bien dépeinte, cette jeunesse

sérieuse et folâtre en même temps, qui se mêle au peuple et va danser dans les guinguettes, à la Grande-Chaumière, à Bobino, fréquente les demi-soldes, acclame le souvenir de Napoléon pour faire de l'opposition et qui, en 1830, combat aux barricades.

Le quartier Latin devient un véritable foyer d'insurrection que le pouvoir regarde avec effroi, une turbulente république, franche d'allures et de langage. Les cheveux y sont trop longs, les habits trop courts, les appétits dévorants et les têtes chaudes. Ce qui se chuchotte chez le bourgeois s'y crie naturellement; on met le nom sur les choses et les hommes, on y aime la liberté, on y déteste les sergents de ville.

Pas de système philosophique qui ne trouve là des disciples enflammés. Les idées républicaines y poussent de puissantes racines.

« Comment, dit un écrivain de 1846, M. Auguste Luchet, le Quartier ne serait-il pas révolutionnaire? L'étudiant y vit au milieu du peuple. La première amitié lui vient du peuple et son premier amour aussi, la grisette, pauvre et douce bohémienne naît à seize ans et meurt à vingt-six, suave amour de passage, aussi facile à prendre qu'à quitter.

« Le pays Latin, comme l'appelle son énergique tradition, est peuple et n'est que peuple d'un bout à l'autre : peuple de savants, peuple d'artisans, peuple d'artistes, travailleurs diligents, n'ayant à perdre ni un sou, ni une heure, en lutte éternelle avec le propriétaire, la garde nationale et l'impôt, avec la maladie



Il est juste qu'il profite de ses vingt ans.
(Dessin de Fauchon.)

fille de la misère, avec la faim mère de la tentation. »

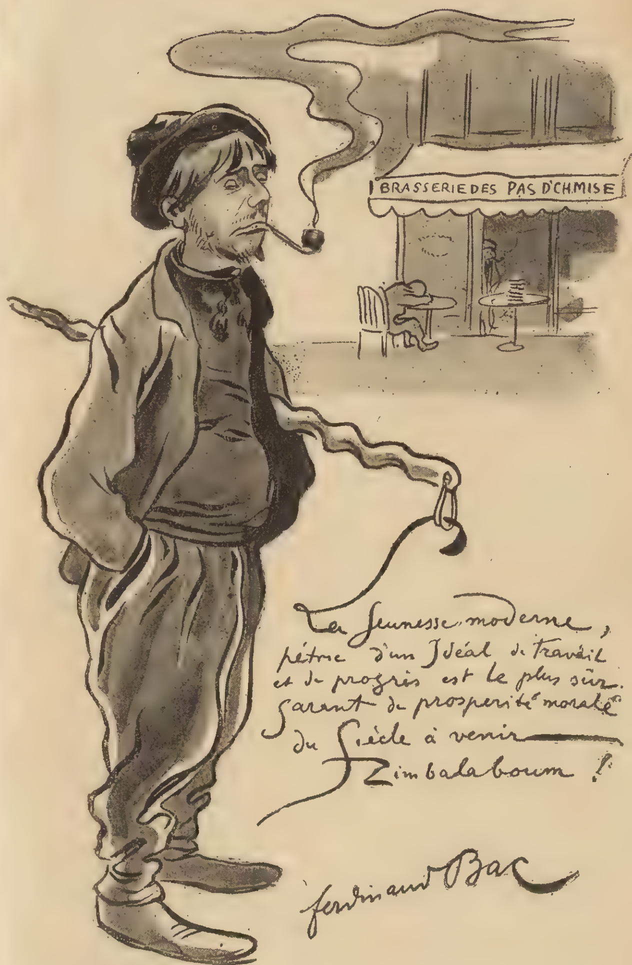
Un opuscule bien connu de Musset : *Mlle Mimi Pinson*, montre à merveille le caractère de cette génération.

Théodore de Banville lui-même a esquissé le portrait de l'étudiant à cette époque :

« Jeunes, gais, débraillés sans rien perdre de la distinction native, coquettement vêtus de velours et de toutes sortes de costumes de fantaisie, coiffés de bérets basques ou de chapeaux à la Rubens, ils s'en allaient par les rues, chantant, flânant, bayant aux corneilles, seuls ou par couples, ou par groupes, ou trois par trois, volontiers vendant leurs livres chez le bouquiniste pour entrer au cabaret, coutume qui, comme on sait, date du XIIe siècle. »

Telle était cette jeunesse, insouciante, bohême et belliqueuse, si différente de celle d'aujourd'hui, croyant encore à quelque chose de plus élevé que l'égoïsme, subissant la magie du verbe et des idées, et qui, joyeuse et sanglante, se battait pour la liberté en chantant la Marseillaise.

Le second Empire voit la décadence de l'étudiant; il perd son type, son originalité, il n'a plus cette belle ardeur généreuse, cet amour des grands principes, il devient de plus en plus le fils de famille et laisse pressentir le fonctionnaire qu'il sera sous la troisième République. Pourtant, l'impulsion des dernières années ne s'est pas complètement éteinte, le quartier Latin vit de son passé. Les polémistes en


BRASSERIE DES PAS D'CH.MISE
La Jeunesse moderne,
pétrie d'un Idéal de travail
et de progrès est le plus sûr
garant de prospérité morale
du Siècle à venir —
Zimbalaboum !
Ferdinand Bac

vogue, les romanciers attaquent Napoléon III. On les suit, on les acclame. Les idées républicaines mûrissent de plus en plus; les cerveaux s'échauffent, on conspire, la jeunesse des écoles est révolutionnaire. Autant qu'on peut en juger maintenant, c'est probablement pour la dernière fois.

Après ce rapide aperçu sur ce qu'ils furent autrefois, si nous envisageons les étudiants actuels, une constatation tout d'abord s'impose : fils de bourgeois, ils sont bourgeois eux-mêmes, de mœurs et de tendances. Pour eux, les temps héroïques sont passés. On ne dépense plus sa jeunesse à combattre pour des principes, on accepte ceux qui sont établis. Les nécessités de la vie, la famille qui paye, et qui veut en avoir pour son argent, sont là pour réprimer les inutiles ardeurs. Le diplôme est une nécessité sociale, il faut l'acquérir pour pouvoir se caser et vivre; tout le reste est sans importance.

L'étudiant moderne, celui que nous rencontrons sans le distinguer de la foule, est un jeune homme correctement vêtu, aimant, lorsqu'il le peut, arborer la jaquette de nouvelle coupe ou le faux-col inédit. Il arrange sa vie pratiquement, sans phrases et sans sentimentalité; ses distractions, ses plaisirs sont ce qu'il est lui-même : quelconques[1]. La brasserie, le café-

1. Pour que l'on ne nous taxe pas d'exagération, nous signalerons un acte de vandalisme vraiment honteux, commis par ces « fils à papa ». Nous voulons parler des inscriptions et des dessins obscènes dont « cette aimable jeunesse » s'est complu à orner les admirables fresques de Besnard à l'école de Pharmacie.

concert lui suffisent. Les amours, une affaire qu'il règle selon sa bourse.

Il sait que son avenir est assuré, que plus tard il



Les amours, une affaire qu'il règle selon sa bourse.
(Dessin de Burret.)

aura sa place au soleil, il est infatué de son titre d'étudiant. Il travaille tout juste ce qu'il faut pour ne pas irriter la famille, dont les subsides sont indispensables.

Sans enthousiasme, sans illusions, il se laisse

vivre. Il méprise plus qu'il ne critique, il sait que tout est bien arrangé pour lui dans la société, nulle inquiétude ne l'assiège. Pourquoi donc essayerait-il de développer en lui l'esprit d'initiative, le jugement personnel? Tout cela ne lui servira de rien. La Faculté lui enseigne exactement ce qu'il doit penser, ce qu'il doit croire, la morale qu'il faut respecter. Il n'a qu'à se laisser pétrir le cerveau.

Tout ce que lui a légué le catholicisme, il le méprise y compris le culte des Belles-Lettres. La politique n'a plus le don de l'enflammer. Le peuple a le suffrage universel, c'est lui le maître, que peut-il vouloir de plus! Expliquez à l'étudiant d'autres théories sociales, montrez-lui d'autres horizons. « Mais oui, s'écriera-t-il, tout cela serait fort beau, mais ni vous ni moi ne changerons rien à l'état de choses actuel. » Il a raison, ce n'est pas lui qui changera quelque chose, les idées sont impuissantes contre sa carapace d'égoïsme, il ne sait plus le chemin des barricades.

Peut-on prétendre qu'il aime les lettres ou les sciences. Ce serait être bien loin de la vérité. L'étude n'est pour lui qu'un moyen de parvenir à une situation. Il ne conçoit pas et personne ne lui a montré la philosophie générale qui relie entre elles toutes les connaissances humaines, personne n'a mis sous ses yeux le vrai tableau de l'évolution des idées. Les horizons de la pensée lui sont fermés par l'étroitesse de dogmes qui n'acceptent ni les vérités ni les principes, conséquences contraires à l'esprit universitaire.

Qui donc est responsable de cet état de choses?

On accuse l'Université. En réalité, si l'esprit qui l'anime est étroit et archaïque, si, drapés dans leur mandarinat, les sommités qui président à l'éducation de la jeunesse méprisent les critiques et négligent les réformes nécessaires, d'autre part, la majorité des élèves est inapte à profiter des meilleures choses.

On s'attaque beaucoup au système de l'enseignement. Les uns le voudraient plus moderne et s'adaptant mieux aux besoins actuels, laissant de côté l'étude du latin et du grec et faisant une large place aux exercices physiques, inculquant au jeune homme des notions pratiques qui lui serviraient beaucoup plus dans la vie que la connaissance des auteurs anciens.

Les Américains ont résolu la question avec leurs business-colleges, leurs Facultés dotées de cliniques où les jeunes miss se font la main pour pouvoir au besoin donner des soins dans les familles où elles entreront comme institutrices.

Ceci est fort bien pour l'Amérique.

Mais pour nous, qui sommes de vieille race, il peut paraître utile qu'une élite garde la connaissance des langues anciennes, qu'une grande partie du passé de l'humanité, et non la moins intéressante, ne tombe pas dans l'oubli, que les études classiques nous forment encore quelques hommes connaissant leur langue et ses origines, quelques lettrés gardant la tradition du génie de cette race.

On peut, par le moyen d'un enseignement pratique,

donner aux jeunes gens des connaissances générales et suffisamment étendues pour que, dans la vie, ils ne soient pas désarmés, et qu'ils puissent entreprendre telle ou telle branche de commerce ou d'industrie, et même faire d'excellents fonctionnaires. En spécialisant un peu, ce serait tout juste ce qu'il faudrait pour une bonne moyenne des étudiants, on leur éviterait de perdre des années à étudier les classiques, auxquels ils s'intéressent peu et dont ils ne garderont rien.

Mais il est nécessaire, pour quiconque prétend à un sens littéraire ou philosophique, à la connaissance de l'histoire, à la notion du beau, de posséder ses classiques et d'avoir fait ses humanités.

Les Anciens seuls peuvent nous initier aux secrets de notre langue, nous en faire goûter la clarté et la mélodie, nous apprendre la vie cérébrale, l'amour des lignes pures et des monuments littéraires.

La grande erreur, c'est d'appliquer à la totalité des étudiants un enseignement, dont une infime minorité tire seulement quelque fruit, alors qu'il faudrait sélectionner d'après les tendances et les aptitudes; de faire disparaître l'individu devant le programme, de fabriquer uniformément des médiocrités en comprimant l'initiative.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a fait le procès du mécanisme universitaire.

Voici ce qu'en dit Balzac.

« Le gouvernement lève sur les jeunes intelligences. « entre dix-huit et vingt ans, une conscription de

« talents précoces; il use par un travail prématuré de « grands cerveaux qu'il convoque afin de les trier « sur le volet, comme les jardiniers font de leurs « graines. Il dresse à ce métier des pires peseurs de « talents qui essayent les cervelles comme on essaye « l'or à la Monnaie. Puis, sur les cinq cents têtes « échauffées à l'espérance que la population la plus « avancée lui donne annuellement, il en accepte le « tiers, le met dans des grands sacs appelés des « écoles et l'y remue pendant trois ans. Quoique cha- « cune de ces greffes représente d'énormes capitaux, « il en fait pour ainsi dire des caissiers. Que de ce « peuple dupe il s'en échappe cinq ou six hommes de « génie, qui gravissent les sommités sociales, n'est-ce « pas un miracle? »

Et il ajoute... : « Les bureaux sont la grande fabrique « de médiocrités nécessaires au gouvernement pour « maintenir la féodalité de l'argent sur laquelle s'ap- « puie le contrat social. »

Cette constatation est encore vraie de nos jours.

L'étudiant actuel n'est en vérité qu'un apprenti fonctionnaire. On ne lui demande qu'une chose : de la docilité, de l'inertie. En revanche, s'il parvient à emmagasiner dans son cerveau l'amas indigeste des connaissances exigées par un programme de plus en plus chargé chaque année, s'il a la chance de mettre la main, pendant l'examen, sur une réponse heureuse, sur une phrase appropriée, il reçoit un diplôme, on constate qu'il a de la mémoire. Comme récompense

il a la perspective d'être nommé maître d'études ou professeur dans un lycée de province. S'il réussit à échapper aux tracasseries, à l'espionnage incessant qui l'attend, à s'acclimater, il enseignera, pendant le reste de ses jours, les déclinaisons latines et la règle du participe passé.

Fonctionnaires-avocats, fonctionnaires-professeurs, écrivains, peintres ou sculpteurs, tous se cherchent une place tranquille dans le sein de la grande administration qu'est maintenant la France.

Au point où nous en sommes arrivés, les études ont une valeur, une raison d'être commerciale et marchande; l'on est mal venu à critiquer, au nom des lettres ou du progrès intellectuel, nos étudiants modernes qui ne se soucient que d'assurer le bien-être de leur vie. Pourvus de diplômes, ils continueront l'œuvre déprimante qui leur apportera tout profit, à moins que, sortis des griffes de l'enseignement, ils ne s'affranchissent, se refassent un cerveau et des idées personnelles, ce qui est assez rare.

Nous avons voulu montrer la physionomie de l'étudiant moderne, ses goûts, ses aspirations. Qu'on ne nous accuse pas de partialité, c'est un bourgeois, ne croyant plus qu'à une force, l'argent. Il étudie, comme son père est commerçant : tout disparaît pour lui devant le diplôme à obtenir. Qu'y faire? C'est une conséquence de notre société encombrée par l'uniforme médiocrité.

Est-ce à dire qu'au point de vue littéraire ou scien-

tifique les Facultés ne présentent plus aucun intérêt? Ce serait exagérer. Il y a certainement encore des savants à l'esprit large, des esprits intéressants. Mais



Un professeur de l'Université.
(Dessin de Georges Edward.)

si le quartier Latin a conservé ses attributs séculaires, son prestige scientifique et littéraire, ce n'est pas aux étudiants qu'il le doit.

C'est bien plutôt aux travailleurs isolés, aux indé-

pendants de toutes les catégories et de toutes les opinions.

Mais, dira-t-on, quel est présentement le rôle de l'Université, n'a-t-elle pas sa part de responsabilités dans la déchéance intellectuelle de la génération présente?

Évidemment oui, le corps enseignant — de même que toute autre corporation officielle, à l'heure présente — est devenu une sorte de mandarinat, une aristocratie au petit pied. Il renferme des gens honnêtes et médiocres, souvent laborieux, presque jamais supérieurs. Tous sommeillent sur leurs gros traitements et relèguent les idées au second plan. Certains possèdent une chaire dans telle faculté, comme on avait au siècle dernier une abbaye. La comparaison est d'autant plus exacte qu'au-dessous des hauts dignitaires, gavés de places et de décorations, grouille une plèbe immense de prolétaires intellectuels, une sorte de bas-clergé universitaire non encore pourvu de prébendes. Ils se comptent par milliers, les licenciés, les docteurs, les agrégés même qui sont réduits à d'infimes besognes, à des salaires ridicules, quelques-uns d'entre eux, même, au balayage de la voie publique ou à la mendicité.

Cette lutte féroce, cette âpre concurrence, au lieu de faire sortir de la foule les hommes d'élite, se tourne, au contraire, à l'avantage des ambitieux, à la confusion des timides et des modestes. Chacun d'ailleurs peut apprécier les résultats du système.

Dans les lettres (section de la littérature en vieux, eût dit Gautier), pour un grammairien correct comme Brunetière, un critique d'une bonne instruction moyenne comme Faguet ou Lemaître, l'école Normale supérieure compte beaucoup trop de médiocrités. L'interprétation mesquinement littérale des textes, le culte des choses gouvernementales, la haine de toute théorie jeune font des élèves de la rue d'Ulm les plus redoutables adversaires de l'émancipation des idées. L'école Normale, qu'on appelle je ne sais pourquoi Supérieure, est au cœur de Paris, en plein quartier latin, une sorte de colonie de la province, dont elle conserve les défauts jalousement, et dont elle n'a point les qualités.

L'école Polytechnique, autre établissement vieillot, suprême boulevard de l'esprit féodal et catholique, recrute impartialement ses élèves dans les lycées de l'État et dans les établissements des Pères Jésuites de la rue Lhomond. Cet éclectisme ne donne pas de bien bons résultats puisque, depuis des temps immémoriaux, l'école Polytechnique ne peut se vanter d'avoir produit aucun homme de génie.

Les sciences, où la tendance de l'âme moderne vers la vérité de la justice s'affirme plus impérieusement qu'en toute autre branche de la Connaissance, ont offert ces temps-ci quelques esprits illustres. Hélas! Pasteur, Charcot, Péan, Brown-Séquard, etc. sont morts. Quand parmi les vivants nous aurons cité le Dr Roux, C. Henry, C. Flammarion, Létourneau,

Moissan, Manouvrier, Lippmann, Charrain, Luys. J. Noë et quelques autres, grand Dieu! que reste-t-il?

Quant à l'enseignement des langues vivantes orientales, il présente le plus navrant spectacle. A l'École des langues vivantes orientales, l'incurie et l'ignorance des administrateurs font que l'on y professe un cours de langue morte : l'arménien, enseigné à nos futurs diplomates, ne se parle plus depuis le XIIe siècle. Et cela continuera encore longtemps.

La plupart du temps, le cours n'a qu'un ou deux assistants, qui pareils aux requins des livres de marine guettent, avec impatience, la mort du titulaire pour tâcher d'obtenir la sinécure. Sinécure, tout n'est plus que sinécure! Que ne nous est-il donné de décrire ici le somptueux gaspillage dont l'Université est le prétexte.

Énumérons, seulement au hasard de la rencontre : Missions scientifiques et littéraires, qui jamais, depuis trente ans, ne produisirent un résultat quelconque; inspections grassement rétribuées, sources de villégiatures gratuites, pour une armée de bureaucrates; bourses de toutes sortes, à l'usage des fils de fonctionnaires et intrigants; gaspillage légendaire dans les hôpitaux et les laboratoires.

Nous allions oublier la construction coûteuse de tant d'édifices inutiles, les commandes insensées de produits chimiques et d'appareils, qui ne serviront jamais à personne. Il existe des bâtiments énormes, tels ceux de la nouvelle école de Pharmacie, où s'en-

tassent acides et verreries pour la seule joie des droguistes en gros et des fabricants.

Il est presque aussi lucratif d'être fournisseur d'une Faculté que d'être fournisseur de la marine.

Et l'école de Droit! Elle tient le premier rang pour la confection des déclassés. C'est d'elle que l'on sort rond-de-cuir, agent d'affaires ou clerc d'huissier, rarement avocat, souvent juge de paix, agent électoral et courtier en bicyclettes presque toujours.

L'école des Mines, celles des Arts-et-Métiers, des Ponts et Chaussées, l'école Coloniale et celle des Hautes-Études commerciales nous donnent, suivant les cas, — outre la floraison prévue de bureaucrates, — des hommes d'équipe, des crieurs de journaux, des terrassiers et des garçons de café.

Il nous semble que l'on pourrait, pour obtenir ce résultat, dépenser moins d'argent à annihiler inutilement moins d'intelligences naïves.

Qu'on ne nous accuse point d'exagération. Quelques visites aux facultés, la lecture des revues les plus sérieuses de ces dernières années, convaincront tout observateur de bonne foi de la vérité de ces assertions[1].

Quels seraient les remèdes? Beaucoup d'esprits éminents ont indiqué bien avant nous les modifications à apporter à la vieille machine universitaire,

1. Voir la *Revue des Revues*, la *Revue Encyclopédique*, la *Revue Blanche*, le *Mercure de France*, la *Plume*, les *Temps Nouveaux*, etc., etc.

d'après des principes plus modernes et plus larges : suppression des sinécures, réduction du nombre des fonctionnaires, adoption de règlements propres à restreindre le favoritisme, etc.

Nous croyons, pour notre notre part, que ces mesures, d'ailleurs excellentes, n'auront que peu ou point d'effet, si la jeunesse française ne sort de son apathie et ne se met, une fois pour toutes, dans l'esprit, que la vie humaine a d'autres fins que de vivre en parasite du budget, qu'il y a des buts plus nobles que celui d'arriver au grade de sous-chef de bureau, et si elle ne se décide, comme en Angleterre, à déployer pour la lutte vitale plus d'initiative, moins d'égoïsme et d'étroitesse d'idées.

L'avenir ne doit pas appartenir à l'État, toujours mauvais administrateur, mais bien à l'initiative individuelle.

Coloniser, labourer, écrire, fabriquer, mais fuir comme la peste les emplois de l'État et des grandes administrations, telle est la voie à suivre.

L'idée du progrès aura fait un grand pas quand la jeunesse de France, chez qui d'ailleurs se manifestent de faibles symptômes de réviviscence, se sera tout à fait pénétrée de ces simples vérités.

II

BOHÈMES ET FANTAISISTES


Dessin d'Ibels.

Les grandes agglomérations civilisées, la concentration vers un même but d'un nombre incalculable d'énergies ont, de tout temps, produit l'encombrement des professions et des emplois, la lutte pour la vie. La nécessité force l'individu à s'embrigader physiquement et moralement, lui enlève sa personnalité sous quelque forme qu'il essaye de la manifester. La morale, l'opinion publique sont des tyrans qu'on ne se concilie qu'en les flattant. Dès la naissance, il faut se classer, choisir sa carrière, embrasser les opinions admises.

Les écrivains sont unanimes à constater combien est grand le nombre de ceux qui, chaque jour, glis-

sent d'une situation aisée à la plus profonde misère. Dans le nombre, les uns, affolés par des besoins qu'ils ne peuvent plus satisfaire, se tournent vers le crime, d'autres, plus énergiques, se cramponnent désespérément, luttent et reconquièrent leur place au soleil, D'autres, enfin, les seuls qui nous intéressent actuellement, ne se sentant pas la force de recommencer leur vie, se laissent aller à vau-l'eau, s'accommodent le mieux qu'ils peuvent de leur misère et se résignent.

A la faveur d'un faciès bizarre, d'un accoutrement sensationnel, ou de quelque vague talent de poète ou de dessinateur, ils vivent parallèlement aux formes ordinaires de la vie sociale. Rebelles à l'éducation mensongère, ou franchement dégoûtés des hypocrisies utiles, mauvais fonctionnaires, étouffés par le formalisme qui comprime toute velléité d'indépendance, ils ne peuvent se satisfaire d'une situation régulière, ils ont besoin de liberté.

Tous ne sont pas des révoltés conscients, mais chacun d'eux possède le dédain du bien-être acquis par la soumission. Les fluctuations, si nombreuses dans nos sociétés civilisées, amènent quelquefois à ce genre de vie les fortunés de la veille. Toutes les classes se rencontrent dans la bohème.

A côté des irréguliers et des fantaisistes par nécessité, les bohèmes par goût, les fantaisistes par habitude forment une catégorie distincte. Les uns et les autres, miséreux et originaux, ont toujours été intime-

ment liés. Ceci nous explique un peu l'indulgence dont ils jouissent. Tous sont plus ou moins poètes et artistes, célébrités du lendemain ou de la veille, génies sans talent, grands discoureurs, toujours curieux, parfois intéressants, ils sont, à côté de l'uniformité, les philosophes et les critiques de nos conventions. Sous le moyen âge, le bohème est pillard, buveur et débauché. C'est l'époque de Villon, de Rutebœuf. Les écoliers, alors, étaient de francs larrons, un pied à la Sorbonne, l'autre à la Cour des Miracles. Les futurs docteurs rossaient le guet, dévalisaient les rôtisseurs et les aubergistes. D'aucuns se faisaient bateleurs, jongleurs et charlatans sur le Pont-Neuf, où l'animation était telle, que, dit un proverbe de l'époque, on ne pouvait y rester deux minutes sans rencontrer un soldat, un prêtre et une fille de joie.

Sous Louis XIV, Gaultier-Garguille y faisait la parade et vendait ses panacées. La foule s'y pressait pour entendre les facéties de l'auteur des Tabarinades. Les cabarets de la Treille d'Or, de la Pomme de Pin, du Radis Couronné étaient en pleine prospérité, les bohèmes d'alors avaient des lettres, quelque esprit et des vêtements râpés. Poètes crottés, ne vivant que de rimes, sans cesse à la recherche d'un Mécène à qui dédicacer un livre, grands buveurs et trousseurs de filles, criblés de dettes, ils participaient de la belle allure du grand règne à l'art d'être parasites avec grâce.

Mais le véritable père de la bohème, c'est le neveu

de Rameau, que Diderot nous a dépeint d'une manière inoubliable.

Supérieurement doué, musicien et poète de talent, il entreprenait nombre d'œuvres, mais n'en finissait aucune. Paresseux avec délices, qualité qu'ont héritée nombre de ses descendants, c'est le premier type du bohème des cafés. Il y passait des journées entières, la discussion des systèmes philosophiques et des questions littéraires lui agréant mieux qu'un travail régulier. Procédant en ligne directe des bons poètes d'autrefois, les Chatel, les Cyrano de Bergerac qui, devant une bouteille, composaient des chansons à boire, il aimait la vie désordonnée et turbulente avec ses alternatives de travail et d'oisiveté, de luxe et de misère, il l'érigeait en théorie, semant aujourd'hui l'or à pleines mains, demain réduit à coucher dans un carrosse ou dans une grange, — Diderot dit plaisamment qu'il emportait la moitié de son matelas dans ses cheveux, — c'était le plus insouciant des mortels. Avec cela, joueur, ivrogne et débauché, extravagant dans sa mise autant que dans ses idées, préférant la société des vagabonds à celle des salons, ce fut bien le précurseur de ces bohèmes romantiques dont quelques-uns furent célèbres.

Pénétrés de la grandeur de leur rêve, des phrases pompeuses et des sentiments hautains de leurs œuvres, ceux-ci nous ont laissé de curieuses figures. C'était la vie dramatisée en ses moindres circonstances, l'évocation du passé, l'exubérance des époques

somptueuses, l'amour des couleurs et des gestes héroïques, avec, comme corollaires, le goût de l'étrange et du mystérieux, de la souffrance et de la haine,



Au café.
(Dessin de Maurice Dumont.)

une prédilection marquée pour les attitudes de silence et de désespoir. La femme ne tenait pas grande place dans leur pensée. Tout au plus l'amour d'une châtelaine au nom moyen-âgeux était-il acceptable. On ne

commençait volontiers à vivre qu'avec les approches de la nuit. Le jour, le soleil étaient honnis. L'horreur de la banalité engendrait l'appétit du surnaturel.

D'aucuns s'habillaient de pourpoints verts et acclamaient Hernani. D'autres, figés dans leur dédain du siècle, ne lisaient que les vieux théosophes allemands et les ballades écossaises sur les Elfes et les Gnomes, se seraient crus déshonorés d'écrire autrement qu'en gothique et n'admettaient pas d'autre musique que le plain-chant. On ne jouait plus aux dames parce qu'on avait vu une griffe diabolique pousser les pions. Barbey d'Aurevilly s'écriait :

La nuit, la sombre nuit est encore trop claire,
Et je l'arracherai des cieux!

Gérard de Nerval, Pétrus Borel, auteur de romans sataniques, Théophile Gautier, qui s'habillait de rouge et de bleu, Baudelaire, qui possédait une brebis peinte en vert, furent de cette bohème.

On organisait des festins à la mode antique, on buvait de l'amontillado dans des hanaps; à minuit, heure fatidique, on reniait l'existence de Dieu. De truculentes ivresses, de folles équipées hantaient tous les cerveaux, on rééditait les cauchemars mathématiques d'Edgar Poë. On jetait les femmes par les fenêtres... sur des matelas.

Ces faits sont caractéristiques et montrent bien l'état d'âme de l'époque.

Beaucoup plus sentimentale et terre-à-terre, la

bohème de Mürger. La bohème romantique méprisait la femme, celle-ci croit à l'amour. Les sentiments avec elle perdent de leur violence, le dandysme correct et spleenitique disparaît. On cherche seulement à étonner le bourgeois, on fume d'énormes pipes, on boit dans les goguettes. C'est l'époque de Musette et de Mimi Pinson.

Et, jusqu'à nos jours, les bohèmes se sont succédé au quartier latin, luttant pied à pied contre l'envahissement des mœurs chaque jour plus pratiques de la vie bourgeoise.

Leur domaine s'est défiguré. On démolit sans cesse, une à une, toutes les vieilles maisons pleines de souvenirs. Mais ils persistent quand même à vivre librement, à mépriser les nécessités.

M. Chake, l'ancien palikare que nous décrivit Vallès dans son *Révolté*, est encore dans toutes les mémoires. Ayant jadis pris part à la guerre de l'indépendance de la Grèce, il avait toujours sur lui quelques exemplaires de la plaquette qu'il avait composée à ce sujet. Maigre, blême, fantômatique, ses poches remplissaient souvent l'office de garde-manger. Il n'était pas rare qu'une soupe au riz y tînt compagnie dans un cornet à quelques sardines à l'huile.

Il est disparu lui aussi. Plus près de nous, le père Cochet, Sapeck et d'autres ont continué la tradition.

D'un bout à l'autre du quartier Latin, c'est encore chaque jour un spectacle curieux pour l'étranger que les figures bizarres qu'il entrevoit un peu partout, dra-

pées dans des capes majestueuses autant que décolorées, miséreux ou monomanes, poètes chevelus et noctambules, vieillards ou jeunes gens, portant dans leurs yeux le dédain de la foule qu'ils côtoyent.

SAPECK

L'illustre Sapeck, *alias* Charles Bataille, fut une des physionomies les plus étranges du quartier, vers 1875, et nous ne saurions l'oublier.

Il est mort conseiller de préfecture, dit-on; juste retour!

Grand et maigre, le visage simiesque, il avait recueilli, comme fumiste, la succession de Romieu et du corniste Vivier. Il était vaguement peintre et élève d'André Gill. Très élégant et très froid, il devenait admirable quand il s'agissait de mystifier le prochain.

Entre autres spécialités, Sapeck imitait à ravir le cri du chien « qu'on lui a marché sur la patte ».

Or, il possédait un toutou appelé Tenny qu'il avait coutume de voiturer dans la poche de son pardessus. Certain jour que Sapeck était en tramway, le conducteur avisa la patte du chien sortant du pardessus et, péremptoire, prononça : « Les chiens ne montent pas dans le tramway. »

Sapeck, poli, descendit, mais voyant le fonctionnaire occupé à percevoir sa recette, il héla un fiacre vide qui passait, y enferma Tenny et dit au cocher de suivre le tramway. Dès lors, joyeux, il remonta sur la plateforme.

Au moment où il tendait ses six sous, le conducteur le reconnut et déclara qu'ayant une bête en poche, il ne pouvait rester là, les tramways n'étant pas faits pour les chiens.

Sapeck jura qu'il n'avait aucun chien. A la prochaine station on s'arrête, naturellement. Explication. Le contrôleur veut savoir où est le chien que le conducteur dit avoir vu. Discussion interminable. Les voyageurs de l'impériale, qui n'ont point vu la scène, s'impatientent, s'inquiètent, demandent pourquoi on ne marche pas et parlent d'attaquer la Compagnie.

Sapeck feint de se déshabiller pour montrer qu'il n'a pas de chien et, malgré le conducteur exaspéré, le contrôleur fait filer la voiture. Aussitôt Sapeck s'installe à une place de l'intérieur et en s'asseyant pousse plaintivement un cri de chien qu'on écrase. Le conducteur sursaute et triomphe : « Qu'est-ce que je disais ! »

A la station suivante, nouvelle explication : « Monsieur, si vous avez un chien, il faut descendre. » Sapeck veut de nouveau se dévêtir. L'intérieur se convulse de rire. L'impériale gémit et se penche pardessus la balustrade. Le conducteur clame : « Non seulement j'ai vu le chien, mais je viens de l'entendre », et il prend à témoin les voyageurs joyeux. Sapeck descend alors impassible et va dans le fiacre cueillir Tenny, à l'ahurissement du personnel et aux acclamations de la foule amassée.

On pourrait faire un volume avec ses farces dont

plusieurs sont restées célèbres. Qui ne connaît l'histoire des soixante ânes, qu'un jour de marché, à Trouville, il peignit en zèbres, à l'huile.

Une autre fois, il se fit teindre les cheveux en rouge, non pas du rouge terne des ânes méchants, mais d'un rouge admirable, de sang et de feu ; il se fit faire un gilet jaune et une culotte courte et, coiffé d'une toque écossaise, alla dans cet attirail se promener au Luxembourg. L'enthousiasme de la foule fut indescriptible et tel qu'au bout de quelques minutes les gardiens saisissaient Sapeck et le confiaient aux municipaux, lesquels le passaient aux agents qui le menaient au commissariat : mais, du conflit de ces autorités diverses, il résulta qu'on ne savait que faire de Sapeck, et cette fois-là on eut toutes les peines du monde à le tirer des serres de la justice de son pays.

Les fantaisistes contemporains ont toujours moins d'atticisme et rarement plus d'esprit. Nous passerons en revue les plus connus.

BIBI LA PURÉE

Qui ne connaît Bibi, bohème irréductible, inexplicable, il est un des types les plus singuliers de ce quartier qui en compte tant. Son faciès rasé de sacristain ou de vieux cabotin, son crâne luisant lui composent une physionomie qu'on n'oublie pas. Ancien étudiant, ex-journaliste, on ne sait que supposer. En

tout cas, il justifie d'une certaine culture d'esprit, peut-être gagnée au frottis continuel de plusieurs générations d'écrivains et d'artistes, non des moindres. Il se réclame volontiers de l'amitié de plusieurs de nos grands hommes de l'art et de la politique, qu'il a tutoyés et à qui il a rendu de menus services.

Ses costumes sont très variés et sa garde-robe semble inépuisable. Un étranger pourrait voir, à la terrasse d'un café chic un homme vêtu d'habits de la coupe la plus récente, le chef coiffé du chapeau haut gris coquettement incliné, le gardenia à la boutonnière, qui répond de clins d'yeux et de grimaces entendues aux regards étonnés de ses voisins. Il se dirait : « C'est sans doute quelque viveur antique, un peu pochard, mais considéré pour ses qualités aurifères ». Tout à coup, le dandy se lève, tire de sa poche un jeu de brosses et, se précipitant aux pieds d'une quelconque dégrafée, se met en devoir de cirer ses bottines, non sans avoir au préalable baisé la cheville qui transparaît. Son office accompli, Bibi, gravement, reprend sa consommation en promenant de fiers regards sur ses voisins interloqués.

Un autre jour, vous le rencontrerez vêtu à l'Espagnole, coiffé de la montera et drapé dans une cape trouée.

Je le vis un jour pendant les vacances, où il se trouve privé de sa principale source de profits, agenouillé devant Saint-Sulpice. Les paupières retournées, l'air contrit, vêtu d'une sorte de froc de bure, il était

aveugle et peu de dévotes passaient sans laisser tomber une aumône dans sa sébille. Quand il m'aperçut, il fit une horrible grimace, et plusieurs personnes s'arrêtèrent stupéfaites. Mais, joignant les mains, il leur expliqua son accident d'une voix dolente, et les sous churent.

Car, en autres talents, Bibi, héritier des traditions des truands commensaux de Villon, sait simuler merveilleusement toutes les infirmités, à sa volonté sa figure et son cou se décharnent jusqu'à le faire ressembler à une momie.

Il est aussi le vivant Indicateur-Bottin du quartier et la vie d'aucune étudiante n'a de secrets pour lui. Il les entoure avec sollicitude de ses conseils et les aide de ses relations dans l'autre sexe. En récompense, ces dames, curieuses ou perverses, ont pour lui de petites complaisances. Il arrive que Bibi, au moment trimestriel où il touche de petites rentes, se donne le luxe d'un ménage régulier pour huit jours. Il passe pour le cousin d'un gentilhomme cabaretier qui refusa toujours de se l'attacher comme chapelain. C'est dommage, car le paillard Bibi est superbe en froc.

Du reste, il sait, comme modèle, tirer parti de ses avantages personnels, et le nombre de ses portraits et de ses bustes est considérable. Il tenta récemment un exode à Montmartre, mais l'acclimatation sur ce terrain ingrat et superficiel (cinq pouces d'humus sur de la craie) lui fut impossible et c'est vieilli et abruti qu'il est revenu.

Quand mourut le poète Verlaine, Bibi, qui avait été vaguement son satellite, groom à tout faire, réunit une foule d'objets hétéroclites qui furent censés avoir appartenu au grand homme. Moyennant quelque menue monnaie, il les cédait aux admirateurs du poète, mais comme la provision se renouvelait toujours et que la dernière canne qui soutint les pas de l'ataxique avait été vendue par lui jusqu'à six fois, la foi qui sauve s'éteignit et Bibi perdit un de ses revenus. Alors il vendit des livres de Verlaine, avec dédicace, à quelques-uns de nos célèbres. Et les naïfs de la petite littérature payaient le précieux autographe, parfois en vers, que des contemporains farceurs avaient fabriqués la veille à l'apéritif.

Mais tout n'a qu'un temps et le commerce des souvenirs s'est perdu et Bibi est resté avec un bouillon. Récemment, il gardait les bicyclettes à la porte d'un café : vêtu d'un veston boléro et d'un pantalon coupé à hauteur des genoux, il arborait sur ses cheveux immenses une casquette de chauffeur. Ses mollets maigres étaient recouverts de bas écossais ; sur des savates morocaines s'attachait une paire de guêtres de fantassin et ô stupeur ! des éperons brillaient à ses talons. Une foule enthousiaste l'admirait et lui très à l'aise discourait. Nous ayant aperçus de loin, il s'écria : « Hé ! les amis de Verlaine, j'ai quelque chose pour vous. » Mais, fournis de souvenirs, nous ne nous arrêtâmes point.

*
* *

Le long des quais, du quartier de N.-D., à l'Institut, s'étale la théorie des boîtes de bouquins, dernier asile de toute littérature. Les types curieux abondent le long des éventaires; savants, flâneurs, potaches, rapins en quête de documents s'y coudoient, mais les moins étranges ne sont pas les marchands, doux philosophes, vendant peu, contents de leur situation et revenus de bien des vanités. On y vend de tout, sur ces parapets : armes, gravures, antiquailles, tout débris du passé y a sa place.

Un des plus intéressants parmi les marchands est le père Didier, qui tient boutique d'affiches sur le parapet Saint-Michel. Reconnaissable à une chevelure et une barbe antédiluviennes, il eut le premier l'idée de parcourir les foires de province avec ses affiches, il se vante d'avoir beaucoup contribué à répandre le goût de l'art parmi les populations arriérées de la Flandre et des Vosges. Du reste, très documenté en matière de gravures et d'estampes, il s'occupe d'éditer les jeunes artistes ou les littérateurs d'avant-garde.

De l'autre côté du pont, en face du café des Cadrans, se tient un vieux marchand de musique. Doué d'une immense chevelure blanche qu'il laisse flotter sur ses épaules, coiffé d'une sorte de barrette de velours, il évoque immédiatement l'idée de quelque pope monténégrin. Parfois il réunit ses mèches en un catogan, et alors ne ressemble pas peu à un bourgeois de la Révolution.

COULET

La première fois que je vis Coulet, c'était en 1892, une nuit de juillet vers une heure de la nuit; une centaine d'étudiants remontait le boulevard en chantant. Au-dessus des bérets, cahoté d'épaules en épaules, un homme rasé, maigre, qui s'efforçait de garder un air digne; arrivée à la rue Soufflot, la manifestation se désagrégea tout à coup, et des agents apparurent tenant deux hommes : le maigre et un autre à longs cheveux blonds qui clamait à l'injustice avec un grand accent provençal et bruyamment se réclamait de toute la littérature. C'étaient Coulet et le poète Emmanuel Signoret.

Maigre et blême, vêtu à la mode de 1880 d'un veston cintré et d'un pantalon collant, Coulet récite avec une mimique excessive et presque inquiétante de bizarres monologues. Ce sont la plupart du temps des improvisations accommodées à l'esprit du moment, entremêlées de digressions et d'aperçus personnels, les plus comiquement exprimés du monde.

Il va sans dire que Coulet est un *amateur*. Connaissant sa marotte, on l'acclame à faire crouler les sous-sols où il se produit généralement. Sans voir l'ironie des bravos, il bisse et trisse son répertoire en saluant avec une modestie non exempte de fierté.

En outre, il fait vendre à son profit pour dix centimes des enluminures doucement grivoises qu'il exécute lui-même.

4.

LE PEINTRE DU PÈRE LUNETTE

Celui-ci est encore un raté des arts. Porteur d'un fort beau nom, il est réduit pour vivre à faire pour 50 centimes le portrait des visiteurs de ce bouge, et, ma foi, la ressemblance y est le plus souvent. C'est lui qui a décoré de peintures aussi naturalistes que naïves les murs de la plupart des cabarets de la place Maubert. Les scènes de brigandage surtout sont rendues avec un naturel et une vérité que seul, par sa fréquentation des habitués, le peintre du père Lunette était capable d'acquérir. Parfois, on le voit avec son feutre à la Rembrandt et sa tête à la Van Dick errer le long du Boul' Mich', offrant son crayon. Aux fêtes parisiennes il est rare qu'on ne le trouve installé en bonne vue avec le bagage léger du paysagiste, occupé à « tirer » quelque figure sinistre ou quelque tête paterne de bourgeois qui compte orner à bon compte sa salle à manger et se donner des airs de « fréquenter » les artistes.

LA MÈRE CASIMIR

C'est à l'heure louche des marchandages galants, au moment où les bocks ont quelque peu amolli les couples, que vers les brasseries mal famées on rencontre la mère Casimir. Nantie d'un châle tapis et d'un cabas de mère de danseuse, réceptacle de quelques nutritifs détritus ou de quelques précieux objets, elle

vient entre les tables et d'une petite voix, semblable au chevrotement suranné d'une serinette, elle commence sa chanson : c'est une épave de 1840.

« Ah ça! Casimir, voulez-vous bien finir », fredonne-t-elle en soulignant les passages égrillards. Et, au re-



La mère Casimir.

frain, pinçant sa jupe, avec des révérences, elle esquisse les pas que la Chaumière applaudit. Ce fut, paraît-il, une étoile de la danse en des temps reculés. Mais, des charmes qui attirèrent nos grands-pères, il ne lui reste rien. Les filles la craignent un peu et la respectent, car elles lui supposent des maisons de rapport en d'excentriques quartiers et croient qu'un mot d'elle suf-

firait pour attirer sur chacune d'elles les foudres de la Providence qui veille aux amours des fils à papa.

LA MÈRE SOURIS

Le pendant de Casimir est la mère Souris. Avec son profil futé et son trottinement discret le long des devantures baissées, elle appelle son surnon. Comme moyen d'existence avoué, elle a les attributions de nos pythonisses modernes, elle dit l'avenir par les cartes et les lignes de la main et aussi à la simple inspection du visage. En outre, elle se charge de procurer des capitaux aux jeunes gagas disposant de garanties suffisantes. Douée d'une certaine teinture de tout, elle a comme péché mignon la manie des entreprises bizarres. Elle avait récemment fondé au quartier un bouillon. Cet établissement, destiné surtout aux arts, fournissait des repas pour des sommes très modiques. Il ne vécut que peu.

GAILLEPAND

A la spécialité de réaliser en plâtre les médaillons des célébrités. Moyennant une somme minime, il vous fournit ceux de Verlaine, Morès, Drumont, Bibi la Purée, Rochefort. Riche, il eût pu sans doute rivaliser avec beaucoup de nos esthètes et avoir comme tant de nullités des récompenses aux Salons et des articles élogieux qu'il eût bien payés de quelque façon. Pauvre,

il se promène boulevard Saint-Michel avec une vingtaine de petits plâtres, installe ses grands hommes sur une table de café, et attend philosophiquement les chalands. Sa haute silhouette ne manque pas de caractère.

Il avait un frère, mort récemment, qui se distinguait par une curieuse spécialité. Possédant une mémoire étonnante, ce jeune homme, que les rapins facétieux avaient baptisé du nom de Môme l'Histoire, connaissait toute la chronologie historique, savait lès biographies de tous les députés, sénateurs et autres gouvernants. La littérature même ne lui était pas étrangère, et, reconnaissait-il quelqu'un de son répertoire au café ou au restaurant, il commençait sa biographie d'une voix de stentor, si bien que flatté, ou agacé, l'interpellé l'éloignait ou le récompensait en lui glissant une offrande plus large que ses gains ordinaires. Mais chez ce jeune homme la lame usa le fourreau. Il mourut d'une méningite.

LE MARQUIS DE SOUDIN

Très authentiquement titré, paraît-il, le marquîs de Soudin n'en est pas moins une figure baroque, un bohème invétéré. Si vous avez quelquefois flâné le soir sur le boulevard Saint-Michel, vous l'avez sans doute rencontré. Vêtu le plus souvent d'une pèlerine dont la couleur indéfinissable rappelle celle des vieilles murailles, le front enseveli sous son feutre romantique,

la démarche lente, il va par les rues du quartier, de café en café, offrir aux consommateurs leur portrait au crayon pour la modeste somme de 50 centimes. Après deux heures du matin, vous le verrez aux Halles cherchant la pratique dans les établissements de nuit. On ne lui connaît pas de domicile.

Ce vieux du Quartier, comme il se nomme lui-même, est resté malgré sa bohème un parfait honnête homme, un cœur généreux, aidant bien souvent de sa modeste bourse des littérateurs et des peintres en détresse.

Il ne manque pas non plus d'érudition et sa raillerie s'exerce souvent victorieusement sur les clients récalcitrants.

Sans ambitions, sans espoir, il vit sa vie, plus sage que beaucoup, n'ayant gardé qu'une seule chose en son cœur, la croyance de Dieu. D'où vient-il? Quelle fut sa jeunesse? personne ne le sait. Il est venu un jour, on ne sait trop quand, depuis plus de vingt ans sa silhouette de reître parcourt les rues du quartier latin. Des tortures morales l'auraient, paraît-il, jeté dans cette bohème.

Nous reproduisons ici un petit poème qu'il signa :

Sur les grands monts faisant cligner notre paupière,
De fiers sculpteurs sculptent des cœurs qui sont en pierre.

Au souterrain du noir Satan, roi des Enfers,
Des forgerons forgent des cœurs qui sont en fer.

Dans les forêts parmi les troncs faisant un choix,
De forts tourneurs tournent des cœurs qui sont en bois.



Un petit poète.
(Dessin de Daniel Monfreid.

Mais dans le ciel, dans le ciel pur, dans le ciel clair,
Des anges blonds forment des cœurs qui sont en chair.

De tous ces cœurs Dieu fait un choix, puis il les place,
A tout hasard, un par poitrine, dans la masse.

Or on dit que par un destin peu généreux,
Les cœurs en pierre, en bois, en fer, sont seuls heureux.

LES PETITS POÈTES

Au Luxembourg, dans l'allée des Reines, aux alentours du kiosque de la musique, lorsque tombe le crépuscule et que vers le ciel les arbres se dressent comme des prières tristes, que derrière les tours de Saint-Sulpice le soleil se couche sombre dans une mer d'or liquide, le poète du quartier Latin affectionne de se promener à pas lents.

Sa chevelure broussailleuse, son visage émacié, imberbe, ses vêtements en désordre, l'amour immodéré des auteurs difficiles de ces temps, le goût du haschich et de l'éther lui sont une justification suffisante auprès de son entourage.

Poète, il s'affirme tel, et n'exerce aucune autre profession. Verlaine, Mallarmé qu'il récite sans les comprendre sont ses dieux à l'égal de Mürger qui lui fournit un exemple de vie, un modèle de costume et d'attitude.

Illettré, mais rempli de bonnes intentions, ambitieux, aimant à scandaliser le bourgeois, à faire parler de lui, le jeune poète du quartier latin vit le plus

souvent d'une façon misérable. Il estime que le grand art vaut bien ce sacrifice. Pour rien au monde, il ne voudrait se compromettre en des besognes rémunératrices mais bourgeoises.

Son logis, c'est tantôt à Montrouge, tantôt au quartier, une vague chambre d'hôtel qui parfois sert de refuge à d'intéressantes infortunes.

Une trentaine d'exemplaires de ce type fleurit dans les caveaux et les brasseries du quartier. Avec une conviction qui seule peut être un sujet d'excuse et d'indulgence, tous travaillent à la rénovation de la poésie française.

LE PÈRE LA PURGE

Dans une petite boutique de la rue de la Parcheminerie, habite un bonhomme jovial et réjoui qui fait des souliers à très bon compte. Sa clientèle ne se compose que de révolutionnaires et de poètes. Pauvre homme ! direz-vous. Non point. Car il s'est interdit le luxe de faire crédit et ne livre sa marchandise que contre espèces.

Type fort curieux. Auteur de plusieurs chansons anarchistes dans le goût de celle-ci :

> J'ai de tout dans ma boutique,
> Le tonnerre et les éclairs.
> Dynamite, mite
> Et dynamitons.

Fréquente les réunions anarchistes, où il chante ses

chansons au milieu d'applaudissements frénétiques. Inquiété au moment des troubles, cet homme honnête et sympathique fut mis de suite en liberté.

AMÉDÉE CLOUX[1]

« Par une froide et triste matinée de février, sous une petite pluie fine qui rendait le pavé gluant, trois bohèmes, — un poète, un sculpteur et un musicien, — suivirent à pied le corbillard qui emportait vers sa dernière demeure la maigre dépouille d'Amédée Cloux, mort à la maison Dubois.

Vous ne connaissez pas Amédée Cloux?

Non, parbleu! Celui qui portait ce nom a passé inconnu au milieu de la foule. C'était un effacé, un effacé volontaire, et, au point de vue littéraire, il n'a guère habité que dans la peau des autres.

Amédée Cloux vivait exclusivement de pastiches, il avait cette étrange spécialité que, sitôt qu'un homme connu mourait, il allait immédiatement vendre à quelque journal des vers, ou de la prose qu'il lui attribuait.

Il était arrivé, dans ce genre, à une singulière habileté; plusieurs des pièces de vers sorties de son imagination produisirent, à l'époque où elles furent publiées, un gros effet dans le monde littéraire.

Comme exemple, nous citerons un Hymne au drapeau

1. D'après un article extrait du *Journal parlé* du Procope.

rouge qui parut, en juillet 1881, dans la *Liberté*, comme œuvre inédite d'Eugène Vermesch, et dont voici la première strophe :

La Commune, dans les batailles,
O drapeau rouge de Paris,
Rit des Jean-Foutre de Versailles
Enveloppée, entre tes plis!
Que le feu flambe ou le sang coule,
Qu'importe à qui n'a feu ni lieu!
Vive la Commune qui saoule
Ses braves bougres de vin bleu!

La plupart des journaux reproduisirent cet Hymne au drapeau rouge, que le *Figaro* lui-même n'hésita pas à déclarer « plein d'une grâce farouche ». Encouragé par la réussite de sa supercherie, Cloux, six semaines plus tard, vendait au *Paris-Journal* toujours comme émanant du même Vermesch, une prière intitulée : *Plus de représailles*, et qui commencent ainsi :

Ils sont bien là-bas vingt-cinq mille
Que nous ne reverrons jamais!
Mais leur mort n'est pas inutile,
Leurs cadavres, c'est de l'engrais,
La vengeance a fait ses semailles,
L'engrais est bon, aussi voyez
Croître la fleur des représailles
Sur la tombe des fusillés!

Mais de toutes les productions du fallacieux Cloux, celle qui fut la plus réimprimée par les journaux de Paris et de province, fut encore l'Ode à la colonne déboulonnée, dont il attribua la paternité à Jules Vallès,

lequel exécrait les vers, probablement parce qu'il n'en avait fait que de très mauvais.

Du reste, Cloux ne se bornait pas aux poésies politiques. Il s'attaquait aussi aux simples littérateurs et ce fut ainsi qu'un jour il fit payer fort cher à un journal une poésie inédite de Baudelaire, qu'il avait intitulée : *le Chien mort*. Voici ce pastiche de la Charogne.

Nous étions tous les deux dans le jardin où pousse
La violette au bord de l'eau,
Et, la main dans la main, sur l'étroit banc de mousse,
Nous regardions le clair ruisseau,

Car les eaux en chantant coulaient, resplendissantes,
Aux rayons du grand soleil d'or :
Sur un lit de gazon, parmi les fleurs brillantes,
Devant nous gisait un chien mort.

Les bousiers d'azur, avec les mouches vertes,
Fourmillaient sur l'amas gluant ;
Le crâne étant broyé, les entrailles ouvertes,
Le ventre suintait, béant.

Le sang s'était caillé dans les poils de la bête,
Coagulés en noirs grumeaux,
Et l'odeur de la mort nous montait à la tête,
Pénétrant, âcre, en nos cerveaux....

J'entourai de mon bras sa taille bien-aimée,
Aussi flexible que les joncs,
Et vers moi se pencha sa tête parfumée
Qui m'inonda de cheveux blonds.

« Regarde, dis-je alors, comme en cette carcasse,
En ce chien mort liquéfié,
Un monde entier va, vient, passe et repasse
Multicolore et varié !

Dans ces orbites creux, entre ces crocs fétides,
Vois par ce printemps radieux
Les rendez-vous d'amour des cloportes avides
Et des charançons noirs et bleus.

Les mouches à charbon lustrant leurs fines ailes
Pompent à deux les boyaux mous.
Regarde, les vois-tu, mâles avec femelles?
C'est partout l'amour; aimons-nous! »

Ma beauté regardait les insectes sans nombre,
Rougit et baissa ses yeux bleus,
Et cherchant le mystère au fond du grand bois sombre,
Nous disparûmes tous les deux.

Mais voici le plus drôle : l'éditeur Pincebourde, un nom prédestiné, qui était en train de faire une édition nouvelle des *Fleurs du mal* y inséra pieusement le *Chien mort*, et ce ne fut que sur l'aveu même de Cloux, lequel eut pitié de lui, qu'il le fit disparaître.

Maintenant, le pauvre Cloux ne pastichera plus personne. D'ailleurs toute cette manière de pasticherie littéraire ne l'avait pas enrichi car il finit par aller mourir à l'hôpital. »

EUGÈNE COCHET

Ancien Préfet de l'Eure et Poète.

Tous ceux qui ont habité le quartier latin en 1886 ou 1887 purent un jour assister au Luxembourg à une scène étrange :

Un vieillard sale et déguenillé, la barbe hirsute,

ayant sous le bras une serviette bourrée de papiers, au cou une chaîne d'huissier à laquelle pendait un éléphant de zinc peint en vert, une énorme cravate rouge lui montant jusqu'au menton, la boutonnière ornée d'un ruban vert et enfin la jambe gauche ceinte d'une jarretière de femme, se promenait gravement au milieu d'une bande d'étudiants qui poussaient des hurlements de joie.

C'était Eugène Cochet qui venait de recevoir *au nom du peuple français* les décorations nationales ou étrangères, récompenses bien méritées par son dévouement aux belles-lettres.

Le père Cochet, comme on l'appelait couramment, était venu au Luxembourg quelques années avant la guerre. Ancien préfet de l'Eure, il était devenu monomane à la suite de revers de fortune.

Sans domicile fixe, couchant le plus souvent à l'asile de nuit, dans des terrains vagues ou sous les piles des ponts, le père Cochet, ne voulant avouer cette détresse, racontait à qui voulait l'entendre qu'il possédait une chambre magnifiquement meublée, quand il ne se disait pas propriétaire d'un hôtel et d'une collection admirable de pipes, telle qu'aucun souverain ou particulier n'en possédait.

De temps en temps, il disparaissait : où allait-il ? personne n'eût pu le dire. Ce n'était certainement pas à l'hôpital, car on l'eût vite appris. Quand il revenait, il ne manquait jamais de dire qu'il était allé passer quelques jours à l'étranger, Bruxelles, Londres, Ber-

lin, etc., qu'il décrivait comme quelqu'un qui n'a jamais lu même une description de ces villes.

Il vivait de peu, un morceau de pain et quelques rogatons que lui donnait tous les jours le restaurant Cussac, et la soupe distribuée gratuitement le matin par certains restaurants devenait dans ses causeries des festins somptueux. Il mangeait « du souvenir des dîners officiels ».

Il avait écrit au temps de sa splendeur, un livre de considérations philosophiques dont il avait un ou deux exemplaires dans sa serviette, et qu'il ne montrait qu'à de rares privilégiés.

De plus, il était poète. Bien avant les poètes décadents, il avait inventé le vers libre de vingt-quatre syllabes et même plus. Si nos souvenirs sont fidèles, il avait composé un poème sur la liberté où se trouvait cette strophe :

J'entre au cimetière Montparnasse
Loin de la foule qui passe.
[« *C'est défendu.* »
Je m'assieds sur un banc, un Gardien s'approche et me dit :

La dernière phrase est un vers !

Il en avait comme cela des kilos.

Il avait gardé, malgré sa pauvreté, une certaine fierté et ne pouvait sentir les gens qui lui proposaient de l'argent. Mais il en empruntait en disant : « Pouvez-vous me prêter cinquante centimes jusqu'à demain ? » On les donnait et on n'en parlait plus. Il aimait à causer avec les jeunes gens ; philosophe péripatéticien, il

se promenait sous les arbres du Luxembourg comme autrefois les sages dans les jardins d'Akadémos, enseignant à qui voulait l'entendre l'amour de la justice, du beau, du vrai et du bien, le tout entremêlé de divagations du plus pittoresque effet.

A une certaine époque, on lui confia sous le sceau du secret, que la mère Ticket, la loueuse de chaises de la terrasse de la musique, était amoureuse de lui. Il fut héroïque, n'osa jamais confier à cette respectable femme le secret qui lui brûlait le cœur, et lui fit simplement une cour platonique.

Une autre fois, on lui conta qu'un sculpteur avait modelé son buste et l'avait exposé aux Arts incohérents. Cochet racontait partout qu'on avait fait son « groupe », sur le socle duquel il avait écrit des vers. Et il ne fallait pas le démentir : IL L'AVAIT VU.

Nous passons nombre de scies qui lui furent montées, pour arriver à l'épisode de la décoration, épisode qui lui fut fatal. Cochet se plaignait constamment de l'ingratitude humaine et fulminait contre les auteurs jaloux de son talent qui le desservaient auprès du ministre, l'empêchaient d'être décoré. On lui promit de le recommander au ministre de l'instruction publique, s'il le fallait on irait jusqu'au Président de la République. Pendant un mois, on lui rendit compte de démarches fabuleuses faites en sa faveur ; puis, un jour, il reçut une lettre d'une légation orientale quelconque lui annonçant qu'il était nommé grand-chevalier de l'ordre de l'Éléphant vert, puis de l'ambassade d'An-

gleterre, lui promettant la jarretière, puis du ministre de l'Agriculture avec le Mérite agricole, enfin, un



Victor Sainbault.
(Dessin de Léandre.)

jour une délégation d'étudiants lui remit en grande pompe au Luxembourg la cravate de commandeur de la Légion d'honneur en même temps que dix autres

décorations. Cochet jubilait : pour un peu il eût embrassé tout le monde; on l'en empêcha.

Malheureusement, cette belle journée se termina mal. Les gardes stupides du Luxembourg ne comprirent pas l'irresponsabilité du grand vieux enfant et l'arrêtèrent. Cochet devint fou furieux et fut enfermé à Sainte-Anne, où il mourut huit jours après de la nostalgie de ce Luxembourg dont il était le *Roi*.

VICTOR SAINBAULT

Maigre, chétif, timide, vêtu sans luxe, le poète Sainbault erre autour des terrasses de café, aborde les personnes d'une physionomie bienveillante et leur offre quelques-uns des minces volumes dont il est à la fois l'auteur, l'éditeur et le vendeur.

Cet errant, qui a résolu le fier problème de vivre uniquement des productions de son cerveau, semble avoir aussi résolu le problème de l'ubiquité. Par tous les temps, dans toutes les rues, il promène sa marchandise littéraire. Cependant, comme l'homme des foules, d'Edgar Poë, il se complaît aux endroits de plaisir; l'éclat des lumières, la splendeur des toilettes et le grouillement de la multitude l'attirent. A ces titres, le quartier latin lui est cher, il y est connu et la jeunesse des Écoles a épuisé bien des éditions de ses petites plaquettes.

Que dire de ces vers? Ils ne sont certes pas pro-

digieux, mais on peut, je crois, préférer leur naïveté parfois émaillée de contresens énormes au métier plus savant de tant de confrères mieux rentés et tout aussi médiocres.

Le lecteur en jugera par l'échantillon suivant :

J'allais parmi le deuil odorant des tombeaux.
Sous un ciel coloré des cuivres les plus beaux
Dans le Père-Lachaise où se mourait l'automne,
Lorsqu'un ancien proscrit, vieillard qu'on abandonne,
Me dit semblant porter l'ennui lourd des cyprès,
Qu'il s'offrait à guider mes pas où je voudrais....

JEHAN DES ISLETTES

Si M. Paul Déroulède est le seul représentant magniloquent de la chanson patriotique en France, s'il a su en des couplets vibrants d'enthousiasme utiliser la gloire de nos vaillants petits soldats, M. Jehan des Islettes, au contraire, chante, en des poèmes frappés au bon coin, la gloire des épopées futures.

Il entretient un commerce avec les muses pour charmer les loisirs de son propre négoce sans pour cela cesser un seul instant d'être un homme de plume.

Un simple extrait de la *Marche des Volontaires*, composée au moment de la guerre turco-grecque, fera voir jusqu'à quels sommets peut se hausser le lyrisme de M. des Islettes :

Ces fils des Hellènes,
Il y a longtemps de ça,
Car beaucoup à la peine,
Après bien des combats,
Contre l'envahisseur
Aux Français s'unissaient :
Ils montraient tant d'ardeur
Que très peu en revenaient !

GEORGES CAUBEL DE LA VILLE-HINGANT

Un Breton, dit-on. Son manoir de la Ville-Hingant ne pouvant pas le nourrir, il s'est découvert des goûts pour la capitale, est venu la conquérir, et, depuis ce temps, sa noblesse ne lui a plus servi que sur ses cartes de visite.

Bohème irréductiblement, éclectique autant et plus que Jules Lemaître, il a longtemps exercé des fonctions vagues au Muséum d'Histoire naturelle, en même temps que sous sa plume armoricaine fleurissaient les beautés de l'alexandrin pompeux autant qu'obscur, et que digne entre tous, et tant soit peu chef d'école, il dirigeait le caveau du Rire, ce qui lui valut les honneurs d'être interwievé par Chincholle.

Il n'a pas son pareil pour dire, la voix lointaine et le geste hautain :

« Je suis l'Empire à la fin de la Décadence », prélude d'une dissertation sur les effets de la syphilis chez les crapauds. En son home, les *Fleurs du mal* sont ouvertes à la bonne page sur un bocal poussiéreux

contenant tel embryon humain, dont la vue est propice à l'enfantement des rimes.

Habitué du Luxembourg, ou plutôt de cette portion du Luxembourg qui s'étend entre le bassin et le boulevard Saint-Michel, il suit avec un intérêt spécial le vol des pigeons et le plongeon des canards.

Autrefois, les lions du Jardin des Plantes lui cédaient volontiers un quotidien bifteck, et les pigeons inoculés, les lapins tuberculeux, les chats errants du voisinage avaient les honneurs de sa table.

Mais Georges Caubel de la Ville-Hingant s'est établi à son compte et soigne maintenant par philanthropie ces dames du quartier latin qui ont des malheurs... vénériens.

Il a découvert un nouveau poison, comme il a découvert le fils de Nana Sahib, ce qui explique sans doute l'amour qu'il porte au Kandjar hindou, dont il ne se sépare jamais, et le nom de Radjah, dont il signe pompeusement ses chansons amoureuses. Il en a composé quelques-unes qui ne manquent pas d'un certain sentiment, telles que « Je te veux ».

I

Je crois que tes yeux sont les fleurs des rêves
Je les ai cherchés longtemps sur les grèves
Parmi les galets
Où, lorsqu'au ciel pur l'étoile s'allume,
Que le vent des nuits disperse la brume
Et les feux follets.

II

Je veux tes grands yeux pour veiller mon âme
Et sous leur regard je deviens infâme
Ou lâche et tremblant.
Je veux à tes yeux dire mes alarmes
Et me consoler en buvant tes larmes
Tes larmes d'enfant.

III

Je veux tes bras blancs, lourd collier d'opale
Où, rêveur, je vais poser mon front pâle
Avant m'endormir,
Où je vais chercher les étreintes folles
Avant d'effeuiller les pâles corolles
D'un vieux souvenir.

IV

Je crois tes cheveux des fils de la Vierge
Nés dans les vapeurs de l'encens des cierges
Et des lampes d'or,
Je veux tes cheveux pour former la tresse
Où j'attacherai mon âme en détresse
En la nuit de mort.

V

Puis je veux en toi bercer ma pensée
Garder mon âme à la tienne enlacée
La nuit et le jour,
Et d'un long baiser effleurer ta lèvre
Ces lèvres où dort un parfum de fièvre
Un parfum d'amour.

DEMOUTH

Paul-Émile Demouth est un homme grand, grand par sa taille d'abord et ensuite par son prénom qui fut le nom d'un grand homme. Au fond, c'est un joyeux vivant qui serait tout à fait la personnification du rire s'il ne portait sur son visage l'empreinte indélébile du spleen et de ses cauchemars lugubres. Son aspect triste, qui paraît de commande au premier abord, finit par irriter les nerfs jusqu'au grincement de dents inclus. Du reste, quand il parle il a l'air de broyer des os.

Sa poésie se ressent de cet état d'âme bizarre. La mort, l'alcool, les enterrements, le suicide, les visions fantastiques défilent à la queue leu-leu, et quand il parle d'amour, cela vous a un petit arrière-goût de vampire et de goule qu'il ne peut éviter. Le sonnet suivant donnera une idée suffisante de son faire mal ragoûtant.

LE CROQUE-MORT

Voilà déjà trois jours que le bonhomme est mort :
Il est là, dans sa boîte étroite de voliges,
Dégageant un parfum subtil de roquefort,
Tandis qu'autour de lui chacun geint et s'afflige.

Le cercueil de huit francs ne tient que par prodige :
Ses ais mal assemblés, craquant au moindre effort,
Laissent filtrer un jus fétide qui se fige
Sur l'habit noir râpé d'un pauvre croque-mort,

De Bagneux ou Ivry revenu le soir même,
Le porteur lamentable à sa femme qu'il aime
Veut prouver qu'il est homme autrement qu'Abélard;

Mais elle, nez au vent et mine rechignée,
Riposte en reniflant à son mari paillard :
« Pas ce soir, mon cochon! tu sens le macchabée! »

VICTOR LECA

Victor Leca, l'auteur d'un livre de poésies familières intitulé « la Muse à Totor », peut être, croyons-nous, rangé au nombre des fantaisistes.

Il célèbre, en des vers qui ne manquent point de facilité, les bienfaits de l'industrie moderne. Il a chanté l'élégance des complets, le bon marché des lingeries, et la douceur réconfortante des chocolats au miel. Oyez plutôt :

Pour le gourmet difficile,
Liqueur, vin, laid chaud, kola
Au bon goût toujours docile,
Rien ne vaut ce chocolat.

et encore on peut bien dire à propos de bottes :

Ah! les jolis petons que je saurai vous faire,
Belles, si vous voulez vous adresser à moi!
C'est alors que partout, vous n'aurez plus, pour plaire,
Qu'à montrer votre pied aux galants en émoi.

Nous lui conseillions à propos de la récente circulaire du Tsar, naguère, de lancer le cacao du désarmement, ce qui eût pu être l'occasion d'un superbe hymne patriotique.

Ajoutons que M. Victor Leca est décoré de la médaille militaire et auteur d'une foule de nouvelles humoristiques.

LE PÈRE LA PORTE

Sur les quais de la rive gauche, à côté du pont des Arts, entre une marchande de lunettes et un numismate, le père Laporte tient depuis nombre d'années un éventaire de bouquiniste.

Grisonnant et replet, onctueux comme un prêtre, calé comme pas un sur le bouquin rare, il vient tous les après-midi attendre la pratique, par goût, semble-t-il, ou par vieille habitude, puisqu'il possède, rue des Saint-Pères, une boutique fort bien achalandée de curiosités historiques, d'autographes et de livres introuvables.

Fort conciliant en toutes choses, point féroce du tout aux poètes, aux rapins qui viennent lui laver leur bibliothèque les jours de dèche, le père Laporte est un véritable puits de souvenirs et d'anecdotes. Il a connu tout jeunes pour leur avoir acheté souvent et vendu de rares fois quelque chose, presque tous les littérateurs dont il vend maintenant les livres et les autographes.

Il a gagné dans son commerce, en même temps qu'une fortune rondelette, le goût de la philosophie et une teinte d'épicurisme qui s'allie fort bien à sa bedonnante bonhomie.

Lui-même ne néglige pas les lettres et publie une revue, l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux.*

Mais où il se départit de son calme souriant, c'est lorsqu'il s'agit d'Émile Zola, sa bête noire.

L'auteur des Rougon-Macquart n'a point en effet trouvé grâce devant lui. Le père Laporte imagina même rien de mieux que de réunir en volume et de commenter violemment la plupart des passages grivois de l'œuvre de Zola.

Le romancier se fâcha et porta plainte.

Nous arrèterons ici cette énumération des fantaisistes les plus connus au quartier latin, mais on pourrait en allonger la liste bien davantage. Le lecteur pourra la compléter en partie en se reportant au chapitre des « Métiers de la misère ». Les poètes et les artistes renferment aussi un certain nombre de bohèmes, en dépit de la légende récente qui tend à faire de tout écrivain une personnalité absolument correcte d'attitude et de vie.



III

CHANSONS ET CHANSONNIERS

La chanson est universelle, mais surtout française et surtout du quartier latin.

De tous les peuples de l'Europe, dit J.-J. Rousseau, le Français est celui dont le naturel est le plus porté à ce genre léger de poésie.... La chanson est son égide contre l'ennui, le vaudeville est son arme offensive contre le ridicule, il s'en sert quelquefois comme une espèce de soulagement des pertes et des revers qu'il essuie, il chante ses défaites, ses misères et ses maux aussi volontiers que ses prospérités et ses victoires. Battant ou battu, dans l'abondance ou dans la disette, heureux ou malheureux, gai ou triste, il chante toujours, et l'on dirait que la chanson est l'expression naturelle de tous ses sentiments.

Et M. de Jouy ajoute : « On chantait quand les Anglais démembraient le royaume, on chantait pendant la guerre civile des Armagnacs, pendant la Ligue, pendant la Fronde, sous la Régence, et c'est au bruit des

chansons de Rivarol que la monarchie s'est écroulée à la fin du XVIIIe siècle ».

Avant d'aborder les chansonniers modernes du quartier latin, jetons un coup d'œil rapide sur la chanson de jadis.

On compte au XIIIe siècle plus de 160 chansonniers au pays du « gay saber ». Pierre Cardinal, Colin Muset, Rutebeuf le bohème, Richard d'Angleterre, le châtelain de Coucy, Guillaume de Poitiers, Thibault de Champagne, Charles d'Anjou, sont les plus connus parmi ceux dont l'histoire nous a transmis les noms. Comme on le voit, les nobles ne dédaignaient point les Muses. La chanson était déjà puissante, et elle ne contribua pas peu à la création de l'opinion publique. Les croisades nous donnent des chansons guerrières de Bertrand de Born, les troubadours, les trouvères et leurs romances, récits d'aventures chevaleresques et amoureuses.

Glissant sur ces chansons moyen-âgeuses qui sont plutôt des poèmes historiques que de véritables chansons : la *Légende du Chevalier du Cygne*, *Berthe aux grands pieds*, *la Chanson de Roland*, nous arrivons à Marot et ses disciples parmi lesquels Marguerite de Navarre et François Ier lui-même. Les admirables stances de Ronsard mises en musique par Charles IX nous sont restées comme un pur chef-d'œuvre. Sous la ligue, Pierre Pitou, Nicolas Rapin, Henri IV et ses chansons à la belle Gabrielle. Pendant la Fronde, on hansonnait Mazarin.

c

Avec Saint-Réal, Saint-Pavin et le duc de Vendôme, avec Chaulieu : *Le Mercure galant*, recueil de chansons légères et grivoises est fondé.

Du XVIIe siècle nous sont restées une chanson à boire de Boileau, la *Chanson du roi Henri* mise à la scène par Molière et *Malborough s'en va t'en guerre.*

Plus tard, *Au Clair de la Lune* de Lulli, à qui on attribue aussi *La Chanson de la Pelle* et la *Belle Bourbonnaise* écrite contre Mme Dubarry.

Sous la Régence, le caveau se fonde, on y chante les joyeuses chansons de Piron, de Collé, de Panard, on se hâte de jouir et de s'amuser.

La Révolution éclate : les chansons de Rivarol et de Champcenetz vont aux barricades. 1789 produit des hymnes, des chants héroïques, et de véritables chansons : *La Marseillaise* de Rouget de l'Isle, *Le Chant du départ* de Joseph Chénier. Notons cependant le *Ça ira*, *Il pleut Bergère* du révolutionnaire Fabre d'Églantine, *La Boulangère a des écus*, contre Marie-Antoinette, *Cadet-Roussel* contre les Incroyables. La tourmente passée, les goguettes et les caveaux rouvrent leurs portes puis voici les romances sentimentales : *T'en souvient-il du Lac tranquille*, de Chateaubriand.

Paris à cinq heures du matin, *Le Peintre et le Créancier*, voici Désaugiers, le fin observateur apologiste d'Épicure. Ses refrains joyeux, ses couplets lestement troussés se chantent dans les réunions du *Caveau moderne*, sous l'Empire et la Restauration. *Piss*, qu'un jeu de mot rendit presque célèbre, Gouffé,

Brazier ramènent la gaîté. Notons en passant l'ouvrier Emile Debraux, nous sommes arrivés à Béranger.

Qui ne connaît ses chansons? Elles ont bercé notre enfance. Traduites dans toutes les langues de l'Europe, elles font partie de notre patrimoine national, la noble figure du chansonnier est toujours restée populaire.

Musset avec sa *Mimi Pinson*, Hugo avec *Gastibelza* nous donnent la note romantique; les *Cancans*, de Bérard contre Louis-Philippe, Casimir Delavigne et sa *Parisienne*, ma *Normandie* de Frédérik Bérat, le *Pied qui remue*, l'*Amant d'Amanda*, *Alphonse du Gros-Caillou*, nous conduisent à Pierre Dupont.

Après Béranger, poète de la bourgeoisie, Pierre Dupont a chanté l'ouvrier de la ville et des champs, ses joies et ses colères, ses souffrances et ses revendications. La chanson est saine comme le labeur du paysan, même dans les plus simples sujets son inspiration est poétique, lorsqu'il s'élève c'est toujours vers un rêve de fraternité. *Les Bœufs*, *Les Louis d'or*, *Le Chant des ouvriers*, *Les Sapins*, *Le Noël des paysans* et tant d'autres nous resteront comme une bonne œuvre de légitimes aspirations et de sincère poésie.

Les chansons de Nadaud, d'une gaîté légère et insouciante, ne sont point encore oubliées dans la bourgeoisie. Le peuple ne les a point connues. Comme chansonniers la commune nous a donné André Gill et J.-B. Clément.

*
* *

Une des chansons qui sont restées le plus célèbres est celle dite du *Vieux quartier latin.* Composée vers 1845 par Lepère[1] qui fut ministre de l'intérieur, elle se ressent de l'esprit franchement républicain des étudiants de l'époque.

Elle nous est parvenue avec nombre d'interpolations et de changements qui n'ont pu cependant lui enlever toute sa saveur. Citons-en quelques couplets qui montrent bien la différence entre l'étudiant moderne et celui de naguère.

.... Ces vieux nids séculaires
Par leurs anciens et par nous culottés,
Nobles taudis où les noms de leurs pères
Sur chaque mur sont encore incrustés
Eux, ces lions logés dans des baraques,
Il leur fallait le faubourg St-Germain,
Ils m'ont laissé seul au quartier Saint-Jacques.
Car tu n'es plus mon vieux quartier latin.

.... Le rams antique et l'effet rétrofuge
Sont délaissés pour un sot lansquenet.
L'étudiant ferré sur l'étiquette,
A l'Opéra se prélasse en pékin....

Comme un moutard craignant qu'on le regarde,
Quand il raccroche une fille le soir,
C'est à huis clos qu'il fume sa bouffarde
Qu'il n'ose plus montrer sur le trottoir.

1. Décédé en 1897.

La pipe au peuple! a dit une lorette,
Stupide écho de son vieux galantin.
Ils ont cédé devant cette étiquette,
Non, tu n'es plus mon vieux quartier latin

Mon béret rouge, en te voyant paraître,
Plus d'un mouchard a senti le frisson :
Je t'agitais joyeux sous la fenêtre
De Lamennais sortant de sa prison.
En conduisant Laffitte au cimetière,
Je te tenais pieusement à la main
Et l'on t'arrête au seuil de la chaumière!
Va! tu n'es plus mon vieux quartier latin.

Si de mon temps les Chambres corrompues
Avaient voté l'indemnité Pritchard,
Dix mille voix ensemble confondues
Auraient honni le ministre couard.
Mais ces morveux chantent la Marseillaise!
Ils en ont même oublié le refrain!
Ah c'en est fait, la jeunesse française
Est morte avec le vieux quartier latin.

Si Lepère revenait, il trouverait sans doute que le contraste n'a fait que s'accentuer.

* * *

Avant d'arriver aux chansonniers actuels du quartier latin, nous ne pouvons passer sous silence Ferdinand Fantin, le barde du père Lunette, mort depuis quelques années.

D'une très bonne famille, ancien rédacteur d'un grand journal du matin, il avait échoué là, on ne savait trop comment. C'était un type bien curieux de

déclassé, dont l'intelligence et l'instruction reparaissaient parfois sous le vernis ordurier et gouailleur. Son chef-d'œuvre, c'est la « description de la salle du père Lunette » qu'encore maintenant on récite aux visiteurs.

Mais quittons les ruelles obscures et puantes des environs de la place Maubert et retournons dans le quartier latin même.

* * *

Comme Montmartre, c'est le pays des revues jeunes et des clubs étranges. C'est là qu'en 1878 furent fondés le cercle des Hydropathes et celui des Hirsutes qu'illustrèrent Emile Goudeau et Grenet-Dancourt. Lorsque, après avoir brillé quelques années, ils disparurent, on pouvait dire qu'aucune association de ce genre ne se reproduirait plus, lorsque, en 1889, M. Léon Deschamps, directeur de *la Plume*, revue artistique et



Émile Goudeau.

littéraire, eut l'idée de réunir ses collaborateurs une fois par semaine et de leur faire réciter leurs œuvres en famille.

C'est à ces soirées, vivantes encore dans toutes les mémoires, qu'apparut une pléiade de chansonniers qui donnèrent à la chanson une tournure nouvelle, la firent littéraire et vécue.

Entre tous : Alfred Dalibard, grand garçon blond aux yeux clairs, bohème parfait, noctambule passionné que blessait la clarté du jour, mort depuis.

Avec Chopinette, ancien fragment du mobilier de Bruant, il fonda le caveau des *Alpes dauphinoises* rue Gay-Lussac, puis celui de *Clémence Isaure* rue de Rennes et enfin le *Soleil d'Or* place Saint-Michel avec Henry Méric.

Il a tout chanté au quartier latin, sa patrie d'adoption : Bullier, le Luxembourg, les brasseries de femmes, le d'Harcourt, le Boul' Mich' et enfin, la manne du meurt-de-faim et du décavé, la fameuse *soupe à deux sous* qui, le matin, parfume l'air des Halles.

LA SOUPE A DEUX SOUS.

Lorsque le matin aux halles on se rue
Et qu'on sent monter des graisseux pavés,
L'odeur de lilas, l'odeur de morue
Nous débarquons tous, nous, les décavés!
Le bord du trottoir alors s'illumine.
Et comme des yeux charmeurs et très doux,
Les réchauds joyeux nous font bonne mine;
C'est ton grand banquet, ô soupe à deux sous!

Sous les pavillons, tous les pauvres hères
Qui n'ont pas mangé depuis si longtemps,
Viennent prolonger d'un jour leurs misères:
Riches de deux ronds, par là bien portants,
Sortis de Montmartre ou de La Villette,
Autour des fourneaux ils vont se ranger;
Le gibus crasseux heurte la casquette,
Car devant la faim, point n'est d'étranger.

Auprès du poisson, parfum qui caresse,
Ceux que le midi procréa jadis,
Croiront déguster une bouillabaisse
Et, pour un instant être au paradis!
L'Espagnol, lui, peut, illusion chère,
Auprès des primeurs s'en aller manger
Et se figurer faire bonne chère,
Croquant un oignon sous un oranger.

Le bon Auvergnat, le paysan ferme,
Se disent : Cré nom! nous sommes chez nous;
Ce n'est pas Paris, ainsi qu'à la ferme,
Nous avons encore notre soupe aux choux,
Et le Parigot, celui qui n'oublie
Jamais les bons jours, dont il reste veuf,
Boulotte en riant près la boucherie,
Pour y retrouver la soupe et le bœuf.

Souvent l'étudiant avec sa grisette,
Passant parmi nous, nous traite en copain,
Et tout en faisant un bout de causette,
Paie en nous disant gardez pour demain!
Les richards s'en vont bourse mieux garnie,
En des lieux bien clos, où tout familier
A pour quatr' pélots rue d'la Truand'rie,
Après son repas de quoi roupiller.

Nous, quand le jour vient, la place publique,
Nous offre ses bancs pour doux matelas,
Et les bons sergots de la République
Nous veillent, sentant que nous sommes las;

Et nous attendons toute la journée
Sous ton œil, bon Dieu, toi qui nous absous,
Que paraisse enfin l'heure fortunée
De ton grand banquet, ô soupe à deux sous!

Lorsque le matin, aux halles on se rue,
Et qu'on sent monter des graisseux pavés,
L'odeur de lilas, l'odeur de morue,
Nous débarquons tous, nous, les décavés!

F.-A. CAZALS

Maigre, le corps sanglé dans une redingote de coupe 1830, le profil singeant Berlioz, Lamartine, et E. Delacroix, les cheveux en mèches folles, un verre carré dans l'œil gauche, un pantalon en tire-bouchons, des souliers effroyablement grands et pointus, un bâton noueux et pesant à la main : c'est Cazals, F.-A. C., comme il se dénomme lui-même. Il chante faux, c'est un signe particulier qu'il a de commun avec beaucoup de ses confrères, Canqueteau, par exemple. Fait l'actualité; l'alliance franco-russe n'a pour lui aucun mystère : il célèbre les petites misères de la vie de bohème et comprend mieux le struggle for life que Darwin lui-même, comme on peut en juger par l'autobiographie suivante :

STRUGGLE FOR LIFE

OU F...LUTE POUR LA VIE.

A Raoul Ponchon.

I

Quand j'étais p'tit j'étais pas Grand
J'voulais pas aller à Louis l'grand
J'étais riche.
J'préférais m'ach'ter un londrès
Que j'allais fumer tout exprès
Au Boul' Miche.

II

A la musique du Luxembourg
J'allais entendre le tambour
De la garde.
Puis du jardin je faisais l' tour
Avec, dans l'œil, un carreau pour
Qu'on me regarde.

III

J' perdis ma vertu vers quinze ans
Avec la femme d'un commerçant
De Montrouge
Ell' fréquentait des calicots
Ell' fait aujourd'hui le truc au
Moulin Rouge.

IV

Bien qu' sur les langu's je fuss' calé
Au baccalau je fus r'calé,
C' que c'est rosse!
J'ignorais les critiqu's de Kant
J'étais un fameux cancre quand
J'étais gosse.

V

Mon père, un huissier, se ruina
Peut-être qu'on l'assassina,
Pauvre père!
Il disparut, personn' ne sait
S'il est mort ou bien vivant, c'est,
Un mystère.

VI

Ma tendre et bonn' mère voyant ça
Pour payer nos dett's se plaça
Comme caissière.
Du matin au soir ell' vendait
Les boît's de fruits confits qu'on fait
Chez Boissie...ère.

VII

Moi je pris l' parti d'embrasser
L'état d' soldat pour endosser
L'uniforme.
Au conseil de la revision
Je montre ma constitution :
L'on m' réforme.

VIII

Or je n' connaissais pas d' métier
Autre que celui de rentier;
Ne rien faire.
Je fis des vers comme Hugo
Et j' chantai l' Savon du Congo
Pour Vaissie...ère.

IV

Je dus ramasser des mégots,
Crier sous le nez des sergots
La Cocarde.

Embauché comm' suisse au *Chat Noir*,
A la porte chacun put voir
Ma hall'barde.

X

M'étant fait sal'ment *sonner* par
Des marloupins, ce matin j' par-
Tis en bière.
Quand on n' s'appelle pas Camondo
Il n'y a pas beaucoup d' monde au
Cimetière.

XI

. . . .

XII

La moral' de cett' chanson-ci
C'est qu'il est triste d'avoir si
Peu de chance.
Ami cett' sci' vous prouve aussi
Qu'ici pour bien vivre il faut s'y
Prend' d'avance.

CANQUETEAU

Osseux et maigre : la tête dans les épaules, les oreilles larges, le poil gris, la voix bizarre, Canqueteau fait aussi la chanson d'actualité ; il adore l'Armée du Salut et le chapeau de paille noire cher au cœur de la maréchale Booth et entre deux couplets compulse paresseusement les dossiers poudreux de la Préfecture de la Seine.

L'ARMÉE DU SALUT.

Sur l'air : (*Tambours, clairons,* etc.) (*La femme à papa*).

Sur les hauteurs de la Villette
Regardez ce beau régiment
Tambourinant, jouant d' la trompette
Et dont la d'vise est : En Avant!
Composé de soldats fidèles,
Vigoureux et remplis d'ardeur,
Y en a des mâles et des femelles,
Que c'est comme un bouquet de fleurs.

Refrain :

Ach'tez le journal : *En Avant*
Voilà tout l' temps ce qu'on entend
De Vaugirard à la Villette,
Entre nous, l'armée du Salut,
Ell' n'a jamais eu d'autre but
Que d'amasser d' la bonn' galette

II

Il est commandé par un' femme
Ce qui n'est pas commun du tout
C'est l'apôtre de la réclame
Honneur à la maréchal' Booth!
Ils ont des S sur leur jaquette,
Avec des képis d' communard,
On les rencontr' toujours en tête
Quand il s'agit d' faire du pétard!

III

Ils font des réunions publiques,
Prêchant l'exemple du devoir,
Ils y chant'nt tous l' temps des cantiques,
Et l' jour les petit's femmes font le trottoir

Leur ténacité fait leur force,
Ell's turbinent du matin au soir
Ell's ont des brod'ri's plein su' l' torse
Et le Sacré-Cœur en Sautoir.

IV

A l'instant, surpris' générale
On nous annonce la fusion,
De l'armé' de la maréchal',
Avec le group' de Jul's Simon
Comme juste compensation
Passy est nommé commandant.
Jul's Simon prend la direction,
De la gazett' du régiment.

EUGÈNE LEMERCIER — JACQUES FERNY

C'est encore à *la Plume* que Ferny et Lemercier firent délirer leurs auditeurs en leur disant, l'un, le *Missel Explosible* et la *Visite Présidentielle*, morceaux à l'emporte-pièce et qui resteront; l'autre, le *Trac de la dynamite*, la *Pompe* et *On dirait que c'est toi*; cette dernière chanson fut plus tard interprétée par Yvette Guilbert avec un immense succès.

Aujourd'hui arrivé, Eugène Lemercier, quand il vient chanter au quartier latin, aux *Noctambules*, et recueillir à foison des bravos, ne se rappelle certes pas une chanson de jadis, alors qu'il commençait à se familiariser avec les Muses, c'était la complainte des *Bouffe-à-l'œil* que l'on retrouvera d'autre part. N'oublions pas non plus le bon poète Xavier Privas, qui

souvent consent à traverser l'eau pour venir, au grand bonheur des habitants de la rive gauche, roucouler ses *Chansons chimériques.*

Xavier Privas, Eugène Lemercier et bien d'autres n'appartiennent pas à Montmartre, comme des jaloux veulent le faire croire, mais à Paris, et par conséquent aussi au quartier latin.

XAVIER PRIVAS

Jusqu'en 1892 habita Lyon où il fréquentait le *Caveau Lyonnais.* Aux soirées de « la Plume » il obtint tout de suite un énorme succès avec les *Thuriféraires* qu'on peut considérer comme un véritable chef-d'œuvre.

Grand, fort, Privas porte sur son visage l'expression de sa bonté franche et sympathique.

Il voit juste et rend bien tout ce qui frappe son esprit, avec toutefois une certaine mélancolie où se mêle de la raillerie qui impressionne douloureusement.

Parmi la jeunesse littéraire, ses chansons sont maintenant célèbres et à juste titre.

Voici un petit chef-d'œuvre de Xavier Privas qui se rapporte bien à notre sujet, qu'on en juge plutôt !

GRISETTES.

Mimi, Musette,
Ninon, Suzette,
Gentes grisettes
Qu'aimèrent tant
Les doux poètes
D'antan,
Quel vent aujourd'hui vous emporte
Loin des lieux où se gaudissait
Jadis votre jeunesse accorte ?
La grisette est-elle donc morte
Avec Murger, avec Musset?

Mimi, Musette,
Ninon, Suzette,
Las! qui n'implore
Votre retour
Comme une aurore
D'amour ?
Car vous aviez la fantaisie
Qui manque à la stupide fin
De ce siècle de bourgeoisie ;
Car vous étiez la poésie
Les pays bohème et latin.

Mimi, Musette,
Ninon, Suzette,
Une grisette
Est en souci
Qui vous regrette
Aussi.
Elle a l'âme tout endeuillée
Du trépas de Mimi Pinson ;
Sa paupière est de pleurs mouillée
Et sa douce voix est rouillée ;
C'est votre sœur, c'est la Chanson.

Mimi, Musette,
Ninon, Suzette,
Des brutes sottes
Ont maintes fois
Mis à ses cottes
Leurs doigts...,
Et mal habile à se défendre,
Seule, sans force, sans appui,
La belle a dû se laisser prendre
Et mettre aux enchères et vendre
Comme les filles d'aujourd'hui !

Mimi, Musette,
Ninon, Suzette,
De fiers poètes
Qui s'armeront
Pour les conquêtes
Viendront.
Ils auront d'idéal une ample
Et mystique et saine moisson
Et prêcheront le bon exemple
En chassant les vendeurs du Temple
Où s'encanaille la Chanson.

MONTOYA

A débuté aux Alpes Dauphinoises où il chantait ses œuvres accompagné par le compositeur Verdier. C'est de cette époque que datent *le Macchabée*, *la Morgue*, *la Mort du Propre à Rien*, etc., cette dernière chanson lui valut une réponse de Ivanof : *La Mort du Poète*.

Montoya est aussi un poète délicat, il a, pendant quelques années, marié la chanson et la médecine, et

s'il n'a pas fait plusieurs fois le tour du monde comme médecin, il l'a certainement fait comme littérateur, il a suivi *la Plume* dans ses voyages aux lointains pays.

LA MÉMOIRE DES FLEURS

Sous les marronniers qui bordent la route
Nous irons tous deux, les convalescents,
Rafraîchir nos cœurs où germa le doute
Nos cœurs enfantins quoique adolescents.

Tu me conteras tes vieilles souffrances
Que le temps s'épuise à cautériser;
Moi, je te dirai mes désespérances
Et mes longs ennuis d'avant le baiser.

Et l'air attiédi scandant nos paroles,
Musicalement les transposera,
Jalouses, les fleurs tendront leurs corolles
A ton verbe d'or qui les grisera.

Et quand doucement viendra l'heure sombre,
Où loin du chemin nos pas s'en iront,
Ravis, nous pourrons écouter dans l'ombre
Nos chants du matin que les fleurs diront.

IVANOF

Encore un disparu comme Dalibard, dont il n'avait pas la gaieté et le franc rire. Un peu jaloux de ses confrères, il promenait sa silhouette de christ pauvre à travers le quartier, un peu tenu à l'écart. Fit *la Mort du Poète* pour répondre à *La Mort du Propre*

à Rien de Montoya, comme il fit *les Bons Amis*, en réponse à la même chanson de Cazals. Ivanoff eut un certain succès de diseur de salon, d'éphémère durée.

TRIMOUILLAT

Une tête de loup (ustensile de ménage) sur des manches à balai écourtés, un nez à ne pas sortir les jours de pluies, l'œil vif et spirituel, le front large, la bouche moyenne sous laquelle quelques poils de barbe rare se tirebouchonnent, voilà Trimouillat. Il marche sans bruit : il parle de même et quand il chante on ne l'entend plus. Ce n'est pas la peur qui le rend aphone, mais sa modestie de violette, et surtout la crainte de troubler le bourgeois endormi. C'est, comme Canqueteau, un budgétivore ; il est celui que le bourgeois et l'ouvrier « payent » et le Conseil de Préfecture lui doit quelques moments heureux. Eut aux Soirées de la Plume un succès légitime et l'honneur de la *vedette* en récitant *le Bègue*, monologue comique et... embarrassé. Les lauriers de Tagliafica l'ayant empêché de dormir, il s'est vengé de ce compositeur-poète à l'eau de pavot, en conseillant à Sarcey le Ventripotent de ne pas ronfler à l'avenir les jours de premières.

UNE CRISE A L'ÉLYSÉE

(Air : *Les anguilles, les jeunes filles, de Mazaniello.*)

I

— Lorqu'un ministèr' se détraque,
Victim' d'un parlement rétif,
Ça donn' du tintoin à l' rend' braque
Au pauv' chef de l'Exécutif;
Il fait d'mander en toute hâte
Les fortes têtes du moment
Et tour à tour les sond', les tâte,
Afin d'apprendre d'eux comment
On peut d'un' façon délicate
Remett' sur pied l'gouvernement

II

L' président du Sénat s' récuse,
Comm' dormant pendant les débats;
Celui d' la Chambr' donn' pour excuse
Qu'il voit d' trop haut c' qui s' passe' plus bas...
— « Messieurs, mettez-vous à ma place! »
Fait l' gardien d' nos lois anxieux.
— « Non, répond Le Royer, ça lasse,
Et je commence à me faire un peu vieux...
Mais en homm' que rien n'embarrasse,
Floquet dit : « Je n' demande pas mieux »

III

Au risque d' commettre un' bévue,
Le successeur du Roi Soleil
Offre à n'import' quels typ's en vue
La présidence du Conseil.

Mais beaucoup veul'nt attendr' décembre
Afin d'être certain d' finir l'an;
N'étant pas bien sûr de la Chambre,
Un modéré dit : « *Y a pas plan* ! »
Un radical, très fier, se cambre
Et dit : « Plus d' Sénat ou *du flan* ! »

IV

Le chef de l'Etat s' dit : « En somme,
J' n'ai qu'un moyen d'en v'nir à bout,
D' faire un Cabinet faut que je somme
L' gaillard qui n'en laisse aucun d'bout. »
Mais avec un dédain suprême
Clémenceau refus' cett' mission
En disant : « Qui donc à l'*Extrême*
Gauch' conduira l'opposition?
Puis, j' pourrais m' renverser moi-même
Dans un moment de distraction. »

V

F'sant appel au patriotisme
Très *éclairé* d'un ami sien,
Carnot crie : « Sauv' moi du gâtisme!
Accepte ou j' donn' ma langue au chien. »
On n' peut qu' céder à telle supplique.
Ça remplit d' joie l' doux potentat,
Qui pens' : « Je suis sec comme un coup de trique,
D' mon sal' métier c'est l' résultat.
Vrai, ça fait tourner en bourrique
De s'att'ler au char de l'État.

(Mars 92.)

YANN NIBOR

Trapu, noueux, gêné dans ses vêtements, tanguant étant assis et roulant en marchant, Yann Nibor a tou-

jours l'air d'être sur le pont d'un navire un jour de tempête. Il a transporté au quartier latin le parfum de bruyères sauvages de la Bretagne bretonnante, et semble étonné de ne point les voir pousser sur le granit de nos trottoirs. Ses chansons sont pleines d'un sentiment mélancolique et âpre comme les horizons du pays d'Armor, matelots perdus en mer qui prient Notre-Dame, gabiers, moussaillons, quartier-maîtres, capitaines, tout cela passe et vit dans ses vers avec une intensité remarquable de mouvement. Ou encore c'est la petite promise qui guette à l'horizon la barque du fiancé, où la veuve écoutant sur les falaises la grande voix qui semble faite des plaintes des malheureux morts sans sépulture.

N. B. — Yann Nibor a créé une branche particulière de l'automobilisme si cher à M. le comte de Dion : celle des *Matelots chauffeurs*

LE MOUSSAILLON
(Berceuse bretonne)

Paroles et musique de Yann Nibor.

I

Pourquoi qu'à l'avant,
Au pied du mât de misaine,
Pourquoi qu'à l'avant,
Qu'il égaya si souvent,
Voit-on aujourd'hui
Le moussaillon, l'âme en peine,
Voit-on aujourd'hui
Le mousse plein de souci.

II

C'est qu'il a reçu
De son village une lettre,
C'est qu'il a reçu
Un billet ainsi conçu :
« Mon cher fils aîné,
« Dans la peine tu vas être,
« Mon cher fils aîné,
« Ton père il est décédé.

III

« Sur son grand bateau,
« En allant à Terre-Neuve,
« Sur son grand bateau,
« Il roule à présent dans l'eau.
« Te voilà mon gas,
« Maintenant que je suis veuve,
« Te voilà mon gas,
« Bien jeune dans l'embarras.

IV

« Je suis sans un sou
« Yvonnette est en sevrage,
« Je suis sans un sou,
« Pour moi c'est un rude coup. »
— « Qu'as-tu mon petit,
« Qui te rend triste à l'ouvrage?
« Qu'as-tu mon petit,
« Qui te coupe l'appétit? »

V

— « Mon bon père est mort
« Chez nous on est dans la gêne,
« Mon bon père est mort,
« Maman s'en désole fort. »

— « Répondș-lui, gamin
« Qu'au retour de la *Sirène*,
« Réponds-lui, gamin
« Qu'on calmera son chagrin

VI

« Je l'épouserai
« Sitôt après son veuvage,
« Je l'épouserai
« Et sa marmaille aimerai.
« Mais en attendant
« La noce et le mariage,
« Mais en attendant
« Passe lui tout mon argent. »

XANROF

Tout le monde connaît l'étymologie du nom du chansonnier Xanrof :

Fourneau = Fornax
Fornax = Xanrof

en vertu de ce théorème d'arithmétique qui nous apprend que dans un produit on peut impunément intervertir l'ordre des facteurs sans changer le résultat. Xanrof naquit à Montmartre et débuta au quartier latin parce que étudiant. Bien que destiné au barreau, il faisait de la littérature, qu'il mettait en chansons :

Qui qui fait des ronds et des circonférences ?
Ce sont nos amis les étudiants en sciences, etc., etc.

et cela se chantait à l'Association des Étudiants, dont il était le troubadour.

Xanrof ne tarda pas à abandonner la chanson-scie,



Léo Lelièvre.

dont il s'était servi jusqu'à ce moment, pour célébrer les vertus et les talents des étudiants de diverses facultés. Il composa ces pièces désopilantes, qui s'appellent : *le Fiacre*, *l'Hôtel du Numéro* 3, *Héloïse*

et Abeilard, la Ballade des Michés et *la Complainte de quatre Étudiants*, qui sont encore dans toutes les bouches, et qui eurent un succès que l'on n'avait pas vu depuis *L'Amant d'Amanda*.

Xanrof comme bien d'autres a déserté Montmartre, terre devenue inhospitalière, et habite, après avoir fait fortune, rue Eugène-Flachat, les quartiers chers, comme on voit!

LÉO LELIÈVRE

Autrefois directeur du cabaret de la Bohème.

Depuis plusieurs années, il dirige le caveau du Cercle. Il a bien le physique de l'emploi. De longs cheveux sur une tête bizarrement railleuse qu'agrémente un imperturbable binocle, une redingote romantique. L'avez-vous vu dans son caveau? Non! Il faut le voir : Léo Lelièvre sans caveau n'est plus Léo Lelièvre, pas plus que Sarcey sans son bon sens ne serait Sarcey. Là, dans l'atmosphère surchargée d'intellectualité et de tabac, il vit, il est en pression. La voix mordante dans l'élégie acide, dans le calembour, devient dans certaines de ses chansons d'une gouaillerie indicible. Il faut l'entendre dans la *Chanson du Pain*.

Le pain se trouvant augmenté
D'au moins deux sous par livre
L' peup' se dit nous somm's exploités
On nous empêche ed' vivre.

Ça fera deux ronds
Que nous ne pourrons
Boire chez les mann'zingues
Et les socialos
Pour le populo
Organis'nt des meetingues.

Léo Lelièvre est un travailleur, notre siècle lui doit plus de 800 chansons et monologues; la société des auteurs le crédite. Les petites femmes de province et d'ailleurs n'ont pas d'autre Dieu. C'est un homme posé et modeste.

Sa jeunesse ne fut point toujours heureuse. A vingt ans, rêveur élégiaque, il connut la misère et ses désespoirs. Son courage le sauva d'une imminente déroute. Renfermant dans son cœur ses rêves de poète, il a fait des chansons pour vous, braves gens, patriotes et électeurs, pour vous, dames, bourgeoises et catins. Sentant l'inutilité des apostolats, il a chanté vos vices, vos préjugés. Il a vécu. Contempteur de vos passions et de vos luttes, la vie sociale ne fut plus pour lui qu'un motif à refrains. Carnot meurt-il assassiné, c'est pour le moins cinq ou six complaintes à faire. L'alliance franco-russe! autant d'hymnes héroïques. Poète malgré tout, il est telles de ses œuvres qu'il ne dit presque jamais, et qui ne manquent pas de sincérité ni de sentiment.

Entre autres nous pouvons citer :

LES FRAISES

Les fraises c'était ton régal;
Pendant la saison — quel problème!
Il fallait t'en trouver quand même :
Toi qui vivais d'un madrigal!...

Et tu posais entre tes lèvres
La fraise dont le pur grenat
Se mourait avec l'incarnat
De ta bouche où vivaient nos fièvres.

Tu m'offrais amoureusement
En faisant des mines moqueuses,
Le fruit serré par tes muqueuses
Puis tu reculais gentiment.

Alors je m'avançais farouche,
Et grâce à mes baisers ardents,
Je cherchais jusque sous tes dents
La fraise fondue en ta bouche.

C'était alors l'enlacement
Eperdu des douces furies
Faisant naître les griseries
Dont la fraise était le piment!

. . . .

La fraise toute parfumée
A beau me plaire, c'est en vain,
Car pour manger ce fruit divin
Je n'ai plus ta bouche pâmée...

Les fraises que j'aimais longtemps
Cueillir sur tes lèvres mignonnes,
Ne me sembleront plus si bonnes;
Jamais plus je n'aurai vingt ans.

N'est-ce pas d'une jolie nuance!...

Avez-vous vu Léo Lelièvre? Allez au caveau du Cercle.

Devant le piano, en redingote romantique, sa voix mordante force l'attention du désœuvré, tandis que, souriant presque, et les yeux au loin, il semble évoquer l'immense raillerie de ses 800 chansons faubouriennes et sentimentales.

GEORGES MILLANDY

Léon Deschamps disait de Trimouillat : « Il fit son monologue *les Gras et les Maigres* pour se venger d'être trois fois moins épais que Sarah Bernhardt. » Léon Deschamps ne connaissait sans doute pas Millandy.

Celui-ci, en effet, n'est discernable que de profil; alors il donne aux gens pressés l'illusion d'une paille dans l'œil.

Il est grand, il est maigre, il est pâle. Sa voix est frêle, sa taille est frêle, sa démarche est frêle, et, naturellement ses chansons le sont aussi.

Sous le pseudonyme de Nouhaud, il collabora aux *Écrits pour l'Art*, revue de l'instrumentiste René Ghil : il était, paraît-il, petite flûte, d'où ses vers flûtés et si frêles, ma chère!

Pendant quelque temps, il dirigea les soirées du Procope; mais le Roseau dut plier devant le vigoureux Théo, et, à l'inverse de la fable du Bonhomme, le



Georges Millandy. (Dessin de A. Barrère.)

roseau fut déraciné. Diable! aussi pourquoi était-il si frêle? Défenseur de la Chanson d'art, ses conférences à la Poupinière sur ce sujet ont intéressé tous les artistes.

Parmi ses chansons nous citerons : *la Légende moderne de Saint-Nicolas*, *les vieilles Orgues*, *Chanson sans musique*, *Pourquoi sont pâles les Pierrots*, etc.

LES VIEILLES RITOURNELLES

(En préface aux *Frêles Chansons*).

Les vieux orgues de Barbarie,
Les soirs tristes d'esseulement,
Pour mon âme de vieil amant
Ont une cruelle ironie !

L'énervante monotonie
De leurs refrains redits cent fois,
Comme ma chanson d'autrefois
Obstinément geint et supplie ;
Et ce sont mêmes airs vieillots,
De pareille mélancolie,
Que les orgues de Barbarie
Pleurent, les soirs, en grotesques sanglots.

Les vieux orgues de Barbarie,
Les soirs tristes d'esseulement,
Pour mon âme de vieil amant
Ont une cruelle ironie !

La voix douce, comme meurtrie
Du vieil orgue qui geint là-bas,
Si tu l'entends tu te diras
Que c'est ma voix, ma voix qui prie.
Et cette même raillerie
Dont ta lèvre accueillait mon chant,
Fera ton sourire méchant
Pour la tendre pleurnicherie. .

Les vieux orgues de Barbarie,
Les soirs tristes d'esseulement,
Pour mon âme de vieil amant
Ont une cruelle ironie !

PAUL BRIAND

Un nouveau venu au quartier Latin. Débuta au Procope, que dirigeait en 1897 Adolphe Gensse, le sympathique secrétaire de la *Revue d'un Passant.*

Il fut autrefois membre d'une société littéraire et artistique, *Le Masque*, où il fit jouer trois ou quatre petites saynètes en vers. Il y eut beaucoup de succès, mais son goût le portait vers la chanson d'actualité, qui offrait à son imagination et à sa verve, un large terrain où s'ébattre.

Avant de venir au Procope, il chanta, croyons-nous, à la Lice chansonnière. Parmi ses meilleures chansons nous citerons : *L'Erreur judiciaire*, *Les Cinq sous du Juif errant* qu'il créa aux soirées de la rue de l'Ancienne-Comédie.

S'attachant à la fortune de Gensse, il le suivit au Cabaret du Chat Rouge où il créa une complainte sur Carrara, dans laquelle il prenait la défense de ce pauvre diable. *Rochefort à Sainte-Pélagie* que nous donnons ci-après, fut aussi composée à la même époque.

Le Cabaret du Chat Rouge lâché, il revint au quartier latin où, avec Dollinet, il reprit les soirées du Procope, le samedi. Il a créé une chanson mordante,

caustique, où il allie à la finesse d'Horace le sarcasme de Juvénal. On en jugera par la chanson suivante composée au sujet de la dernière villégiature d'Henri Rochefort à Sainte-Pélagie :

ROCHEFORT A PÉLAGIE

(Air : *Saint-Lazare*)

I

C'est de la prison que j't'écris
Peuple de France,
C'est effrayant ce que j' maigris!
Je n'ai pas d' chance.
On n' me bourre pas d' fayots, c'est vrai.
A Pélagie.
On craint que j' ne fasse trop de bruit
A ma sortie.

II

De ma longue captivité
Je vais écrire,
L'historique documenté
Qu' tout le mond' va lire.
D'ailleurs, comm' Sylvio Pellico
J'ai l'habitude,
Et quand je trouve que ça dur' trop
J' fais comme Latude.

III

A part ça, ça ne va pas trop mal
J' crains pas la pluie
Ni les confettis d' Carnaval,
Mais c' qui m'ennuie

Je n'ai personne à engueuler
    Dans ma cellule,
Je vais êtr' forcé de me traiter
    De vieille crapule.

IV

On m'a chipé ma liberté,
    Mais je m'incline
J' suis si bonhomme en vérité
    Avec Méline
Pour cinq jours j' lâche mon toupet
    L'âme affligée
Mais tout l' monde sait que j'ai l' respect
    D' la chose jugée.

V

Enfin ça finit aujourd'hui
    Je lâch' la boîte,
Et l'on m'offre chez Marguery
    Un gueuleton chouette.
Comme je n'aim' pas pour ma part
    Que l'on m'acclame,
Je fais fair' crier sur le boul'vard
    Aux hommes-réclame :
Aujourd'hui à midi, sortie
D'Henri de Sainte-Pélagie.

* *

Ce qu'on ignore généralement, c'est que bien avant Bruant et ses disciples, Verlaine avait créé la chanson d'argot. Nous reproduisons ici quelques vers où il en donne l'exemple :

A LA CAMPAGNE

J' crach' pas sur Paris, c'est rien chouette,
Mais comm' j'ai un' âme ed' poète,
Tous les dimanch's j' quitte ma boète
Et j' m'en vais avec ma compagne
A la campagne, etc.

Après avoir rapidement passé en revue les chansonniers de la Rive Gauche, il serait injuste de ne pas citer quelques amateurs de talent qui ont mis une belle voix ou une heureuse diction au service de la chanson moderne. Tels sont par exemple : Marcel Dollinet, qui a retrouvé et interprété toute une série de chansons du bon vieux temps; Maxence Perrin, acteur de talent, qui se plaît à réciter les vers des débutants; Marius et tant d'autres.



IV

CABARETS ET LIEUX DE PLAISIR



(Dessin de Georges Edward.)

La présence de la jeunesse des écoles a, de temps immémorial, multiplié au quartier latin les lieux de plaisir de tout genre : bals, concerts, cafés, cabarets, etc. C'est près de la rue du Petit-Pont et dans le quartier qui avoisine la place Maubert que Villon commit ses meilleurs tours. Panurge hantait souvent la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, et Rabelais accorde une mention toute spéciale aux cabarets qui s'y trouvaient.

Quoique bien transformés depuis ces époques lointaines, ces établissements ont continué de pulluler. Beaucoup ne se distinguent guère des cafés ou des boutiques de marchands de vin que l'on voit partout,

mais quelques-uns ont gardé, en dépit des assainissements et des démolitions, une allure spéciale, un cachet d'originalité bien à eux.

Nous tâcherons de donner aux lecteurs une idée des uns et des autres.

Les mastroquets, les bars retiennent une clientèle mêlée : des ouvriers en majorité, des camelots, des filles et leurs protecteurs, des marchands au panier, à la voiture. Tout un monde dont le seul plaisir, la seule distraction, le seul éclair de bien-être dans l'existence est l'alcool. Pour trois sous, l'ouvrier, l'ouvrière elle-même, au sortir de l'atelier, vient prendre son absinthe, le camelot vagabond rafraîchir son gosier enroué avec l'attirante liqueur.

Parfois la redingote coudoie le bourgeron. On y voit d'effrayantes faces aux yeux de fièvre, qui forcent l'attention et font rêver à l'homme des foules d'Edgar Poë. Que de déclassés cachant sous la façade d'un noir vêtement, boutonné jusqu'au col, la blancheur douteuse du linge! Professeurs sans élèves, avocats sans causes, inventeurs, poètes quelquefois, tous viennent vers l'absinthe comme vers une déesse de rêve et d'oubli. Quelles générations nous préparent « ces paysages d'alcool », ces yeux fous et ces mains tremblantes? C'est un terrible problème!

A côté du bar, le café.

Salle de spectacle pour l'observateur, cabinet de travail pour le journaliste qu'effraye la solitude de la chambre, fumoir, lieu de rendez-vous, plus que jamais

le café est dans nos mœurs, dans nos besoins. Que de rêves ont été ébauchés devant ces tables de marbre, que de causeries brillantes, légères, géniales parfois !

Dans la vie du bohème, cette lutte perpétuelle, cette profession qui n'en est pas une, avec pour premier principe le culte de l'indépendance et de la liberté du jugement, le café tient une large place. Rarement on l'y voit seul. Ce n'est point qu'il n'aime pas la solitude, mais le plus souvent, sa pauvreté le force à n'aller au café que lorsqu'au hasard des rencontres, un ami plus fortuné, un bourgeois dégrossi qu'intéresse sa verve, l'invite. Il faut voir le bohème à ces heures de liesse ! Avec quel soin il fait son absinthe! Comme il l'aime, ce puissant excitant au rêve! Perdu dans une conversation fébrile, il oublie tout, son souper improbable, le gîte qu'il lui faudra chercher ce soir. Verlaine, il l'a connu ! Baudelaire, et Villiers et Shakespeare, quels génies ! Il vit double. Sa haine contre les hommes se fond dans un immense amour qui gonfle son cœur. Il entrevoit des sociétés futures.

Le bohème a l'éloquence facile. Il sème son œuvre, à droite, à gauche, au hasard des apéritifs, sans se donner la peine de l'écrire. On lui reconnaît du tempérament; au moins a-t-il l'expérience de la vie, la connaissance du cœur humain. C'est le plus souvent un être merveilleusement doué que marqua de son doigt une Chimère fantasque. Il a des connaissances presque encyclopédiques, mais il n'a rien appro-

fondi. Comme signe de race, la haine du bourgeois et de ses préjugés, de tout ce qui est banal et convenu. Quelquefois, poussé par la famine, il a essayé de s'incorporer, de pénétrer dans le sein d'une administration. Peine inutile. Il aime voir se lever le soleil, il est vite revenu à sa libre existence. Comment vit-il? C'est un miracle chaque jour renouvelé.

Aujourd'hui, c'est l'abondance. Il a rencontré un ancien ami de collège, de passage à Paris, tranquille fonctionnaire d'une préfecture éloignée, qui, malgré son éducation et sa vie bourgeoises, a conservé pour les poètes et les artistes une sympathie dans laquelle entre un peu d'admiration et d'envie.

« Comment! c'est toi, s'est-il écrié en reconnaissant son ancien camarade, et dans ce costume, que fais-tu donc ici? »

De fait, l'allure du bohème peut justifier l'étonnement. De haute taille et bien découplé, les cheveux longs et retombant en désordre jusque sur le col, une barbe bien fournie, encadrant un visage hautain et doux à la fois, il est assez bizarrement vêtu d'une grande pèlerine de couleur vague et de coupe surannée. A son cou, une cravate noire flotte au vent. Des bottes passablement éculées et une canne complètent son équipement.

« Que veux-tu, mon cher, s'écria-t-il avec un large éclat de rire, je n'ai point à ma disposition la garde-robe d'un ministre. Et l'aurais-je, que, ma foi, je ne sacrifierais pas mon costume aux siens, surtout s'il me

fallait hériter aussi de sa tête. Non, tu ne me vois pas avec une tête de ministre? continua-t-il en s'esclaffant



Fantabos chez un bistro d'la place Maub'.
(Dessin d'Ibels.)

de nouveau. Après tout, que trouves-tu tant à redire à ma mise? A peine mes bottes ont-elles besoin d'un léger ressemelage, et mon chapeau d'un coup de fer.

Mon cher, dans la bohème, il y a tel veston, telle culotte dont l'histoire est tout un poème. Celui-ci, fit-il en montrant le veston de velours qu'il portait sous sa pèlerine, me vient par héritage d'un de mes bons amis, Mathias, poète décadent et métallique, décédé l'an dernier. Voyons, ce n'est pas tout! tu nous offres l'apéritif, n'est-ce pas?

— Mais avec plaisir, mon vieux! »

Au café, mettons le Procope, comme nous mettrions le Voltaire ou la Closerie des Lilas, en dégustant son absinthe, notre bohème inonde son compagnon de littérature transcendante, de souvenirs sur le quartier.

« Le café Procope, dit-il, est assurément l'un des plus anciens de Paris, en tout cas le plus vieux du quartier et le mieux conservé. Il a vu Piron, Restif de la Bretonne, le marquis de Bièvre, qui faisait de si beaux calembours, Fontenelle, Champfort et Rivarol, Jean-Jacques et Fréron. Danton, Marat y vinrent quelquefois. Sous la Restauration, c'est ici que souvent se réunissaient les demi-solde. Musset, Barbey, Villiers et tant d'autres poètes le fréquentèrent. Il y a trente ans, on y conspirait contre l'Empire; c'était le temps de Gambetta, de Vallès, de Vermesch. Ce pauvre Verlaine y a bien souvent bu son absinthe. Oui, mon cher, voilà pourquoi je l'aime, le Procope; j'aime son état civil de bon aloi et ses vieux quartiers de littérature.

« Tiens! voilà Théo, numismate, bibliophile, érudit, tavernier et directeur du journal parlé du café Procope. Ouf! Encore un vieux souvenir, ce canard.

C'est le descendant direct de la « Parlotte du Luxembourg » qui s'installa ici lors de la fondation du café, en 1689, mon cher, ce n'est pas d'aujourd'hui. On y apportait les nouvelles des quatre coins de Paris; le récit détaillé des discussions littéraires, les épigrammes, les bons mots des beaux esprits qui fréquentaient étaient affichés manuscrits sur le tuyau de poêle du café. »

Notre orateur est parti dans une digression comparative sur la vie du XVIIIe siècle. Son ami, qui, ayant admiré tout son soûl le décor exact de l'époque, les glaces entourées de rinceaux Louis XV, voit avec inquiétude les soucoupes s'amonceler, se permet de l'interrompre.

« Tout cela est fort beau, mais si nous allions dîner. Tu me permettras de t'offrir....

— Mais comment donc! j'étais fort en danger de ne dîner ce soir que d'un paradoxe, comme dit l'autre. »

Ils sortent.

« Voyons, où vas-tu nous conduire?

— Mon cher, j'exècre la table d'hôte et j'abhorre la brasserie. La tête du bourgeois, çà me coupe l'appétit, parole! Si tu veux m'en croire, nous irons à la Huchette, le rendez-vous de la bohème des arts et des lettres. Je tiens à te faire connaître ça.

— Mais y dîne-t-on bien?

— Comment donc! Mieux qu'ailleurs. »

Sur le boulevard Saint-Michel, où le soleil couchant

jette ses derniers rayons, une foule affairée se hâte et se bouscule. Des groupes d'étudiants sillonnent les trottoirs, frappant le sol avec leurs cannes et lorgnant les peu farouches beautés, qui, la jupe coquettement retroussée, vont à la recherche de leur dîner. Aux terrasses des cafés règne une grande animation. Les camelots crient les journaux du soir. Près du bureau des omnibus, d'élégantes jeunes femmes semblent attendre. Quoi? Sûrement pas le moderne véhicule.

Près de la place Saint-Michel, dans la rue Saint-Séverin, étroite et sombre, quoique bien modernisée, à droite, en descendant, une boutique peinte en marron, d'où s'échappent des odeurs de cuisine. On entre. A gauche, c'est l'étal; des quartiers de viande pendent le long du mur. A droite, derrière une rangée de vastes marmites, trônent les cuisiniers. En face, des rangées de tables boiteuses couvertes de toiles cirées s'allongent.

Là, point de maître d'hôtel ni de garçons en habit. Chacun prend lui-même son couvert et va se faire servir aux marmites. Les prix sont modiques : une portion de légumes coûte deux sous; on vend le bœuf bouilli au poids; on peut aussi prendre du vin, mais il faut le payer d'avance.

Ayant acheté leur pain chez le boulanger, selon la coutume de l'endroit, nos deux personnages font leur entrée.

« Allons dans la salle du fond, dit le bohème, c'est la salle des habitués.... Ce caboulot n'est pas ce qu'un

vain peuple pense, continue-t-il en s'asseyant après avoir pris les couverts; plusieurs générations d'étudiants et d'artistes s'y sont succédé. Le chapeau haut de forme n'y est point rare. Que veux-tu, mon cher, dans notre quartier, beaucoup de travailleurs n'ont pour vivre que des ressources dérisoires, et il faut être costumé, avoir de la façade pour les cours et les relations. Alors on arrange sa vie. Beaucoup ne font qu'un seul repas par jour : ils viennent à la Huchette. A côté du mendiant crasseux et asthmatique, du vieillard falot, qui flotte dans d'indéfinissables vêtements, on rencontre ici des têtes sérieuses et absorbées de jeunes hommes, une serviette sous le bras, des bouquins dans les poches; des femmes quelquefois, étudiantes étrangères pour la plupart. Tu vois que ce n'est point le banal restaurant dont le type uniforme s'est propagé à l'infini. »

Et, tout enorgueilli de cette belle tirade, il attaqua vigoureusement sa portion. Lorsqu'il eut un peu apaisé sa faim, il continua :

« Dans ce bienheureux endroit, providence des fortunes endommagées, on mange pour huit sous : deux sous de pain, quatre sous de viande et une portion de légumes. Le vin est un luxe que peu se permettent. Tiens! à propos, nous n'en avons pas commandé. Attends-moi, j'en vais chercher.

— Non! non! ne va rien chercher du tout, s'écria l'ami, qui n'avait touché que du bout des lèvres à la légumineuse panade, paye ce que nous devons; nous

allons dîner ailleurs. Mon cher, ajouta-t-il, je te suis fort reconnaissant de m'avoir fait connaître la Huchette, mais j'attendrai d'avoir écorné ma dernière pièce de vingt sous pour y venir dîner.

— Bourgeois, va! répondit l'autre en le toisant avec un dédain affecté. Enfin, je consens pour toi à changer mes habitudes. Puis, interpellant la patronne :

« Tenez, madame Noblot, payez-vous. Nous voguons vers de plus aromatiques festins. »

Ils sortirent en croisant une demi-douzaine de jeunes gens chevelus qu'accompagnaient de boticelliques créatures. Le bohème échangea des poignées de mains.

« A ton tour, où vas-tu nous conduire, bourgeois délicat? Chez Foyot?

— Raille tant que tu voudras, mais c'est un véritable sport que de manger à la Huchette. Ça demande de l'entraînement et je ne suis pas en forme. Éloignons-nous d'abord de ces nauséabonds encensoirs, fit-il en désignant les fourneaux en plein air sur lesquels fondaient des graisses odorantes autant que chevalines, et regagnons le boulevard Saint-Michel. »

Dans un confortable restaurant, prenant le café après un copieux dîner qu'il avait absorbé aussi facilement que le premier, le bohème disait :

« Mon cher, c'est un art précieux que ceci : savoir ne pas manger quand on a faim et manger quand on n'a pas faim. Voyons, tu passes ta soirée avec moi.

C'est entendu! J'ai plusieurs caveaux à te faire voir: le Soleil d'or, le Caveau du Cercle, les Noctambules, où je suis connu; j'y ai rempli les fonctions utilitaires de peintre symboliste et de poète nébuleux. Là, tu n'auras à affronter que la fumée des pipes, ce n'est pas terrible. »

Les deux amis prirent le chemin du Soleil d'or.

Sur la place Saint-Michel, au coin du quai, une brasserie d'apparence assez morne pendant la journée. C'est là qu'autrefois se tinrent les samedis de *la Plume.*

Un escalier conduit au sous-sol. La salle fait un coude à angle droit. Dans un coin, le piano. De bizarres peintures où le réalisme dernier cri fraternise avec le symbolisme le plus abracadabrant, les portraits des sommités de l'endroit, des tables, des chaises, voilà, avec un gardien de la paix représentant de la morale bourgeoise, le mobilier du caveau.

Dans le coin où ils se sont installés, notre bohème tire sa pipe et commence à pérorer. Devant le piano, un grand gaillard chevelu beugle un refrain que la salle entière accompagne.

« Je ne te cacherai pas que la clientèle de ce lieu est plutôt peu estimable, ce qui ne l'empêche pas d'être fort intéressante. Regarde autour de toi. Qu'y a-t-il? Des hommes et des femmes, rien de plus? Écoute un peu. Vois-tu là-bas cette fausse rousse qui roucoule à côté d'un grand garçon à feutre mou? Un rapin en bonne fortune, te semble-t-il! Pas le moins

du monde : cette fille tout à l'heure va quitter son petit homme pour aller faire une « façon ». Cette blonde tout en noir qui prend place devant le piano, dirait-on pas, avec ses yeux candides et sa mine ingénue, une pensionnaire en permission? Tu t'attends à une sentimentale romance. Ecoute. »

Le piano plaquait des accords, la jeune femme d'une voix faubourienne et vicieuse chantait :

D'une succursal' du Chabanais
Je suis la dévoué' pensionnaire
Et pour quelqu'un qui s'y connaît
On trouve un choix pas ordinaire.
Les jours de presse nous nous crevons
Pour satisfaire la clientèle.

« Cela te surprend! C'est Ninon, une habituée. Ses intonations canailles sont extraordinaires. Ah! que je n'oublie pas de te présenter Henry, le directeur et auteur d'une unique chanson *le Trou sous le nez* :

L' poète Verlain' irait en équipage
S'il n'avait pas un trou sous l' nez (*bis*).

Vois-tu, là-bas, cette tête aux yeux clignotants et à la barbe grisonnante, qui cause avec une beauté en tenue de bécane? Celle-là, c'est la môme Crayon, une des hétaïres les plus connues du quartier. Maigre, noire et sèche comme une cigale, la voix d'une aigreur alcoolique, plus mal embouchée que la mère Angot, elle inonde tout le monde d'épithètes d'une drôlerie extraordinaire. Ah! mais voilà Henry qui commence



La jeunesse de couleur des écoles.

(Dessin de Lubin de Beauvais.)

une chanson à potin. Sauvons-nous jusqu'aux Noctambules. »

« Grimpons par ici, fit le bohème quand ils furent arrivés à la rue des Écoles. Je ne t'infligerai ni le Vachette, rendez-vous de rastaquouères roumains et de la jeunesse de couleur des écoles, ni le Soufflet, qui, à l'ombre du musée de Cluny, abrite discrètement les orgies des polytechniciens permissionnaires, les fugues clandestines de vieillards libidineux. Un peu plus de décor et d'hypocrisie, passons, ce n'est guère intéressant.... N'est-ce pas triste, fit-il, en montrant les terrasses inondées de lumière crue, toutes ces femmes sous les armes, assises gravement devant une consommation et jetant des regards en coulisse vers de possibles... interlocuteurs. Ah! nous voici rue Champollion. Ne regarde donc pas comme cela autour de toi, on ne t'égorgera pas. Entrons aux Noctambules. »

Avec des contorsions de poule qui s'étrangle, une femme affligée d'un organe éraillé braillait une romance en vogue.

« Prends un siège, Cinna.... Tu vois qu'ici c'est chic et moderne. Pas de figures inquiétantes comme au Soleil d'or, hein! Au fond c'est la même chose. L'endroit est bien placé. A droite, à gauche, des « meublés » où, sans dérangement, les couples peuvent abriter leurs colloques sentimentaux. Ici, à côté du viveur qu'attire la liberté d'allures de l'endroit, les protecteurs de ces dames, le gousset garni par la

reconnaissance féminine, se prélassent et écoutent distraitement les chansonniers.

« Vêtus à la dernière mode, méticuleusement pom-



Marcel Legay. (Dessin de Léandre.)

madés, le cigare aux lèvres, ils boivent dans de petits verres la coûteuse boisson qui pose son homme parmi l'entourage. Il y a souteneur et souteneur. Dans ces parages, ce n'est plus le pâle voyou qui joue

du surin. Élégants, polis, à l'occasion ils se réclament de professions libérales. Ce sont des jeunes gens instruits. Il leur arrive même de se servir des théories anarchistes et individualistes pour expliquer leur rôle social, quand ils l'avouent candidement. Tu vois, mon cher, quelle belle société nous avons! Qu'y faire? S'en échapper par le rêve, c'est le plus pratique pour un homme seul.

« Parmi les chansonniers, Marcel Legay, le directeur, un garçon de talent qui aurait mieux à faire que ça. Mais c'est une opinion personnelle, n'insistons pas. Lemercier, Xavier Privas, deux bons faiseurs que j'aime pour leur raillerie, viennent quelquefois. Les autres, c'est à peu près du Désaugiers et du Mac-Nab à toutes les sauces. Filons au « Cercle », veux-tu? Je te fais grâce de mes propres élucubrations, tu ne m'en veux pas? »

Au coin de la rue Grégoire-de-Tours et du boulevard Saint-Germain, au-dessus de la porte du café, une rampe de gaz annonce le concert.

« Ouf! fit le bohème en s'asseyant, après avoir serré plusieurs mains. Garçon, deux bocks! Nous allons faire une petite pose si tu veux. Peut-être aurons-nous la chance d'entendre une voix fraîche. Après tous ces clairons malades, ça repose. De tous les caveaux du quartier, c'est peut-être le seul où l'on puisse encore rencontrer quelque chose ressemblant à une grisette. Oui, mon cher, il y en a encore. Petites femmes vivant de presque rien, d'un peu de couture

ou de quelques poses chez des rapins, qui les payent le plus souvent en nature, et se donnant le luxe de faire des heureux à leur choix. Sont-ce les romances de Léo Lelièvre qui les attirent ici? Mystère!

— Eh! Léo, chante-nous ta *Rue déserte.*

— Voilà mon vieux. Et toi, vas-tu nous dire quelque chose?

— Avec plaisir! La dix-septième variation sur *l'Art d'émasculer les races*, si tu veux?

— Oh! toi, tu es un fumiste.

— Mais non, pas le moins du monde. »

Et Léo chante :

Il est une rue à Paris
Où jamais ne passe personne.
La nuit tous les chats qui sont gris
Y tiennent leur cour polissonne.
C'est là que Ninon me disait
Des mots dont encore je frissonne,
Le soir comme elle nous plaisait

On applaudit et l'on vote un ban d'honneur. C'est le tour d'une jeune personne aux yeux bleus. Léo annonce gravement : « Prêtez-lui une oreille attentive, on vous la rendra. » Et l'on rit de la saillie.

Bon garçon, ce Léo, reprend le bohème, et sympathique malgré le nombre incalculable de chansons qu'il a commises sur le malheureux sort des petits orphelins d'Alsace et autres sujets semblables. Que veux-tu, il faut gagner sa vie.

Il est minuit, le piano sonne la retraite.

« Eh bien, es-tu satisfait de nos petites excursions? demande le bohème en remontant le boulevard.

« Il y a bien encore le *Cabaret du rire*, dans la rue Saint-Jacques, où certains soirs rapins et sculpteurs font un chahut épouvantable. Mais ce sera pour une autre fois. Le directeur, Chaumont, est un grand garçon d'un esprit endiablé, toujours vêtu de velours. Il a succédé dans ces hautes fonctions au poète symboliste George Caubel, qui possédait autrefois au Muséum d'histoire naturelle un emploi assez mystérieux. Hein! vous n'avez pas tout cela en province?

— C'est vrai, mais nous n'avons pas non plus la Huchette : c'est une compensation, répond l'ami, pas encore consolé du mauvais début de son dîner.

— Bah! tu n'en mourras pas! Viens, je vais te faire voir le d'Harcourt. A minuit, c'est babylonien. »

Parmi tous les cafés du quartier, le d'Harcourt tient une place spéciale : c'est le véritable café à femmes, et en vérité elles sont légion. Tous les types y sont représentés. La façade du café, qui contient six rangées de tables, s'étend à l'aise sur la place de la Sorbonne jusqu'à la rue Champollion et contourne sur le boulevard Saint-Michel. Ce caravansérail est immense. Le premier étage est occupé par des cabinets particuliers à la disposition des couples. La salle du rez-de-chaussée, peinturlurée d'ors flamboyants, fait un coude parallèlement à la rue Champollion. Le soir venu, tout cela se remplit de couples en goguette, de calicots, d'étudiants et surtout de filles à la recherche du client.

Tous les âges, toutes les conditions sociales se mêlent là dans un grouillement ininterrompu. .

« Regarde ces harpies, s'écria le bohème en désignant du regard un groupe de matrones qui siégeait



A la terrasse. (Dessin de Georges Edward.)

autour d'une table. Beaudelaire ne les eût pas rêvés, ces yeux pâteux et vagues qu'anime seulement l'espoir du louis entrevu, ces bouches édentées, ces lèvres rectilignes, ces rides comblées de poudre et le puissant arome de vice qu'elles exhalent. Voici quinze

ans, vingt ans peut-être que journellement elles vendent leur baiser tarifé, leurs étreintes veules et sans âme, leur animalité vicieuse aux parfums pharmaceutiques. Quelle belle fleur de décadence sociale ! Sous l'éclat des lumières et le reflet des glaces, dirait-on pas une fête antique, une floraison de vie heureuse, cette foule houleuse de femmes, ce morbide jardin de fleurs sexuelles.

L'éclat falot de la bougie agonise
A l'infini dans les glaces de Venise.

« Entrons et asseyons-nous, fit le bohème, nous pourrons observer tout à notre aise.

« Une belle chose que la prostitution ! la voici dans toute sa splendeur brutale, continua-t-il avec d'amères et pitoyables intonations, tandis que le garçon s'empressait. Que de femmes ! que d'appétits ! Jeunes sans jeunesse, ni dans les yeux, ni dans la voix, vieilles sans dignité, jolies par hasard, cyniques sans originalité ou bêtement sentimentales, pauvres femelles de vice et de fièvre. De table en table, de mâle en mâle, elles vont, semant de-ci de-là un petit bonjour, protecteur si le client de la veille a été généreux, quémandeur si leur bourse ne contient plus qu'un sou percé, leur fétiche.

— Tu ne payes rien, mon chéri ?

— ! ! ! ! (Dénégation ou rebuffade.)

— Tant pis.

« A un autre. Elles s'éloignent parmi les interpel-

lations des couples, les éclats de voix des garçons affairés, le grouillement de la foule, d'où partent des



Regardez ces harpies, s'écria le bohème.
(Dessin de Burret.)

jurons et des rires, où des propos obscènes soulignent des éclairs de chair nue.

— Tu ne payes rien, mon chéri?

« Les poings sur la table, la femme se penche; les yeux angoissés vous fouillent l'âme, les lèvres entr'ou-

vertes s'offrent au baiser. De la sueur sur les tempes délaye le carmin des poudres.

— Non ? tu ne veux pas ? Écoute, paye-moi un sandwich, je n'ai pas dîné.

« Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles rencontrent le classique provincial ou le donjuanesque calicot qui se laissera tenter par leurs allures de petites bêtes résignées et complaisantes. A côté de celles-là, marchandes à prix fixe des jouissances d'amour, tout un essaim de pauvresses s'affaire dans d'indescriptibles costumes consolidés avec des épingles, proie facile pour qui voudra leur assurer un gîte et quelques victuailles. Et ce sont de longs colloques, d'impossibles combinaisons chaque jour renouvelées, tandis que les yeux supplient et que les mains câlinent au bon endroit le mâle récalcitrant.

« Pauvres bohémiennes, malgré vos turpitudes et vos vices, le banal roman de votre vie est souvent pitoyable. Malgré votre cynisme de façade, votre cœur, ce vieux mort qui parfois ressuscite vers un idéal d'amour tranquille, votre cœur sanglote parfois. Filles des champs ou filles de la ville, qu'éloigna du foyer la fureur d'un père alcoolique, ou la faute qui couronna votre puberté, domestiques que chassa après le viol un patron luxurieux, institutrices même, la misère est grande que cache votre gaîté nocturne. Les philosophes bourgeois vous appellent le « déchet fatal de toute civilisation ». Ah ! oui, déchet, le mot est joli. Broyées sous la main de fer d'une société plus forte

que vous, au nom de ses principes de civilisation, vous traînez chaque jour à l'étal la misère de vos corps.

« Guettées aujourd'hui au coin des rues par l'agent



Guettées aujourd'hui au coin des rues. (Dessin de Burret.)

des mœurs, demain ce sera la syphilis et l'hôpital, et puis après la fosse commune. C'est bien cela leur vie, conclut le bohème : chair à patron, chair à roussin, chair à scalpel ! Une belle trilogie, n'est-ce pas ! Ah ! elle est jolie, notre société ! »

Il commande une absinthe. L'ami s'effare.

« Comment! une absinthe à cette heure-ci, après des cafés et des bocks? »

Il sourit tristement.

« Que veux-tu, mon cher, en face de pareils spectacles c'est la seule boisson possible, celle du rêve. »

Le long de la terrasse, des jeunes gens bizarres, des poètes venus seulement pour se réjouir l'œil de lumières et de lignes, se promènent en déclamant.

Une voix récite avec emphase :

« Je suis l'Empire à la fin de la décadence. »

« Tiens, regarde cette femme enceinte. N'est-ce pas horrible? Oh! après tout, question de tempérament, tous ces abrutis s'esclaffent. En essuie-t-elle, de ces quolibets, la malheureuse!

« Eh! le ballon dirigeable, crie très fort un petit homme à figure poupine, je te donne un louis pour ce soir, mais tu sais, faut expulser ton locataire! »

La foule devient de plus en plus compacte. Décoiffées par de récents oaristys, des filles racontent leurs succès pécuniaires. Au fond de la salle, un brouhaha de voix s'élève. Deux femmes vident une querelle à coups de griffes, des imprécations éclatent :

« Ah! tu me le paieras, sale v...!

— Canaille! voleuse! vous ne voyez donc pas qu'elle est soûle! »

De tous côtés on monte sur les tables pour voir. On crie, on siffle, quelqu'un imite le chant du coq. Les

garçons accourent et séparent les adversaires ; un demi-calme renaît.

De complicité avec les filles, auxquelles elle prête



Une correction. (Dessin de Burret.)

parfois de l'argent, la marchande de fleurs, petite brune au teint couperosé, aux allures sournoises de proxénète, guette la formation des couples. Ses bouquets à la main, elle accourt. La fille aide à la vente,

ou bien c'est la marchande de jarretières et de bijoux clinquants. Le client parti, jarretières et bijoux reviennent à la marchande qui les achète moitié prix. Toutes deux y gagnent, c'est l'accord parfait.

Puis c'est Prosper, le marchand d'olives, le marchand de bigorneaux, de crabes, de crevettes, et une foule de camelots, les uns vendant des fruits confits, du nougat, des éventails; un Arabe marchand de poignards et de tapis, jusqu'au marchand de petits chiens pour dames, rien n'y manque.

Notre bohème s'absorbe devant son absinthe. D'un œil rêveur, il suit la cohue, les allées et venues incessantes des vendeuses d'amour, d'où montent des parfums surchauffés d'humanité. On croirait avoir la vision d'un pandémonium terrestre.

« Ah ! s'écrie-t-il, Sodome est rebâtie !... et dire qu'il n'y a peut-être pas dans toute cette foule un philosophe pour contempler la décrépitude de l'humanité. »

Dans un coin plusieurs jeunes gens aux allures étranges, aux cheveux bouclés, pérorent avec mignardise.

Le bohème se lève brusquement.

« Viens-tu, dit-il à son compagnon, j'ai encore plus curieux à te montrer. » Ils sortent. Au dehors, de pauvres diables vendent leurs derniers journaux.

« Descendons le boulevard et hâtons-nous, nous allons au Château-Rouge. Après la brasserie, royaume de la prostitution, le domaine des meurt-de-faim. Ce n'est pas le moins intéressant. » Çà et là, devant les terrasses,

des formes haillonneuses ramassent silencieusement des bouts de cigarettes. Un grand gaillard barbu vend des médailles de plâtre. Le bohème le nomme : Gaillepant, sculpteur émérite autant qu'intrépide buveur. Plus loin, assis devant un client, Maurice de Soudin prend un profil.

Ils étaient arrivés place Saint-Michel et tournèrent dans la rue Saint-Séverin.

« Sais-tu que ton quartier n'est pas très rassurant la nuit? » dit l'ami.

En effet, quoique rajeunie par la pioche, la rue Saint-Séverin à cette heure est plutôt sinistre. Les maisons entassées se penchent l'une vers l'autre, de longs pans d'ombre et d'inquiétants culs-de-sac ne sont pas fait pour dissiper les craintes de l'étranger qui s'y aventure.

« Bah! fait le bohème avec une nuance d'orgueil, je connais le quartier comme ma poche; avec moi il n'y a rien à craindre. J'y ai souvent refilé la comète; il n'y a pas un bouge dont je ne tutoie les habitués. On a beaucoup démoli, continue-t-il, on démolit chaque jour. Paris a honte de ses vieilles masures : bientôt il ne restera plus rien du quartier. Tiens, à ta gauche, l'ancienne rue Sac-à-Lie, maintenant Zacharie, où habita le Dante quand il était étudiant. Saint-Séverin, église paroissiale, autrefois dépendance de Saint-Julien-le-Pauvre, la plus vieille église de Paris, qui date du v[e] siècle. Nous voici maintenant dans la rue Galande. Ce portail sanguinolent, c'est le Château-

Rouge, la Guillotine, comme on l'appelle encore. Dans cette rue puante et raboteuse, encombrée pendant le jour d'éventaires où l'on débite des « frites », des saucisses cuites, et d'impossibles « arlequins », le Château-Rouge est un des lieux les plus hospitaliers aux surineurs, aux escarpes et aux purotins. Pour trois sous, le prix d'un cinquième de vin, ils peuvent s'étendre et dormir jusqu'à deux heures du matin.

« Entrons. Cette maison est un ancien hôtel de Gabrielle d'Estrées. Regarde à notre gauche ce monumental escalier en fer forgé. »

La porte franchie, un relent fade vous prend à la gorge.

« Tu vas voir l'alambic, le parfum ne t'étonnera plus, » s'écrie le bohème !

Une pièce à demi éclairée se montrait à leurs yeux. Les murs sont entièrement peints d'un rouge sang de bœuf, des rangées de bancs et de tables sont disposées symétriquement. Accotés les uns aux autres dans toutes sortes d'inimaginables postures, des miséreux dorment, la tête sur une musette ou quelque harde. D'autres boivent, discutent, crient, jurent et sacrent effroyablement. Dans son comptoir fermé hermétiquement, au fond de la salle, le patron, Pierre Trolliet, un hercule à moustaches dures et hérissées, trône majestueusement. Lorsque le tumulte devient trop fort ou que les contradicteurs en viennent aux mains, il saisit un nerf de bœuf, assène de tous côtés de formidables horions, et jette dehors les plus turbu-

lents. Le calme revenu, il reprend sa place dans son comptoir et allume paisiblement un « crapulos ».

Dans le fond de cette pièce à gauche, une porte fait communiquer avec une autre salle plus petite, qu'éclairent crûment quelques becs de gaz grillagés. Là aussi des tables et des chaises : c'est le véritable tapis-franc, rendez-vous d'un immonde ramassis social. Des souteneurs, la tête exsangue, les cheveux collés sur le front, le mégot aux lèvres, boivent et jouent aux cartes, tandis que d'ignobles femelles, aux cheveux rares et huileux, s'enivrent et échangent d'obscènes propos. Dans un coin, on joue aux dés. Le cornet d'une main, l'autre main sur l'enjeu par crainte du vol, les partenaires suivent d'un œil hagard les dés roulant sur la table graisseuse. L'espoir du gain qui leur permettra la soûlerie crispe leurs lèvres en un rictus terrifiant. Parfois, un formidable juron : deux joueurs se précipitent l'un sur l'autre à coups de poings. En un clin d'œil, la salle est debout. On crie, on encourage les combattants. La trique de maître Trolliet a vite ramené le calme. Un œil poché, un nez qui saigne, les énergumènes se remettent au jeu.

A l'extrémité de cette salle, un réduit de dimensions étroites reste entièrement plongé dans l'obscurité : c'est la salle des Morts. Lorsque, gavé d'alcool, la langue collée au palais et les yeux fous, un d'entre eux roule lourdement sur le plancher, en proie à un sommeil léthargique, ses compagnons le transportent dans cette salle, où il peut tranquillement dormir.

La salle du haut, qu'à tort ou à raison on dit avoir été la chambre à coucher de la belle Gabrielle, est reliée au rez-de-chaussée par un escalier étroit.

« Grimpons ! » dit le bohème à son compagnon, après lui avoir montré les salles du bas.

Au premier étage, on a observé la même disposition qu'au rez-de-chaussée. Le « sénat », c'est le nom de cette salle, est immense. Une demi-obscurité y règne. Là, ni tables ni chaises. C'est le dortoir.

« Regarde, s'écria le bohème, jamais tu n'as vu d'aussi beaux Goya. »

Sous la clarté vacillante du gaz en veilleuse, des formes indéfinissables sont tapies. Les uns assis et renversés la tête touchant la muraille, d'autres, et c'est la majorité, allongés sur le plancher avec des recroquevillements de pieuvres, d'aucuns enfouis sous des amas de hardes sordides, ils dorment d'un sommeil de plomb, le sommeil de l'ivresse ou de la faim.

Emmêlés les uns dans les autres, au hasard des soubresauts, des têtes cherchant des cuisses pour oreillers, ils dorment fiévreusement. De temps en temps, un juron éclate, un torse se dresse, et repousse énergiquement un voisin trop remuant. On entend des soupirs, des bruits monotones et sourds.

Les yeux s'habituent à la pénombre. Dans un coin, plusieurs femmes sont entassées. Assise sur ses talons, l'une d'elles donne le sein à un nouveau-né. Ses grands yeux fiévreux brillent dans l'ombre comme

ceux d'une louve affamée. D'une main, elle soutient sa mamelle flasque et vide. Mais où la scène atteint son summum d'effrayant cauchemar, c'est quand, à deux heures, le patron sonne le réveil.

Laissons un moment la parole au maître Huysmans, qui a publié sur ce sujet des articles d'une couleur très véridique.

Voici comment s'exprime l'éminent écrivain :

« C'est à visiter l'hiver à deux heures du matin, alors que s'évacue la salle ; on grimpe, et l'odeur fade du bas s'aggrave des senteurs échappées, Dieu sait par où, des sulfures. Trolliet ouvre brusquement le gaz et hurle : « Debout ! » L'on est sur un champ de bataille ; on dirait de ces gens serrés par terre, les uns contre les autres, des cadavres ; ils ont des sommeils de mort, des râles d'agonie ; réveillés en sursaut, ils ressemblent à des blessés évanouis qui reprennent connaissance ; ils regardent, hagards, on ne sait quoi, puis, éblouis par la grande lumière, ils baissent les yeux, et leur premier geste, quand ils se mettent sur leur séant, est de glisser les doigts sous leurs guenilles pour se gratter. « Allons, dépêchons ! » et Trolliet salive de côté, et rien ne peut rendre l'effroyable mépris de ces crachats. Alors tous se lèvent et des détails se précisent ; quelques-uns de ces meurt-de-faim, plus propres ou plus dégoûtés que les autres, se sont couchés en guise de draps sur un journal qu'ils remportent ; — un autre sort d'un sac dans lequel il s'était plongé jusqu'au col ; — sans souffler mot, tous

descendent en trébuchant à la queue-leu-leu, la tête basse, le dos courbé, portant sur leurs épaules des années de vices et de malechances, et ils partent dans la neige, sous l'œil des sergents de ville réunis devant la porte pour surveiller la sortie du bouge.

« La triste procession s'essaime en grelottant dans la rue. Où vont-ils? Les uns gagnent les Halles afin de ramasser des épluchures ou de s'employer, moyennant quelques sous, les autres errent jusqu'à cinq heures du matin; ils vont alors manger une soupe à l'asile de Sainte-Anne, puis ils se réfugient dans les églises. »

. . . .

« Dans tous les établissements de ce genre souvent visités par des curieux, il y a toujours une espèce de figuration, disait le bohème. On veut épater le bourgeois. Descendons; si tu veux, nous allons voir ces hauts fonctionnaires. C'est en bas, dans une petite pièce *ad hoc*.

— Ah! mon cher, je te supplie de me faire grâce, répondit son ami, dont le visage bouleversé exprimait à la fois le dégoût et l'émotion. Je veux sortir au plus vite d'ici.

— C'est dommage, tu sais, il y a des types extraordinaires.

— Eh bien, raconte-moi cela, mais sortons.

— Comme tu voudras. »

Ils redescendent. La tête boursouflée par l'alcool, une mégère de plus de soixante ans, affublée d'un

corsage rouge que la crasse à rendu presque noir à la place des seins, se précipite à leur rencontre :

« M'sieur! Paye-moi un verre si t'es un type chic.

— Exécute-toi, va, dit le bohème, c'est la Fifi, une habituée. A quelque heure de la journée ou de la nuit qu'on la voie, toujours elle est soûle.... N'est-ce pas, Fifi? »

La femme ouvre ses lèvres pour un rire idiot, elle s'enfuit ayant engouffré dans ses poches les quelques sous que lui donnent les deux visiteurs.

En son comptoir, Trolliet trône toujours derrière une rangée de bouteilles multicolores. Sur les tables, les miséreux somnolent; des bouches entr'ouvertes, il sort des grognements inarticulés.

« Ouf! dit l'ami quand ils furent dehors, c'est épouvantable! Quel cauchemar! sûrement je ne dormirai pas cette nuit.

— Oh! cette nuit, elle est bien avancée. »

Puis, après une pause :

« Vous autres, tranquilles budgétivores, vous ne soupçonnez pas l'existence de ces bas-fonds. Sais-tu qu'au jour de la révolution, ces hordes de miséreux seront une terrible armée, et si l'alcool ne leur prenait pas comme une goule les seuls éclairs de lucidité et de révolte qui parfois traversent leurs cerveaux, on verrait de terribles choses. Bon, voilà que je m'anime au lieu de te donner des tuyaux sur la figuration du Château-Rouge. Presque chaque soir, des fiacres, des coupés même, s'arrêtent devant l'assom-

moir. C'est un endroit qu'il faut voir ; il est classé dans les curiosités de Paris au même titre que la tour Eiffel. Beaucoup d'étrangers y viennent. Au sortir du cercle ou du théâtre, des gens en frac qu'accompagnent parfois d'élégantes jeunes femmes y font un saut. Tu comprends qu'il faut pour les retenir et les faire consômmer quelques « gueules » pas ordinaires.

« Tu as vu Sidi le tatoué. C'est un ancien clairon de zouaves qui, moyennant quelques sous, exhibe un torse entièrement couvert de tatouages. Il joint à cela le talent de jongler avec des poids de vingt kilos.

« Francis, le chanteur de l'endroit, une crapuleuse face de voyou, détaille, avec des gestes crus, des chansons appropriées au milieu.

« La môme Clara, comme on l'appelle, un jeune homme aux cheveux longs, aux grands yeux limpides, remplit là-dedans des fonctions bizarres. La police des mœurs lui a plusieurs fois cherché noise. Je passe sous silence une demi-douzaine de femmes, presque toutes les maîtresses de chefs de bandes dont les uns sont à l'ombre pour assassinat ou fabrication de fausse monnaie, et les autres en liberté par miracle.

Une d'entre elles a la renommée d'avoir de nombreux amants qui ne peuvent qu'à grand'peine satisfaire son hystérie. C'est une grande fille maigre, aux yeux dévorants de luxure, sous un front bas et recouvert de cheveux. Elle ne se cache pas de sa nymphomanie et avoue ingénument :

« Qu'est-ce que vous voulez, moi, quand j'tronche pas j'suis malade. »

Elle répète complaisamment sa phrase devant tous les visiteurs. On cite même un membre d'une famille royale de l'autre côté du détroit, qui, par curiosité, en fit sa maîtresse d'une nuit.

Ses compagnes énumèrent les titres de gloire de



Un banc, boulevard Saint-Michel.
(Dessin de Georges Edward.)

leurs mâles. Du reste, tous, hommes et femmes, s'entendent à merveille pour exploiter les curieux. C'est une de leurs principales ressources.

« Paris n'a pas le monopole de ces sortes d'établissements, continua-t-il. En Chine même, il y a un établissement presque analogue. J'ai lu cela dans le *Voyage en Chine* de l'abbé Huc. C'est une maison où,

comme au Château-Rouge, on héberge, moyennant une somme modique, les larrons et les mendiants. Le plancher est entièrement recouvert de plumes de poules, d'où son nom : *la Maison des plumes de poules*. Plus pratique que maître Trolliet, le tenancier a, paraît-il, imaginé un moyen ingénieux pour hâter le réveil et la sortie de ses pensionnaires. Il n'y a dans l'immense dortoir qu'une seule couverture, dans laquelle des trous disposés de place en place permettent de passer la tête. La couverture est de plus assujettie à des poulies, une à chaque extrémité. A l'aube, un coup de gong sonne le réveil. Quant aux dormeurs récalcitrants, ils sentent la couverture se soulever de terre et n'ont que le temps de se dégager au plus vite, sous peine d'être enlevés dans les airs.

« Que dis-tu de mon anecdote ? Il faudra que je la raconte à Trolliet, exproprié ces temps derniers et dont l'indemnité sera de 55 000 francs.

« Mais voyons, veux-tu venir voir le Père Lunette ? Non, tu en as assez. Ah ! tu ne perds pas grand chose, c'est beaucoup moins intéressant que le Château-Rouge. C'est à deux pas, dans la rue des Anglais, une boutique étroite au-dessus de laquelle sont peintes d'énormes lunettes. Ce cabaret n'a même pas les dimensions de la Guillotine, il s'en faut. C'est une petite salle toute en longueur. Sur les murs, à côté de peintures d'un réalisme ordurier, des caricatures de personnalités littéraires et politiques. Zola en pèlerin, Ferry avec un clysopompe, Naquet armé d'énormes ciseaux,

Freycinet en souris, Gambetta dans une sonnette, et une infinité d'autres dans le même goût. Tous ces dessins sont l'œuvre d'habitués de la maison, Peuvrier et Jacques de Chanterive. Ce dernier fait aussi des chansons. Tous les soirs on chante.

« Parmi les artistes, Fifi l'Absinthe, Armand le Gueulard, Gaston Trois-Pattes qui s'accompagne sur une guitare, et Joseph le Maigriot qui aux fonctions de régisseur joint celle de dire tous les soirs la *Description de la salle* que composa de son vivant un nommé Fantin, mort de la poitrine, et qui était bien l'un des types les plus curieux que j'aie rencontrés.

« Voici comment cela se dit :

Qui, quelques joyeux garnements
Battent la dèche par moments,
Chose bien faite,
Moi dans mes jours de pauvreté,
J'ai, dit-on, beaucoup fréquenté
Le père Lunette.

A gauche en entrant est un banc
Où le beau sexe en tibutant
Souvent s'allonge.
Car le beau sexe en cet endroit
Adore la chopine et boit
Comme une éponge.

La salle est au fond. Sur les murs,
Attendant les salons... futurs,
Plus d'une esquisse,
Plus d'un tableau riche en couleur
Se détache plein de chaleur
Et de malice.

Les pieds posés sur un dos vert,
Une vénus de la Maubert,
Mise en sauvage,
Reçoit des mains d'un maquereau
Une cuvette pleine d'eau,
Pour son usage.

« Et ainsi de suite. Il y a pour le moins vingt-cinq couplets. Cela finit par un appel gouailleur à la bourse des curieux. Quelques femmes, la Poivrotte, Lucie la Goule, complètent la collection du Père Lunette. Au fond, ce bouge est un attrape-pantes, et sent trop la baraque de foire. Il y manque la vision de misère et de bas-fond social qu'on a au Château-Rouge. »

Tout en parlant, nos deux amis se retrouvent sur le boulevard Saint-Michel.

« Voyons, fait le bohème, il est presque deux heures. Depuis le temps que je te fais trotter, tu dois être éreinté : où demeures-tu, je vais t'accompagner un peu.

— Eh bien, alors, remontons, j'habite sur le boulevard Montparnasse. »

Les brasseries commencent à fermer. Devant le d'Harcourt dont les lumières s'éteignent une à une, c'est un remue-ménage indescriptible. De tous côtés, on s'interpelle, on se donne des rendez-vous. Des femmes cherchent un compagnon pour les reconduire chez elles à cause de la police. C'est le moment des marchandages ultimes.

« Cent sous, si tu veux.

— Ah non, dix francs, ou j' march' pas.

— Comme tu voudras, tu n'en trouveras peut-être pas toujours à ce prix-là.

— T'es pas gentil, tu sais. Voyons, dix francs.

— Non, cent sous.

— Viens, va, j'veux pas m'en aller tout' seule ce soir. »

Le couple s'éloigne.

A cette heure, la physionomie de la place de la Sorbonne est unique. Dans la pénombre, le docte monument profile ses lignes tranquilles. Des agents se promènent, surveillant la fermeture. Des miséreux se précipitent pour aider les garçons, empilant les tables et les chaises, traînant à la remorque le garage



Une habituée du d'Harcourt, Jeanne sans tiffes.

à bicyclettes, d'autres remuent fébrilement le tas de détritus et de verre cassé destiné à la gadoue. Des couples s'éloignent en chantant, on appelle des fiacres. Bravant les règlements des policiers, de vieilles femmes en cheveux, d'une laideur sans âge ni sexe, accostent les rares passants.

« C'est le dernier acte de la comédie, murmure le bohème, je plains les marionnettes. »



V

POÈTES ET LITTÉRATEURS

Rue Linné, à un sixième, d'où l'on découvre une perspective verdoyante, habite un vieux lettré qui, sans avoir jamais rien publié, collectionne depuis trente ans tout ce qui concerne le Quartier Latin. Il est à l'affût des jeunes poètes et des revues qui disparaissent après un unique numéro. Une visite chez lui s'imposait.

Nous fûmes introduits dans une grande pièce qu'encombrait un monceau de livres et de paperasses, de cartonniers et de gravures. Et, tout d'abord, notre interlocuteur, rasé de frais, sémillant et d'une grande jovialité malgré ses soixante-dix ans, nous pria de ne le point nommer.

« Messieurs, dit-il, je mettrai volontiers à votre disposition tous les renseignements que j'ai sur les poètes, et même sur les bohèmes du quartier, que je connais tous, mais surtout point de réclame : c'est une chose qui me serait inutile et dont j'ai horreur. »

Nous le lui promîmes et il continua :

« Je vous parle, bien entendu, des écrivains vivants ou de ceux qui sont morts depuis peu, car si vous vouliez parler de ceux du passé, vous auriez trop à faire.

— Mais, dis-je, ne pourrait-on en parler un peu ? »

Notre hôte sourit finement.

« Alors vous n'en direz que ce que tout le monde en sait, et votre chapitre des défunts poètes du quartier ne sera qu'une longue énumération. Le Quartier Latin, continua-t-il d'un ton de conférencier, a toujours été fécond en poètes; pas une rue, pas une maison, pas une pierre qui n'évoque quelque souvenir littéraire. Aux époques gauloises il y avait déjà des bardes lutéciens dont il est fort dommage que les œuvres soient perdues. Plus tard, l'empereur Julien, au premier siècle de l'ère chrétienne, fit en langue grecque, à l'un de ses amis, une description de la rive gauche. Avec le moyen âge et la puissance des Universités, Paris devient célèbre dans le monde entier, pour le grand nombre et le talent de ses philosophes et de ses poètes. On y vint de fort loin. Dante habita la rue Zacharie, près de la Seine. C'est dans la rue Saint-Jacques que demeura Guillaume de Lorris, un des auteurs du *Roman de la Rose*. Albert Legrand, le philosophe cabaliste, laisse son nom à la place Maubert ou place de Maître-Albert. Villon, dont Rabelais se souvient dans son personnage de Panurge, commet ses pirateries et ses fredaines tout autour de la colline du Panthéon.



Monsieur Charles Lacoste.

C'est un peu plus bas, rue du Petit-Pont, qu'il vole des tripes. Rue Saint-Jacques, il tue un prêtre et se réfugie dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre.

Plus tard, c'est Place Maubert, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui sa statue, qu'est brûlé le savant Étienne Dolet, dont les opinions avaient paru trop audacieuses à ceux de son temps. Le Quartier Latin est, à cette époque, un lacis de ruelles ténébreuses, infestées de larrons, et où l'étudiant coudoie le coupeur de bourses, le poète crotté et la fille de joie dans les bouges et les cabarets qui pullulent de toutes parts. C'est sur la rive gauche qu'après la découverte de l'imprimerie s'installent les premiers typographes.

Avec les guerres de religion, le Quartier ne subit presque pas de modifications. Dans des cabarets semblables, à peu de chose près, à ceux où burent Villon et Jodelle, ce Moréas d'un autre siècle, discutent savamment Corneille, Hardy, Rotrou, Mairet et ce spirituel Cyrano de Bergerac, si habilement repêché de l'oubli par M. Ed. Rostand. Ces cabarets s'appellent *le Radis couronné*, *la Pomme de pin* et n'ont rien de commun avec nos cafés. Ce sont des rez-de-chaussée, bas de plafond, enfumés et encombrés de tonneaux. Leurs cheminées gigantesques, les jambons pendus au plafond, les brocs et les tables en bois brut réalisent tout à fait l'idée que nous nous faisons actuellement d'une cuisine d'auberge.

Les poètes officiels de la cour du Grand Roi, Boi-

leau, le bon Nicolas, Molière et le bonhomme La Fontaine ne dédaignent point d'y discuter avec les bohèmes et les athéistes, Saint-Amand, Chapelle, Bachaumont, modèle des bons vivants et tant d'autres. Nous y trouvons même un type qui n'a point disparu de la littérature, Colletet s'y fait une réputation comme parasite. Le Quartier Latin est, à ce moment, le centre du mouvement théâtral. La Comédie Française, dont les locaux existent encore rue de l'Ancienne-Comédie, retient dans le voisinage la foule des acteurs et des auteurs.

Avec Voltaire et le XVIIIe siècle, la vogue de la rive gauche ne fait que s'accroître ; les cabarets vont disparaître devant une création de l'esprit moderne : les cafés. C'est juste en face de l'Ancienne Comédie que l'Italien Procopio Cotelli fonde le premier d'entre eux, en 1689. Les oisifs et les poètes qui se réunissaient déjà depuis longtemps dans les jardins du Luxembourg adoptent le nouvel établissement.

« *Le Journal Parlé*, dit Cailhava, s'était substitué aux anciens *Journaux des Perruquiers*, dont les boutiques servaient de rendez-vous aux oisifs campagnards de bon ton, qui allaient s'y faire calamistrer, et y raconter avant l'invention des cafés les nouvelles et les historiettes du jour. La politique, ajoute Cailhava, y épuise ses combinaisons. »

Au café Procope, on rencontre Piron, le poète licencieux, Diderot, d'Alembert, le pamphlétaire Fréron contre qui Voltaire décoche cette épigramme :

Autrefois, au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que croyez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

L'abbé Desfontaines et ce marquis de Bièvre plus fécond en calembours que Willy ou Cazals.

Au Procope, la littérature faisait surtout les frais de la conversation; mais l'idée révolutionnaire y eut bientôt sa part; on montre encore dans le café une table que Danton cassa d'un coup de poing; Mirabeau y fréquenta, et Marat lui-même. D'ailleurs l'abbaye et le club des Jacobins étaient à deux pas.

Après l'Empire et le règne des littérateurs classiques, auteurs d'ennuyeuses tragédies en cinq actes et de poèmes épiques interminables, les romantiques vont donner au Quartier une nouvelle vitalité littéraire. Voici s'avancer le mélancolique Gérard de Nerval, que l'on trouvera pendu, quelques années plus tard, dans la rue de la Vieille-Lanterne, avec un lacet de femme, Victor Hugo et Théophile Gautier, Musset et A. de Vigny, et le lycanthrope Petrus Borel, et tant d'écrivains maintenant oubliés. Le Procope, le Voltaire et bien d'autres cafés servent de lieu de réunion à la nouvelle génération.

A cette époque, tout le monde se passionne pour la grande querelle littéraire; au costume même on peut reconnaître les classiques et les romantiques : les premiers, rasés et vêtus de sombre, affectent la dignité et a froideur; les autres exhibent des redingotes d'une

coupe fabuleuse, des gilets de couleur voyante et des cravates de pourpre et d'or. Tous se font « une tête », d'après l'histoire ou la légende.

« Ceux-ci, dit Théophile Gautier, portaient les moustaches en croc et la royale, comme les raffinés du temps de Louis XIII; ceux-là laissaient gravement descendre leur barbe jusqu'au ventre, à l'instar de feu l'empereur Barberousse. D'autres l'avaient bifurquée comme celle des Christs byzantins; le même caprice régnait dans les coiffures : les chapeaux pointus, les feutres à larges bords y abondaient; on eût dit des portraits de Van Dick sans cadre. »

Ce n'étaient que batailles, excentricités de toutes sortes, festins renouvelés de la cour des papes ou des monarques de l'Orient, séances d'opium ou de haschisch. Avec la génération suivante, cette affectation de couleur locale dégénère en fumisterie. Après Musset, Mürger célèbre les amours faciles et les orgies de la vie de bohème. A la brume, dans un quartier populeux, Alphonse Karr lâche un énorme chien peint en tigre, après lui avoir préalablement attaché une casserole à la queue, etc.

Les anecdotes abondent.

Aux romantiques ont succédé les parnassiens : Banville, qui habite à deux pas du Luxembourg, Leconte de Lisle, mort bibliothécaire du Sénat, et après eux Mendès, de Hérédia, Coppée, reviennent sur les libertés du romantisme, et ils abusent de

l'exotisme, de l'Inde et de la Scandinavie, comme leurs aînés avaient abusé du Moyen âge et de la Renaissance italienne. Baudelaire occupe une place



Raoul Ponchon. (Dessin de Redon.)

à part. Avec Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly et Verlaine, il va donner les préceptes d'un art nouveau. Puis les écoles se multiplient, Champfleury s'appropriant les défauts de Balzac s'intitule réaliste;

il décrit dans *Chien Caillou* la vie du talentueux aqua-fortiste bohème Bresdin.

C'est à la fin de l'année 1878 que fut fondé le cercle des Hydropathes. Si les auteurs de talent qui en firent



Villiers de l'Isle-Adam.

partie, Émile Goudeau, Rollinat, Richepin, Bouchor, Grenet-Dancourt et d'autres eurent encore la faiblesse de se conformer aux traditions passées, d'arborer des costumes de fantaisie, il n'en est pas moins vrai qu'ils se débarrassèrent presque complètement de

l'allure guindée de leurs aînés, qu'ils ouvrirent une voie nouvelle à la littérature.

Ils comprirent que chaque époque a son esthétique particulière, que chacun doit se faire une idée personnelle du beau, que l'antiquité n'a pas le *monopole* de l'art pur, et que chaque état social a ses beautés pour qui sait les observer.

C'est pourquoi les jeunes auteurs s'attachèrent à étudier telle ou telle partie, à circonscrire leur mentalité, à fouiller les caractères, à chercher le « frisson nouveau ».

Rollinat, surtout, dont les poésies nerveuses et troublantes révélèrent un tempérament spécial, illustra les Hydropathes. Le Diabolique, comme le nommaient ses amis, Cezanne, Pissaro, eut bientôt conquis le succès.

On peut dire que de la fondation des Hydropathes date aussi le roman d'études, le roman à thèse.

Aimant l'art pour l'art, mais sans pose, et surtout sans le crier sur les toits, ce furent de bons vivants, de trop bons vivants même.

Combien en reste-t-il aujourd'hui de cette génération? Bien peu! Certains moururent fous, d'autres émigrèrent vers de lointaines provinces et s'y enlizèrent.

Le cercle des Hydropathes a vécu juste assez pour permettre à quelques-uns de ses membres de se créer un nom, une célébrité.

C'est alors qu'apparaît un groupe de poètes et d'écrivains que l'on a appelés symbolistes et décadents.

Leur influence sur le mouvement des idées contemporaines a été considérable. Nous allons tenter de leur œuvre une analyse rapide.

Ces novateurs qui descendaient par Baudelaire du génial américain Edgar Poë se rattachaient, quant à la prose, à Barbey d'Aurevilly et à Villiers de l'Isle-Adam. Un hâtif portrait et une anecdote sur ces deux morts illustres, avant de passer à Verlaine et à Rimbaud.

Barbey d'Aurevilly avait en horreur les journalistes. Un soir qu'il était au café Voltaire, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam et de quelques amis, un jeune reporter vint solliciter du maître une interview. Barbey le laissa formuler sa demande, puis, d'une voix stentorienne, lui répondit :

« Jeune homme, on ne m'interviewe pas, *moi.* »

Et le jeune homme, effrayé de la voix et de l'expression de Barbey, s'enfuit tel un lièvre, oubliant sur la table un minuscule bout de crayon. Barbey lui laissa gagner la porte. Puis, l'interpellant, toujours sur le même ton : « Jeune homme ! eh ! jeune homme ! vous oubliez votre canne ! »

De Villiers, nous citerons la réponse qu'il fit à un grand financier, à l'époque où Drumont venait de publier *la France Juive*. Ce financier, qui savait Villiers dans la misère, lui envoya un de ses agents pour lui offrir une somme énorme s'il voulait écrire une brochure en faveur des juifs. Villiers, glacial, écouta le messager, puis, lui montrant la porte : « Mon Maître

n'a été vendu que 30 deniers, et vous me faites, Monsieur, beaucoup trop d'honneur. »

Une autre fois, au philosophe allemand Büchner, qui lui montrait son ouvrage *Force et Matière* superbement relié et *doré sur tranches* : « Combien cela peut-il valoir, un pareil livre? demanda Villiers. — Dix, quinze francs environ. — Monsieur, le catéchisme, lui, ne coûte que deux sous. »



Verlaine enfant.
(Dessin de F.-A. Cazals.)

Arthur Rimbaud fut révélé par Paul Verlaine, dont il avait été longtemps l'ami et le compagnon. Une sorte de mystère plana longtemps sur l'existence de ce poète de talent qui aurait pu parvenir à la gloire, si son âme eût été accessible à une telle ambition.

Il apparaît au Quartier Latin, vers 1870, et fréquente un groupe de débutants, vieillards aujourd'hui, Ernest d'Hervilly, Étienne Carjat, Paul Verlaine, etc. Il se fait remarquer par des vers d'une facture bizarre, bizarre comme lui-même. Il semble être le précurseur de l'école actuelle. Ses vers, *délicieusement faux*

exprès, disait Verlaine, se ressentent cependant de l'extrême jeunesse de l'auteur : ils ont une allure un peu gauche, qui disparaît toutefois quand l'idée s'élève.

Son œuvre, mal connue des adeptes mêmes du symbolisme et du décadisme, fut parodiée par des jeunes poètes qui n'hésitèrent pas à signer de son nom des élucubrations plutôt fantaisistes.



Verlaine.
(Dessin de G. Le Rouge.)

Ce sans-façon émut justement Verlaine. Une édition des œuvres de Rimbaud, publiée sous le titre de *Reliquaire*, avec une préface où la mémoire du jeune poète était ignominieusement traitée, porta au comble l'indignation du Maître. Il résolut alors de donner une édition de ses œuvres complètes qui parut chez Vanier, et, dans une courte, mais éloquente préface, il réhabilita le souvenir de Rimbaud, tout en blâmant, comme il convenait, les envieux qui avaient couvert de boue cette mémoire vénérée.

Rimbaud, qui avait disparu subitement de Paris vers 1872, date de ses derniers vers, mourut à Mar-

seille, le 10 novembre 1891, des suites d'une tumeur arthritique, qu'il avait contractée en Afrique, où il était allé faire le commerce de la poudre d'or et de l'ivoire.

Nous ne pouvons terminer cette courte notice sur Rimbaud sans remercier, au nom des lettres françaises, M. Paterne Berrichon, son beau-frère, qui fut son historiographe du beau volume qu'il publia naguère : *la Vie miraculeuse d'Arthur Rimbaud.*

Parmi tous les poètes modernes, et particulièrement parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les symbolistes, Paul Verlaine, mort il y a trois années, a su conquérir une place spéciale.

C'est que, parnassien à ses débuts avec Coppée, Mendès, de Hérédia, Léon Dierx, Sully-Prudhomme, le poète des *Romances sans paroles* eut plus tard sur toute la génération actuelle une influence considérable, décisive presque.

Lettré avant tout, amoureux du verbe pour lui-même, naïf et sceptique tout à la fois, inimitable causeur lorsqu'il le voulait, avec des gestes et des intonations spéciales qui valaient toute une phrase, c'est d'une véritable vénération qu'au Quartier Latin la jeunesse poète et artiste l'entourait.

Elle l'avait compris et l'acclamait. C'était bien son propre que d'avoir au-dessus de toutes les querelles littéraires imposé sa supériorité indiscutée, de n'être que poète, librement et rien de plus, sans assez se soucier, pour le bonheur de sa vie, des réalités.

Les *Poèmes saturniens*, les *Fêtes Galantes*, les *Romances sans paroles*, qui ne connaît ces strophes délicatement maniérées, ces paysages un peu fardés peut-être, mais avec tant de grâce, et, parmi l'ombre bleue des arbres d'un vieux parc, les silhouettes mignardes et douces, tristes un peu, effeuillant des souvenirs galants, parmi les vasques roses et les charmilles?

Plus tard, *la Bonne Chanson*, *Sagesse*, *Amour*, toute une âme enfantine, malgré tout, qui saigne, cherche à reprendre pied, à dissiper le doute qui l'étreint, s'élève avec une lueur de croyance, retombe dans son doute, s'analyse, met son cœur à nu, et puis balbutie de joie, s'étonne devant le divin.

Sous la plume de Verlaine, la poésie s'est affranchie des règles arbitraires qu'avaient érigées les Parnassiens. Il a fait du vers un merveilleux instrument de musique, tel que depuis Rome agonisante on n'en avait point vu, d'une sincérité poignante et intime, alternant avec une objectivité où la couleur et la métrique se confondent, savamment contourné, audacieux sans le paraître, et c'est assez pour avoir mérité la bonne place parmi les écrivains de génie de notre époque.

Stéphane Mallarmé est, avec Rimbaud et Verlaine, le troisième membre de la trinité littéraire dont se réclamèrent les écrivains nouveaux. Il n'a laissé qu'un petit recueil de vers et de prose, et une traduction des poèmes d'Edgar Poë. Nous ne pouvons mieux donner une idée de ce grand poète qu'en mettant sous les

yeux de nos lecteurs ce que Paul Adam écrivait de lui dans *le Journal* au lendemain de sa mort.

« Autour de lui, ses amis ont triomphé, les uns par l'art, les autres par le mensonge de l'art. Il eut, lui, le culte de la pensée au point d'y sacrifier tout bonheur. Analysant à l'extrême la force des mots, il concentra sous chacun le plus d'expression par le travail d'un esprit généralisateur que nul ne peut égaler. Il y a, par le monde, sept ou huit mathématiciens d'une force intellectuelle. Personne autre ne peut résoudre les problèmes qu'ils se proposent entre eux. Cependant, on ne méprise pas ces mathématiciens.



Mallarmé.
(Dessin de P. Verlaine.)

« Les littérateurs de boulevard raillaient, au contraire, l'œuvre de Mallarmé, bien qu'elle fût analogue à celle de ces calculateurs. Avec la plus noble vaillance, il supporta ces railleries. Il accepta qu'elles écartassent de lui, pour toujours, le public qui achète les livres. Professeur, il enseigna, afin de conserver sa belle indépendance, l'anglais aux enfants d'un collège. Rien ne le détourna de pâtir. Il approfondit ses *Méditations*.

« Il créa des pensées miraculeuses, des types de métaphores qui résument en les éclairant toutes les

philosophies. Nous l'aimâmes, en petit nombre. Il s'en satisfaisait, indulgent aux livres simples de ses adversaires, dont il exaltait les mérites si différents de ses vertus. Lui n'eut même pas, comme l'explorateur, l'action pour s'éblouir et se croire, un instant, près de vaincre. Entre sa femme et sa fille, deux grands caractères, il vécut doux, accueillant et paisible. Il fut mieux qu'un héros, il fut un saint. »

* * *

Bien avant l'explosion du café Foyot qui le fit connaître à la foule, les milieux littéraires du Quartier Latin estimaient comme un styliste hors de pair Laurent Tailhade, et les *Vitraux*, petite plaquette de vers avaient révélé son tempérament de poète savant, amoureux de la forme.

Quelques articles qui sont restés célèbres déchaînèrent contre lui la fureur des étudiants et donnèrent lieu à des manifestations grossières.

Depuis, il a continué à flageller de son style caustique, de son ironie mordante, les travers des hommes de lettres contemporains et la stupidité des bourgeois, lesquels ne lui ont du reste pas encore pardonné son *Pays du Mufle*. On nous saura gré de citer ici une belle page du maître écrivain ; elle contient une critique de Charles Cros, mort il y a peu d'années et qui, après avoir été un des fondateurs des *Hydropathes*, s'illustra par diverses découvertes et

par la publication d'un volume de vers délicats, *le Coffret de Santal*.

« Bien avant l'école post-Verlainienne, Charles Cros, qui jeune connut le Maître, usita ses procédés en une série d'imitations habiles et d'un tour parfois heureux. Sans aucune personnalité bien définie, ces poèmes flottent de Verlaine à Coppée avec, çà et là, des velléités parnassiennes promptement essoufflées. Mais ses rimes sèches et d'un tour pointu n'atteignent pas la caressante langueur des *Romances sans paroles* ni la morbidesse un peu banale des *Intimités*. Quelques morceaux valent cependant d'être retenus ; non les *Sonnets*, d'une facture assez piètre, non *le Fleuve*, lourde composition qui magnifia son auteur d'un prix académique et fait songer aux pensums les plus massifs de Baour ou de Lemierre ; mais certaines légendes des *Chansons perpétuelles*, cueillies dans cette forêt magique où le poète d'Atta-Troll poursuit le drack et la salamandre, où bleuit, sous les ronceraies, le myosotis des amoureux serments.

L'Orgue, *l'Archet*, *la Dame en pierre* disent l'histoire des abandonnées mourant de leurs douleurs.

« Au bord du ruisseau croît un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. Avec ce feuillage, elle avait fait une fantasque guirlande de renoncules, d'orties et de marguerites, et de ces longues fleurs pourpres que des bergers licencieux nomment d'un nom grossier, mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Alors,

comme elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée et tous ces trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. »

Ainsi parlait Gertrude annonçant à Laërte la mort d'Ophélie. C'est la funèbre et suave idylle que Charles Cros a tenté de redire après elle, dans ce *Nocturne* navrant et doux comme une page de Chopin.

Bois frissonnant, ciel étoilé,
Mon bien-aimé s'en est allé
Emportant mon cœur désolé.

Bois que nos plaintives rumeurs,
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs....

... Puisque je n'ai plus mon ami,
Je mourrai dans l'étang, parmi
Les fleurs sous le flot endormi....

Et je pense que, même auprès du divin modèle, ce *quadro* suffit à désigner son auteur parmi les plus nobles chrysographes de ce temps.

Outre ses monologues imités et dépassés depuis, ses monologues où la « fétide bourgeoisie et ce ramassis de crapules qui constitue le *monde* contemporain trouvèrent un miroir adéquat à leurs mufles hideux », Charles Cros que tourmentait la niaiserie scientifique chère à l'anthropinien civilisé, découvrit je ne sais quelle abomination photographique. Il s'agissait, je crois, de fixer les couleurs sur quelque iodure nou-

veau. A coup sûr, cette découverte eût mérité que les buccins de la réclame l'éparpillassent dans l'azur. Le philistin, agenouillé devant la chimie gardienne de son image, aurait dû faire accueil au voleur de soleil qui, pour éterniser la laideur et l'ignominie des classes badaudes, renouvelait, entre deux absinthes, le forfait de Prométhée.

* * *

C'est vers 1884 que deux écrivains de talent, un peu fumistes aussi, publièrent chez *Lyon Vané à Byzance* (*sic*) un petit volume de vers et de prose : *les Déliquescences*, par Adoré Floupette (*resic*). Ce petit livre, rarissime aujourd'hui, qui n'avait aucune prétention à la gloire qu'il a conquise depuis, fut la cause inconsciente d'un bouleversement dans la jeune littérature française.

On prit Adoré Floupette au sérieux. Il devint chef d'école ! Des poètes se complurent à imiter le style tourmenté et savamment obscur du barde des déliquescences. Un nouveau volume, *les Vers de couleurs*, signé Noël Loumo (?) succéda, et la grande presse et la grande critique, croyant de bonne foi au semblant de sérieux qu'affectaient les auteurs anonymes de cette plaquette, flétrirent ces derniers de l'épithète de « poètes décadents ».

Les jeunes auteurs bondirent sous l'insulte, relevèrent l'outrage et lancèrent l'épithète de « décadent »

comme un défi à la tête de la critique. L'école décadente était désormais fondée.

En dehors de ces luttes un peu tumultueuses, Jules Laforgue, délicat humoriste et poète de toute splendeur, publiait *les Moralités Légendaires*, *l'Imitation de Notre Dame la Lune* et les *Complaintes*. Mort avant la trentaine, il restera comme un des plus larges esprits, comme un des plus suggestifs artistes des lettres françaises.

C'est en apprenant sa mort qu'Huysmans s'écria : « Les dieux s'en vont, plus que des mufles ».

Mais revenons au symbolisme dont Laforgue est demeuré un des maîtres :

Ce mouvement fit naître un nombre prodigieux de jeunes revues.

Le Décadent, qui fut le premier en date, dirigé par Anatole Baju, soutint vaillamment la théorie de la nouvelle école. Il en fut pendant longtemps l'organe officiel.

Puis vinrent : *la Décadence*, avec Léo d'Orfer comme directeur et René Ghil comme secrétaire de la rédaction. Dans cette petite revue furent publiées de nouveau les poésies parues dans la première série du *Scapin*, qui paraissait lui-même sous un autre format, avec la collaboration de Mallarmé et de Verlaine, entre autres.

Le Symboliste, avec Moréas, Gustave Kahn et Paul Adam.

La Vogue, où Jules Laforgue publia ses *Moralités*

légendaires et ses premiers poèmes, où Gustave Kahn, ce maître du vers libre, donnait pour la grande joie des érudits des œuvres inédites de Casanova de Seingalt, qu'il avait rapportées du château de Dun, en Bohême, où Félix Fénéon dévoilait au public profane les mystérieuses beautés des peintres impressionnistes.

Le Faune, qui succéda au *Décadent* et qui, malgré le dévouement de ses rédacteurs, succomba à la peine.

L'*Art social*, où la littérature se mit au service du mouvement socialiste, avec Veidaux, Gabriel de la Salle, etc.

Le Saint-Graal, que rédigeait à lui seul Emmanuel Signoret; *l'Idée moderne*, avec Nicole Chambellan et Michel Chabance; la *Revue septentrionale*.

Puis vinrent des revues à tendance purement socialiste: *l'Enclos*, avec Louis Lumet, Charles Louis Philippe, Gabriel Prodhomme et Franck Vincent; la *Revue Rouge*, où Francis Norgelet et Jules Heyne dirent au bourgeois stupide des vérités bien senties.

Le Procope, de Théo, journal parlé, et où défila toute la littérature jeune, et Egy-Pan lui-même.

La *Revue du Passant*, dirigée par M. F. de Bucé.

Alfred Valette et Albert Aurier fondaient de leur côté *le Mercure de France*. Là, une pléiade de jeunes auteurs apportèrent leur collaboration. Des préoccupations d'art pur les agitaient. Louis Dumur, reprenant les idées de Baïf, faisait d'admirables vers, qu'il scandait selon les rythmes latins et grecs; Remy de Gourmont, chercheur consciencieux et écrivain de talent,

évoquait un monde passé, le latin mystique, les poètes de la décadence et du moyen âge, tous ignorés. Albert Samain y publiait des vers d'une facture savante et hardie, d'une inimitable délicatesse; Rachilde y donnait ses proses troublantes et suggestives, et Paul Masson ses petits aphorismes doucement cruels, qui marquaient chacun des travers actuels du stigmate du ridicule. D'autres traduisaient les philosophes étrangers, Nietzsch, Multatuli, etc.

Laurent Tailhade s'y révéla le premier satirique de ce temps.

Cette revue se montrait déjà grave, alors que s'agitait autour d'elle l'essaim des fantaisistes revues d'essai. Aujourd'hui, elle est solidement assise, suivant toujours la route qu'elle s'était tracée : être la directrice du mouvement progressiste vers le Beau et le Vrai.

Dans une tendance parallèle, Henry Mazel dirigeait *l'Ermitage*. Cette revue, plus fermée encore que *le Mercure de France*, avait aussi adopté une ligne de conduite hautaine et fière. Mazel y publiait *Vieux Sèvres*; Hugues Rebell, ses *Chants de la pluie et du soleil*; le docteur Antoine Cros y dissertait savamment sur la matière, le temps, etc.; Degron et Retté y donnaient de délicats poèmes, et Paul Masson, intarissable de verve, les *Pensées d'un Yoghi*.

A cette même époque, M. René Ghil fondait l'École Évolutive Instrumentiste. D'abord disciple de Stéphane Mallarmé, à qui il dédia son premier volume de vers, *le Geste ingénu*, il ne tarda pas à renier ce

Maître vénéré. Bien avant *le Geste ingénu*, cependant, il avait publié un volume de vers, *Légendes d'âmes et de sang*, où il avait jeté les bases d'une œuvre considérable qu'il poursuit aujourd'hui avec courage.

La facture bizarre de son vers, l'étrangeté de son style délicieusement obscur, la hardiesse de ses inventions, stupéfièrent les princes de la critique. On le traita même de fou. Il répondit à ces attaques par un volume de prose, *le Traité du Verbe*, où il expliquait, dans un style tourmenté, sa théorie et sa méthode. Il rééditait du reste plus tard ce même volume sous le titre *ne varietur* de *En méthode à l'œuvre.*

Dans cette petite plaquette d'une soixantaine de pages environ, René Ghil, après avoir exposé la théorie de l'évolution, énonce les règles de l'instrumentation verbale, base essentielle de sa versification. Nous n'expliquerons pas en détail cette méthode : qu'il nous suffise de dire seulement qu'en un tableau, il montra, après Rimbaud, les relations existant entre les voyelles, les consonnes et les instruments de musique.

Ce livre lui valut de nouvelles attaques auxquelles il répondit vertement.

Après avoir collaboré au *Décadent* de Baju, il devint secrétaire de la rédaction de *la Décadence*, qui mourut à son quatrième numéro, puis du *Scapin*, qui succomba au septième numéro, puis à la *Plume*, qu'enfin il abandonna pour fonder, avec Gaston Dubédat,

musicien d'un rare talent, les *Écrits pour l'art*, qui décédèrent en 1892.

Dans cette revue, René Ghil avait groupé un certain nombre de jeunes poètes. Malheureusement, tous n'avaient pas la foi, des difficultés s'élevèrent et ils partirent. Aujourd'hui, René Ghil est seul à soutenir ses théories. Son œuvre, obscure parfois, contient cependant des morceaux d'une belle envolée, qui sont d'un vrai poète. Nous citerons de Ghil ce sonnet paru autrefois dans *la Vogue* :

SONNET

Notre haut vœu que soit par les seuls mots l'austère
Orchestre, joie, amour, sénile et sérénité,
Sonnant trop de silence au rêve de la Terre,
Qu'il s'éteigne l'instant d'un sourire jeté.

C'est le droit de ta Tête astreinte au solitaire
Assentiment sur tout vélin tant anuité,
Poète! de parfois s'orner d'or adultère
De soleils sans souci revenus de l'été.

Et, pour d'un spécieux ramage là te clore,
Au revivant bonheur du Pays insonore
Où l'oubli t'ombrageait d'un songe de forêt,

Ce Manille, ta fête à la gloire innocente
Allume-le plus vite, et sur ton front discret
Meuve des cieux longtemps sa grâce arborescente.

En même temps que paraissaient ces plaquettes d'un fumisme parfait, un poète venu de la rive droite,

las du Chat-Noir et de la brasserie Fontaine, las aussi de faire des vers comme tout le monde, Jean Moréas, publiait, toujours chez Vanier, les *Syrtes* et les *Cantilènes*.

Chez Tresse et Stock, il donnait un roman de mœurs contemporaines qu'il signait avec Paul Adam. Ce livre eut un retentissement énorme. Dès lors l'école symboliste était définitivement fondée.

Charles Morice fut le critique de la nouvelle école, et présenta éloquemment au public Verlaine et la littérature de tout à l'heure. Voici le portrait que faisait de lui M. Coursanges, il y a huit ans, dans *la Plume* :

« Grand, élancé, élégant en dépit des tailleurs, beau malgré le costume moderne, la démarche rythmée d'un prêtre ou d'un prophète, avec la pâleur mystérieuse des élus; sémite quant à la forme de ses yeux légèrement relevés vers les tempes, et dont l'iris d'un bleu hindou est en partie recouvert par la paupière supérieure.

« La tête est maigre, bien posée sur le cou souple et mince, — la barbe légère, brune, rehausse la pâleur du visage et en atténue la sécheresse des contours, — le front, élevé, à peine fuyant, qu'encadre une chevelure fine et rare, est bosselé sans brutalité; le nez fier, aquilin, énergique, — la bouche fine et sensuelle, accentuée par une moustache féline, — le menton, qu'on devine sous la barbe, à la fois autoritaire et bon enfant, parachèvent cette physionomie si complexe, si

contradictoire du poète, où les passions, où la tête semblent en lutte perpétuelle avec l'âme, mais la soutiennent, la ravivent.

« Esprit étrange, qui, toujours, après chaque chute, s'exaspère et s'exalte ; à qui les excès, la vie outrée, loin de nuire, sont en quelque sorte un élément de force, une condition d'existence. »

Mais il manquait un chef à cette école. Elle ne devait du reste jamais en avoir. On inventa alors Verlaine et Mallarmé. Ils ne furent que de simples chefs de groupes. On chercha parmi les morts et les absents, et l'on exhuma Tristan Corbière et Arthur Rimbaud.

Moréas, qui eut une influence si décisive sur le mouvement décadent, fut le chef d'un groupe qui ne tarda pas à rompre avec les traditions de la nouvelle école. Le *symbolisme*, comme on disait alors, ne satisfaisait pas suffisamment aux ambitions du groupe. Dans un manifeste, paru, croyons-nous, dans *le Figaro*, Moréas se réclamait de l'école de Ronsard et fondait l'École romane.

On avait acclamé Moréas chef du Symbole, on déifia presque Moréas le Roman. Le vent avait changé, la girouette tournait autrement. Quatre jeunes gens suivirent Moréas dans cette nouvelle voie, de même qu'ils l'avaient suivi autrefois. Ernest Raynaud, Raymond de la Tailhède, Maurice Duplessys et Charles Maurras devinrent Romans avant de devenir Félibres.

Jean Papadiamantopoulos dit Moréas, un Grec. Ce lui a paru un titre suffisant pour justifier ses prétentions de réformateur de la poésie française. Du reste, il faut bien considérer qu'il n'était pas le seul étranger à émettre cette prétention.

Son œuvre n'est pas considérable, mais elle est caractéristique. Qu'il soit symboliste ou roman, son style n'est qu'un pastiche du vieux français. Dans tel morceau de prose publié dans *le Symboliste*, nous retrouvons des expressions, comme « ancyloglottes de divan, failles bardocucullées, etc. ». Un néologisme qu'il créa aurait pu avoir droit de cité, « les roues des voitures se *tarraballent* ». Telle de ses élégies n'est qu'une longue énumération de noms de femmes, avec une petite idée autour, quelquefois. Le vers, largement libre, ne manque pas d'une certaine allure, et produit souvent des effets pittoresques. Les *Syrtes*, les *Cantilènes*, une œuvre en prose, *Jean de Paris*, *Éryphille*, etc., constituent son bagage littéraire.

Maurice Duplessys a écrit des sonnets d'une saveur merveilleuse. Ses vers sont d'un poète délicat : c'est un lettré distingué, qui possède ses auteurs du moyen âge d'une façon parfaite, et qui a su donner à leur forme mignarde un air de modernisme. Nous citerons de lui le sonnet de *La Caissière*, où se révèle le poète, jeune encore :

LA CAISSIÈRE

L'or des bandeaux, la fraise de la bouche, ces
Bluets captifs aux rets adorables des cils,
Le jeu du doigt dompteur d'une boucle indocile :
Mais pourquoi ces brillants comme si ça poussait?

Neige des mains, braise des bagues, et vos conques,
Ongles où meurt le carmin tendre des œillets!
Et la lumière de la joue où sommeillait
Le rêve de ce clair visage un peu quelconque,

Quelconque un peu, mais si charmant et tant amène
Lueur du front, rythme des cils, et, pas de doute,
Rien que de bon sur ce visage tant amène!

Et ces purs doigts, ces yeux de songe, et toute! et toute!
C'est ton ciboire, ô soif d'un cœur épris d'hymens,
Ta chope aussi pour le régal de l'avoir Toute[1]!

et son épitaphe qui fait voir la façon nouvelle du poète quand il fut en pleine possession de son talent.

POUR LE TOMBEAU DE L'AUTEUR

Ci repose Plessys qui, d'un souffle d'athlète,
Entonna des buccins qui faisaient peur aux cieux,
Et qui, de l'éternel trophée ambitieux,
A fléchi d'un poing fort l'inflexible arbalète.

Vous, Muses! attestez, sincères Pucelettes,
Qu'un qui de *Moréas* suivit le passieux,
Sonna gros du beau soin de toujours sonner mieux :
Oui, ceci vous direz, si sa garde, vous l'êtes!

1. Publié à la Bibliothèque artistique.

Dites, cor, qu'ouvrier du plus grave des styles,
Il tira de la harpe, en images tranquilles,
La Terre porte-ciel, porte-onde, porte-feu!

Mais ce qu'il faut surtout que l'âge à venir sache,
C'est que, fieffé de chiche et que repu de peu,
Il porta bellement son morion sans tache.

Ernest Raynaud est un des plus talenteux disciples de Moréas. Amoureux fervent des poètes d'autrefois, il a su mettre dans ses vers tout le parfum de leur mignardise gracieuse, sans pour cela les pasticher. On sent dans l'œuvre de Raynaud le sentiment qui l'anime, et le souci du bien-faire. Rien d'exagéré, rien de précieux; il dit simplement, et cette simplicité émeut délicieusement. Tout jeune, il publia *le Signe* (1887) recueil de vers, faciles un peu, mais où l'on pressent le charmeur qu'il sera plus tard. En un sonnet-préface, il dit pourquoi il a édité ses vers :

Et comme au temps d'Hérode, aux pâtres étonnés
Pour attester qu'un Dieu, quelque part, était né,
Apparut dans le ciel l'or d'une étoile en fête,

Ce livre adolescent je le publie afin
Qu'il soit aux yeux pensifs tel qu'un *Signe* divin,
Pour marquer la venue au monde du poète.

Au *Signe* succédèrent *les Cornes du Faune* (1890). Ce petit livre fit grand bruit au moment de son apparition et attira l'attention sur le jeune poète; et le *Bocage*, recueil de ses dernières poésies (1895),

d'où nous extrayons la charmante dédicace suivante :

Que la rose dont Chypre adorable est fournie,
Charités! par vos mains savantes, soit unie
A la fleur du Pénée, et que, tressée en rond,
De notre La Tailhède elle illustre le front;
Qu'à la verte anémone, aménagée en pointe,
Aussi la violette étoilée y soit jointe
Pour témoignage sûr qu'il a bien mérité
De vous, en célébrant comme il sied la Beauté.
N'a-t-il, à la faveur de notre commun Maître,
Ramené dans nos bois l'éloquence champêtre
Par Virgile emportée avec lui au tombeau!
Et n'a-t-il dépendu de l'arbre les pipeaux
Qui font, dans la clairière et sous les bois propices,
En cadence, lever la jambe aux claires cuisses!
Pour moi, louant l'Ami qui me vaut ce répit,
Je veux qu'à cet endroit de mon œuvre s'inscrive
Son nom, y répandant la grâce qu'en ses rives,
Autrefois l'eau reçut de Narcisse accroupi.

*
* *

Adolphe Retté se fit remarquer par son ardeur à soutenir la théorie du vers symboliste. Il dirigea pendant quelque temps la deuxième série de *la Vogue*, qui n'eut, croyons-nous, que quatre numéros.

Retté fut en même temps un des fervents de l'anarchie. Cela lui valut même quelques petites difficultés avec l'autorité; mais ce doux temps n'est plus. Retté, travailleur consciencieux, préfère maintenant la solitude du cabinet de travail aux manifestations stupides de la rue.

Il a publié, outre de nombreux articles à *la Plume*

et aux revues similaires et aux *Temps nouveaux*, quelques volumes de vers et de prose : *Thulé des brumes*, *Une belle dame passa*, *Similitudes*, *les Idylles diaboliques*, *Paradoxes sur l'amour*, tous admirables.

Le poète nous permettra de citer — prise au hasard — cette belle pièce de lui parue dans *la Plume* :

SENSATIONS

N'est-ce pas, crois-tu pas, ce soir
Que les choses semblent étranges?
Le vent, il vole comme un ange,
Et les lumières ont l'air d'être des reposoirs.

Nos idées, on dirait des bulles
D'une nuance qu'on ne pourrait plus languissante,
Nos idées suivent les belles passantes,
Pour leurs doux yeux dont l'âme est une libellule.

Sur nos lèvres la rosée a des fraîcheurs de fraises,
Les arbres vieux du vieux jardin
Essayent une toujours même cantilène
Et puis se taisent.
Et l'arome qui flotte au parterre lointain
Nous apporte un encens d'églises très anciennes.

Ma cantilène commencée que nul n'achève
L'air embaumé d'un parfum tremblotant
Nous font, ce soir, doucement somnolents

Et ce battement d'aile autour de notre rêve.

*
* *

Edouard Dubus, un des amis de Retté, fut une des figures les plus intéressantes de cette pléiade de

jeunes artistes. Après avoir collaboré au *Cri du Peuple* et au *Pilori*, il devint un des fervents de *la Plume*, où il récitait d'une voix de gong de délicieux petits poèmes. Curieux et avide de l'étrange, il s'occupait de magie et de satanisme avec Papus et Jules Bois. Paresseux, délicieusement il disait de lui-même :

Je suis un poil dans la main de la Providence.

Il mourut jeune, à trente et un ans, victime de sa passion pour la morphine. Un jour, il fut trouvé râlant dans un édicule du Quartier et fut transporté à la Pitié, où il mourut deux jours après, sans avoir repris connaissance. Son corps fut enlevé presque secrètement par sa famille, et c'est à peine si quelques rares amis purent l'accompagner jusqu'au wagon qui devait l'emmener en province.

Edouard Dubus n'a laissé qu'un volume de vers : *Quand les violons sont partis*, où se trouvent de charmantes pièces, telles que les :

TROTTINS

Fillettes aux yeux polissons,
Les trottins s'en vont par les rues,
Dévisageant les beaux garçons
Et les vieux chauves à verrues.

Dans les Modes ou dans les Fleurs,
Les Plumes, la Parfumerie,
Elles ont même effronterie
Et même gamme de pâleurs.

Toujours sur leurs poitrines maigres
Se meurt un bouquet de deux sous,
Mêmes dessus, mêmes dessous,
Parfumés d'étranges vinaigres.

Elles rêvent à l'atelier
De vouer leur beauté du diable
A la chute irrémédiable
En cabinet particulier.

Dans leur perversité précoce
Elles ont de petits amants,
Et lisent de mauvais romans
Pour se faire à la grande noce.

Sans autre candeur sur le front
Qu'un maquillage à la céruse,
Singeant l'innocence avec ruse,
Dans la vie elles rouleront.

Aussi, trottinent par les rues,
Les trottins aux yeux polissons
Dévisagent les beaux garçons
Et les vieux chauves à verrues.

Comme E. Dubus, Albert Aurier mourut jeune sans avoir réalisé les promesses d'un talent qui touchait de près le génie ; il a laissé de superbes fragments, un roman, des articles de critique et des vers.

Un autre oublié sur qui se fondaient beaucoup d'espoirs, c'est Henri Mignot, mort il y a un an, ravi par la névrose. Il avait rapporté d'un voyage en Orient un intéressant volume, *Bagdad*. Il laisse encore une étrange série de contes d'un fantastique spécial et malheureusement à peu près inconnus du public.

Nous espérons que la famille qui possède ses manuscrits se décidera un jour à les publier.



Henri Mignot. (Dessin de René Lelong.)

Ses parents l'ayant destiné à la diplomatie, Henri Degron se fit poète et devint budgétivore. Sous prétexte

d'étudier la science dont Royer-Collard et Cujas furent les plus beaux ornements et les langues orientales, Degron fréquenta assidûment les soirées de *la Plume* et discourut sur l'art aux réunions de *l'Ermitage*. C'est ainsi que ce petit homme, haut comme ça, à l'aspect de Japonais européanisé, se fit connaître comme un des rares vrais poètes de cette époque, dite de décadence.

Il aimait peu dire ses vers et se faisait supplier jusqu'à l'indiscrétion. Sa diction lente et sonore, qui lui aurait valu les honneurs d'un retoquage au Conservatoire, faisait ressortir merveilleusement les beautés de ses œuvres. On l'applaudissait, on le rappelait, et cela lui donnait de l'humeur et lui faisait détester ses propres succès. Il a composé, entre autres choses, une délicieuse sérénade : *les Bois*, dont la musique fut arrangée par son ami, le docteur Le Bayon. A publié un recueil de vers : *Corbeille ancienne*.

La critique musicale eut son représentant à *la Plume* dans la personne de Willy. Willy, personne ne l'ignore aujourd'hui, est le pseudonyme de M. Henry Gauthier-Villars, fils de l'éditeur du quai des Grands-Augustins. Le bruit des rames de papier que l'on broche développa le sens musical du jeune Willy, qui s'écria, comme un peintre mort il y a déjà beau temps : « Et moi aussi je serai journaliste ». Le peintre ci-dessus nommé avait apporté une variante à cette phrase demeurée célèbre.

Willy ne fit pas long feu à *la Plume* : il entrait bientôt dans un grand quotidien du matin, où il changea en même temps de sexe : il devint *l'Ouvreuse du Cir-*

que d'Été. C'est sous ce pseudonyme nouveau qu'il donne depuis cette époque des tranches de critique musicale bourrées de calembours à l'emporte-pièce, puis il en fait des volumes qui portent des titres suggestifs tels : *Soirées perdues.*

Willy est aussi un fin littérateur; moins jovial que Courteline, plus sérieux qu'Alphonse Allais, il a su mettre dans ses ouvrages une pointe de plaisanterie qui fait mieux ressortir la finesse et l'exactitude de l'observation. Tout le monde connaît, entre autres : *Entre deux airs* et *Notes sans portées.*

A propos de musique, il convient de citer les noms des compositeurs : Charpentier, Vincent d'Indy, Bruno, André Rossiguve.

* * *

Albert Lantoine nous vient du Nord, comme René Ghil, dont il fut un disciple, et a publié un volume de vers et de prose chez Lemerre : *Pierres d'Iris*, un péché de jeunesse, où cependant il se révèle déjà poète de talent. C'est surtout un fin critique et un excellent observateur. Adore les traditions bibliques, a fait bien avant M. Pierre Louys une reconstitution des civilisations mortes avec *Elisenoh*, poème biblique.. A cruellement dépeint les mœurs arrageoises ou artésiennes dans son roman *le Mascouillat.* Ces deux volumes ont été publiés dans la collection de *la Plume.* Va faire paraître incessamment un roman de mœurs militaires, *la Caserne*, toujours à *la Plume.*

RONDE

Elle a dit : « Non ! » — et j'en mourrai.
O Lune, épands tes larmes blanches !
Je vais sous l'if aux mornes branches
Trouver le repos désiré.

Vous prendrez un clou tout doré
Pour fermer le cercueil de planches.
Elle a dit : « Non ! » — et j'en mourrai.
O Lune ! épands tes larmes blanches.

Priez Dieu, monsieur le curé !
Elle viendra, tous les dimanches,
En riant, cueillir des pervenches
Sur la tombe où je dormirai.
Elle a dit : Non ! et j'en mourrai !

*
* *

M. Stuart Merill est un poète charmant et gracieux. Il fut d'abord disciple de René Ghil, qu'il avait connu au lycée, et apporta sa collaboration aux *Ecrits pour l'art* (première série). Voici ce que disait de lui Ernest Raynaud, dans *le Faune*[1] (n° 1 — 20 mars 1889) :

« M. Stuart Merill me semble l'adepte le plus intéressant de cette école (l'école instrumentale). Dans son volume : *les Gammes* (le titre est significatif) il affecte, de rendre les états d'âmes intermédiaires, les moments spécieux d'aube, de crépuscule ; tout ce qui est vague, indécis, fuyant, le requiert. C'est tantôt l'émoi des herbes, les friselis des feuillages sous le vent, qu'il veut rendre, tantôt c'est un chatoiement de lune sur les eaux ; et il arrive à en donner la sensation par le choix qu'il fait de consonnes, de voyelles, de diphtongues, par la disposition d'assonances subtiles et capiteuses. »

1. *L'Obscurité en Art.*

M. Stuart Merill aujourd'hui n'est plus instrumentiste, mais il n'a fait pas moins de beaux vers.

LA CHANTEUSE A LA BAGUE[1]

Dame aux cheveux nimbés de l'or de tout l'automne
Qui pèse sur les fleurs et les fruits du verger,
Vous faisiez, ce soir, luire à votre doigt léger
Une bague où battait le cœur d'une anémone.

Triste un peu, vous chantiez sur un air monotone
La chanson d'un poète au rêve mensonger
Qui sous le ciel en feu m'a longtemps fait songer
Aux rois fous qui sont morts sans glaive et sans couronne.

Et lorsqu'au rythme uni des gestes et du son
Le soleil transperçait la pierre de la bague,
Goutte de sang perlant au coup vif d'une dague,

Mon âme abandonnée au cours de la chanson
Mourait et renaissait sous le signe éphémère
De votre main d'enfant qui charme la Chimère.

*
* *

Le suicide du poète Leclerc de la Villoyo a su toucher le scepticisme coutumier. Paris s'est ému de la mort de cet écrivain cédant en pleine jeunesse, en pleines promesses de talent à de misérables nécessités matérielles.

René Leclerc de la Villoyo (car tel était exactement son nom) n'eut jamais rien du bohème traditionnel. D'un caractère grave, d'une mise recherchée, d'une

1. *L'Ermitage*, avril 97.

fierté excessive et rebelle aux expédients de la dette, il fut avant tout un laborieux et un sédentaire. Un fait le prouve. Agé seulement de trente-deux ans, il a laissé une douzaine de manuscrits remarquables aussi bien comme forme que comme fond. Il était si peu ennemi de la peine que jusqu'aux derniers jours il s'est occupé de travaux de librairie longs, difficiles et peu rétribués; c'est ainsi qu'il collabora à une traduction du Norvégien Strindberg, et à une adaptation en vers de *la Mandragore* de Machiavel, en collaboration avec G. Vicaire.

Il faut chercher dans la fierté, qui était la dominante de son caractère, la véritable cause du suicide de René de la Villoyo; il ne pouvait se résoudre à certaines compromissions nécessaires peut-être au succès.

Quelle initiative dévouée se trouvera pour réunir, à l'intention des amis qui connurent le poète et des lecteurs que son talent méritait, les manuscrits laissés aux mains de la famille au cœur dur?

La *Guirlande de Marie*, recueil de passionnés poèmes en prose dédiés à l'amie fidèle de sa pauvreté, les *Sensations de Printemps*, *Crime et Résurrection*, *le Sabot de Noël*, et tant de vers charmants presque tous inédits.

En voici quelques-uns parmi les rares qu'il a publiés.

RONDEAUX POUR MARIE

I

Un frais jardin s'est ouvert devant nous :
Un grand jardin, plein de fleurs précieuses,
De verts bosquets, de pelouses soyeuses,
Où le Sourire éteint des Scabieuses
Est un rappel de mort lointain et doux.
Quand je m'endors, le front sur vos genoux,
Un rêve encor de clairières ombreuses
Berce mon âme et m'ouvre autour de vous
Un frais jardin.
Votre corps souple est charmille amoureuse
Où maints détours s'offrent aux baisers fous ;
Vos lèvres sont corbeilles prometteuses,
Vos yeux si purs, deux fontaines rieuses
Où se reflète avec le Ciel jaloux
Un frais jardin.

II

Madame n'est point princesse lointaine,
Frêle et droite en sa robe de satin,
Aux yeux lourds de rêve et couleur de lin,
Qui marche à pas lents, qui respire à peine,
Prisonnière des lys de son jardin !
Qu'en ferais-je ainsi ? — Vierge, fée ou reine....
Roi ne suis, ni duc, pour baiser ta main,
Ni page mignard pour porter ta traîne,
Madame !
Celle dont le doigt sut nouer la chaîne
Est princesse aussi, mais d'un bourg voisin !
Moins proche du ciel, plus près de ma peine,
Cœur fidèle bat sous son blanc tétin
Et son jeune rire est fleur du matin.
Ma Dame.

Nous donnons aussi à titre de souvenir les derniers vers, inachevés d'ailleurs, qu'ait écrit le poète.

Les bois jadis verts
N'ont plus de chansons,
Aragnes d'hiver
Filent aux buissons.
Des larmes de pluie
Roulent sur les sentes,
La terre s'ennuie
Et pleure dolente.

Les belles au bois
Ne reviendront plus,
L'herbe au seuil des portes
Pousse — et le silence.
Les belles sont mortes
Qui menaient la danse.

*
* *

Un autre poète breton mais celui-là, heureusement, bien vivant, c'est Henri Bourgerel. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, au geste pensif, silencieux à l'ordinaire, le front haut, surmontant un visage un peu faunesque, mais souriant et recueilli.

D'une vieille famille bretonne, et fervent des landes sauvages, il y va chaque année passer quelques mois, loin du vice qu'il déteste, à écrire.

Érudit, et merveilleux causeur, vivant seul, quelques amis seulement le connaissent et l'aiment. Admirateur passionné de Beethoven, Henri Bourgerel, excellent musicien lui-même, se plaît à analyser, à approfondir le génie du maître allemand.

D'une série de quatre romans intitulés *les Suppliants*, le premier est paru au *Mercure de France*, *les Pierres qui pleurent*. L'auteur s'y révèle un écrivain sobre dans le style autant que délicat et nuancé dans le sentiment, et c'est, sans aucun doute, un des meilleurs livres qui aient été publiés depuis longtemps, d'une puissance incroyable de pénétration mystique, et tout parfumé d'une allure platonicienne.

La critique en a peu parlé, avouant ainsi son incompréhension de la beauté littéraire.

Paul Redonnel est surtout connu dans la littérature contemporaine par ses *Chansons éternelles* et par sa revue fantastique et pétillante d'esprit, *la Chimère*, qui parut pendant quelques années au bon pays du soleil.

Car si Redonnel débuta au Quartier Latin et fut un des premiers fondateurs de *la Plume*, il a passé la plus grande partie de son existence à Montpellier.

C'est là qu'il fonda *la Chimère*, revue qui, selon l'expression de Laurent Tailhade, avait pour spécialité d'abominer le Mufle. Tous ceux qui écrivaient à *la Plume*, au *Mercure*, à *l'Ermitage*, etc., y collaborèrent.

Les *Chansons éternelles* que *la Plume* vient de rééditer magnifiquement contiennent des vers et des proses d'une superbe envolée, où malheureusement le genre licencieux domine trop souvent. Les gravures qui les décorent sont quelquefois d'un goût douteux.

Emmanuel Signoret fut le chevalier de la Table

Ronde du symbolisme. Comme les guerriers du Cycle du roi Arthus, il finit par conquérir *le saint Graal* tant convoité : aujourd'hui, il fait de beaux vers comme par le passé, sans se réclamer de tel ou tel, puisqu'il est devenu UN MAITRE : on voit ainsi que *graaler* peut mener à tout.

E. Signoret est non seulement un poète de talent, mais encore un louangeur à l'excès. On ne compte plus ses odes : ode à Moréas, ode à Degron, ode à Deschamps. S'il n'était devenu *maître*, tout le monde y aurait passé.

Après avoir été le disciple fidèle et respectueux de Verlaine et de Moréas, Signoret sentit subitement des ailes lui pousser, pendant que des bouffées d'orgueil lui montaient au cerveau. Il se jeta à corps perdu dans le mysticisme. Et même il en créa un nouveau, qu'il personnifia en *Jacinthus*, qui possédait la science universelle et qui n'était autre que lui-même, Emmanuel. Il inonda de *Jacinthus* toutes les revues jeunes de France et de Belgique et, finalement, rédigea tout seul *le saint Graal*, où il *jacintha* à son aise.

Il a donné à son vers une mélodie extraordinaire, et à la rime une richesse nouvelle dont son livre *Daphné* donne un exemple parfait.

Marc Legrand est un poète correct et bien intentionné qui a produit un certain nombre de fort jolies pièces. Nous citerons de lui les deux strophes suivantes :

CHANSON D'AMANTE

Si mon amant était berger,
Berger là-haut, dans la montagne,
Je voudrais être sa compagne
Parmi la ronce et le rocher
Et le soir dormir à la fraîche
Avec lui sur la feuille sèche.

Si mon amant était soldat,
Je voudrais partager ses armes,
Dans la mêlée et les vacarmes
Tout le jour aller au combat,
Et quand le sang fume aux étoiles,
Avec lui dormir sous la toile.

*
* *

Érudit, bibliophile et causeur intéressant, Emile Boissier, avocat à la Cour d'appel, est aussi un délicat poète de la nouvelle école — dans le bon sens du mot, toutefois — ainsi qu'on s'en peut convaincre par le sonnet que nous reproduisons. Son bagage littéraire est déjà considérable : *le Psautier du barde*, *le Chemin de l'irréel*, qu'avaient précédés *Dame Mélancolie* et *Esquisses et Fresques*, sont des recueils de poèmes qui dénotent — le *Chemin de l'irréel* surtout — un réel tempérament de poète.

CHARLES BAUDELAIRE

A Adolphe Haugou.

La douleur a posé sa palme séculaire
Sur la tombe où s'affirme un solennel exil,
Mais la charité simple et son orgueil viril
Ressuscitent devant ce seul nom : Baudelaire.

Poète de pitié sereine et tutélaire,
Apôtre de la mort au cœur tendre et subtil,
Tu savais combien l'homme est hypocrite et vil,
Car tu dressas ton œuvre au seuil de sa colère.

L'épouvante a bleui ton noble front penché
Vers le charnier lugubre et malsain du péché
Et la fièvre a fait naître aux pages de ton livre

Un sublime jardin vénéneux et béni,
Où, loin de la souffrance et de l'ennui de vivre,
Tes rêves s'envolaient fleurir dans l'infini.

*
* *

Parmi tous ceux qui travaillent à l'écart de la foule, nous ne pouvons passer sous silence le romancier Pierre Lelong, le frère du peintre bien connu, René Lelong. Aux environs du Quartier Latin, Pierre Lelong a fondé les *Veillées artistiques et littéraires de Plaisance*. Chaque mois, plusieurs centaines de peintres et littérateurs se réunissent pour se réjouir librement entre eux. On récite des vers, on chante, on joue de petites pièces. Les dames, en costume de paysannes, filent la laine et chantent de vieilles romances. Tout se passe dans la plus cordiale intimité et c'est vraiment un sujet de satisfaction pour Pierre

Lelong que d'avoir contribué à la formation de ce groupement artistique.

Un nez en bec d'aigle, un cou de cigogne au bout

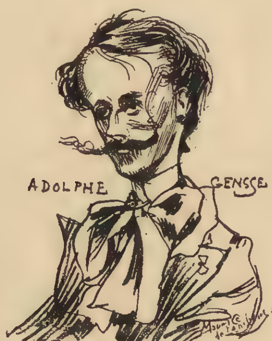


Pierre Lelong. (Dessin de René Lelong.)

duquel se balance une tête anguleuse aux cheveux rares, une moustache menaçant le ciel de ses crocs, hardiment retroussés, un corps maigre flottant dans des vêtements trop larges, tel est en peu de mots le portrait d'Adolphe Gensse.

Spirituel, un peu méchamment, il a toujours l'air de vouloir avaler tout le monde. Au fond, c'est tout simplement un bon garçon qui s'amuse de tout et de tous.

A toujours eu le goût des lettres : rimait même au régiment, où il fonda un journal autographié, le *Riz-Pain-Sel*, rédigé spécialement pour les sergents-fourriers et qui fut supprimé *par ordre*. Collabora au



essin de Maurice de Lambert.

Monde Gastronomique, où il ne gagna qu'une gastrite chronique et à *la Vie Mondaine*, pour laquelle il écrivit un manuel de *Civilité puérile et honnête*, aujourd'hui épuisé. Dirigea les *Soirées Procope*, où il fit représenter *Messire Duguesclin*, parodie amusante, et *les 500 millions de l'abbé Gomme*, *l'Infidèle puni*.

Adore pasticher Coppée, qui ne se gêne pas, dit-il, pour lui rendre la pareille.

Voulut être directeur de cabaret et le devint, en

fondant *le Chat-Rouge*, où il fit représenter *le Troisième Larron* et *Cibouillard et ses amis.*

Est maintenant, *rangé des voitures*, comme il le dit lui-même, et dans un coquet ermitage perdu au fond de Vaugirard, se livre à des travaux sérieux qu'il destine à la *Revue d'un Passant*, dont il est le secrétaire de la rédaction depuis bientôt quatre ans.

Espère obtenir les palmes ou *tout au moins* le ruban rouge, grâce à ses *Rondels amicaux*. Il est, dans son ambition, soutenu par deux députés auxquels il a dédié les rondels suivants :

LE DÉPUTÉ POÈTE

Les petits rondeaux entretiennent l'amitié

A Clovis Hugues.

C'est un joyeux tambourinaire
Qui sent l'ail et le romantique;
En tapant sur le pathétique,
Il fait un boucan de tonnerre.

On sait qu'il est très débonnaire
En art ainsi qu'en politique,
C'est un joyeux tambourinaire
Qui sent l'ail et le romantique

Poète, il n'est pour le Critique
Qu'un député qui s'exonère.
Il est encor trop poétique
Pour Jaurès, le vaticinaire.
C'est un joyeux tambourinaire.

LE DÉPUTÉ CHANSONNIER

A Maurice Boukay.

Il représente la Chanson
Et les petites bien nippées
Qu'achalandent ses mélopées,
Trouvent la farce à leur façon.

Le bouquet de ses mélopées
Fait dresser le nez de Brisson,
Il représente la Chanson
Et les petites bien nippées.

Taisez, mal farouches poupées,
Que se faisant votre échanson,
Il s'offrit de franches lippées.
Sentimental et bon garçon
Il représente la Chanson.

Un autre poète gai, c'est Franck Vincent. Il naquit pendant l'année fatale. Nous avons nommé l'année 1870. Après quelques années passées dans l'oisiveté, ses parents le mirent au lycée pour lui permettre de continuer. Après avoir été la terreur du lycée de la Rochelle, il vint à Paris, où il fit successivement toutes les boîtes gouvernementales dans le simple but de chercher où la nourriture était la meilleure. Après avoir connu Saint-Louis, Henri IV, etc., il fut tout heureux et tout aise de rencontrer J.-B. Say.

Dans cette école, où il se préparait au baccalauréat ès sciences, il sentit, en faisant des mathématiques, qu'il était né pour la littérature. Aussi commença-t-il à mettre en vers un traité de géométrie descriptive et



Georges Renault[1].

1. Auteur de *Montmartre* et d'*Honnête*, librairie Flammarion, collaborateur de G. Le Rouge pour *le Quartier Latin*.

un cours de chimie organique et explosive qui lui furent confisqués par le directeur.

Dégoûté de la littérature à la suite de cet accident, il résolut de faire de la pharmacie, mais il ne donna pas suite à ce projet. Il se fit alors budgétivore.

C'est à cette époque qu'il connut René Ghil; il demanda à faire partie de sa fanfare (le mot est d'Albert Lantoine) et fut admis. Il composa alors un poème scientifico-instrumental, *le Cycle évolutif*, qui fit un bruit énorme dans le monde cycliste.

Puis il abandonna le budgétivorat, n'ayant jamais pu s'entendre avec ses supérieurs dans le partage des indemnités, ceux-ci s'adjugeant toujours la plus grosse part. Il avait du reste prévu ce cas dans une chanson, la seule qu'il ait composée avant son entrée à la préfecture de la Seine : *les Bureaucrates*.

Il s'occupe maintenant de linguistique orientale, ce qui fait l'admiration des dames parisiennes.

Il espère vivre vieux et mourir de même.

LES BUREAUCRATES

I

C'est nous qui sont les bureaucrates;
C'est un métier bien embêtant,
Car il nous faut, à chaque instant,
Griffonner de toutes nos pattes;
Car il nous faut à chaque instant
Griffonner sur du papier blanc.
Il faut braver tous les caprices
Et succomber sous le poids des services

Et pendant tout ce temps
Nos Maîtres indolents
Peignent leur barbe ou se curent les dents.

II

Dans notre univers anarchique,
Où chacun commande en seigneur,
Nous craignons tous le directeur
Suprême avec toute sa clique.
Nous craignons tous le directeur
(Mais derrière on l' trait' de farceur.)
Le préfet et ses auxiliaires,
Chefs de bureaux de tous les ministères
Tous jusqu'au samedi
Semblent dans un défi
Pour nous vexer s'exciter à l'envi.

III

Mais nous prenons notre revanche
Et, fuyant tout embêtement,
Nous faisons un bruit insolent
A leur barbe chaque dimanche
Et les narguons tout bonnement.
Nous faisons un bruit insolent
Chaque semaine au pont d'Asnières,
Quand nous noçons avec des canotières,
Le bon bourgeois distrait
Jamais ne s'est douté
Que nous sommes tous des bêtes de trait.

IV

Quand nous avons toute l'année
Fait des prodiges de valeur,
Pour compenser notre labeur,
Une somme nous est donnée;
Pour compenser notre labeur
On nous paye notre sueur.

Mais notre chef hériarchique
Vient nous faire une harangue comique
Et fier de son action,
Avec satisfaction,
Empoche notre gratification.

V

Et nous vivons sans espérance
D'avoir un jour un autre sort.
Cela nous conduit à la mort
Le cerveau vide et le cœur rance.
Cela nous conduit à la mort,
Grand, moyen, petit, faible ou fort.
Non seulement nos cœurs sont vides,
Mais nous sommes tous pleins d'hémorrhoïdes
Dont le cruel tourment
N'est pas un seul moment
Soulágé par un peu d'avancement.

*
* *

Tous les soirs, et cela depuis des années, Alfred Poussin, au moment de l'absinthe, vient au Procope passer une heure ou deux.

Grand, maigre, soigneusement rasé, la figure mobile, droit et robuste, malgré sa soixantaine et malgré la vie de bohème qu'il mène depuis fort longtemps dans ce Quartier Latin où tout le monde le connaît et l'estime, Poussin est un enfant de la Normandie.

Après avoir étudié les sciences à Caen, la ville aux innombrables couvents, aux rues silencieuses, il vint à Paris étudier la médecine, puis retourna en Normandie.

C'est là qu'ému par le spectacle de la grande nature, il commença à écrire ses *Versiculets*.

Son grand-père mort, il revint à Paris, ayant en poche un modeste héritage. Il connut alors Ponchon, Bouchor, Richepin, Bourget, qui se réunissaient



Gustave Guitton.

dans un café, aujourd'hui disparu, le café Tabourey.

Son héritage bientôt fondu, Poussin se trouva bientôt dans la misère. Depuis, il a toujours vécu insouciant, dédaigneux, trop rêveur pour avoir jamais

fait une œuvre complète, et, rare exemple en notre époque, il a toujours conservé sa naïveté de poète, trouvant dans ses quatrains la plus agréable des consolations.

Nous extrayons de ses *Versiculets* la pièce suivante :

LA JUMENT MORTE

Pauvre bête, pauvre *Mignonne*,
Nous te devons bien un adieu,
Toi, si courageuse et si bonne !
Tes pareilles vivent trop peu.

C'est un deuil dans notre demeure.
Nous ne t'aimions pas à moitié !
Ton pauvre maître qui te pleure,
Si tu le voyais, fait pitié.

Quoiqu'il n'eût pas grande richesse,
L'an dernier, il avait eu soin,
Pour le repos de ta vieillesse,
De t'acheter un petit coin.

Tu l'avais compris, pauvre bête,
Et, s'il passait sur le chemin,
Tu présentais ta bonne tête
Et lui te flattait de la main.

De la haie écartant la branche,
Oh ! qu'il aura le cœur serré
De ne plus voir sa jument blanche
Venir à lui du fond du pré !

Mignonne, adieu. Ta tâche est faite !
Tu dors dans le royaume noir,
Repose en paix !... Chacun répète :
Mignonne a bien fait son devoir.



Edouard Neubürger.

Le Quartier n'abrite pas que des bohèmes. Beaucoup de journalistes connus et de poètes arrivés y ont établi leurs pénates et s'en trouvent bien. Tels : Huysmans, le grand romancier mystique, l'auteur de *Là-bas*, d'*En Route* et d'*A Rebours* ; Adrien Remacle, qui a écrit *le Roman d'une âme* ; Léon Bloy, le grand pamphlétaire catholique ; Jules Moulin, le bon poète du *Chant du fou* ; le poète normand Charles Frémine ; Mme de Kerven, qui signe du pseudonyme de « Camée » des romans délicats ; Charles Canivet, le brillant chroniqueur du *Soleil*, le romancier de la vie familiale ; le célèbre économiste H. de Montigny ; Georges Elcar, directeur de *la Cloche* ; Jacquemin, dit Œgy-pan, un des hommes de lettres des mieux instruits et des mieux documentés sur le vieux Quartier, etc., etc., et beaucoup d'autres que nous oublions sans doute.

*
* *

Parmi les noms des célèbres de demain, de ceux qui se préparent modestement à la gloire et n'ont encore que l'estime des milieux littéraires, nous citerons :

Gustave Guitton, un de ceux que nous croyons appelés à rénover la forme du roman moderne.

Gabriel de Lautrec, auteur de pittoresques contes fantastiques et de proses d'un accent profond ; Henry Erasme, un breton bretonnant qui a su transposer en des vers naïfs un peu du charme de la glèbe natale ; Fernand Hauser, le romancier de *l'Amoureuse chas-*

teté; Henry Rainaldy, polémiste virulent; Georges Escourroux un vrai poète; Jacques Bahar, un assoiffé de justice, un sagace érudit et théosophe; Jules Heyne, un critique dont les proses corrosives sont déjà redoutées des arrivistes et des faux lettrés; Francis Norgelet, directeur d'une revue d'avant-garde, un poète souvent bien inspiré et dont les vers sonnent franchement; Mécislas Golberg, analyste puissant des systèmes économiques, logicien implacable dont les critiques sociales montrent une grande érudition; Paul Gabillard, un délicat versificateur et un puissant dramaturge; Charles Martine, un Breton silencieux qui compose des vers musicaux et pleins de caresses parfumées; E. Neubürger, un « enfant harmonieux » dont le profil de page florentin est aussi populaire au Quartier que ses *Proses d'Hôpital*; Quentin, archéologue insigne et satanique par tempérament; Manuel Dévaldès, le classique poète des *Hurles d'amour et de haine*; Paul Peltier, un fervent de Danton et de Mirabeau qui, par un curieux cas d'atavisme, a gardé l'aspect extérieur et les idées d'un étudiant du temps de Louis-Philippe; Georges Fourest, Tristan Legay, etc.

Combien d'autres méditent et travaillent dans ce Quartier Latin, et qu'il nous faudrait tous citer, qui continuent la tradition de l'histoire, qui sont les véritables soutiens, l'espoir de la littérature française et gardent intact le legs du passé, le souvenir des maîtres disparus, en même temps qu'ils s'efforcent à continuer leur œuvre.

VI

LES ARTISTES

A l'époque où une ville gallo-romaine s'étendait entre la Seine et la colline du Panthéon, le Quartier connut la statuaire grecque ; des artistes, qui imitaient Phidias ou Hermodore et dont les noms sont perdus, décorèrent d'images aux yeux de pierres précieuses d'une majestueuse sérénité les thermes et les palais.

La rafale des invasions barbares passa. Elancée du plus profond de l'âme naïve du moyen âge, l'architecture gothique troua le ciel pluvieux des ses clochers aigus. La forêt des piliers arrondit ses nervures et ses branchages féeriques au-dessus des tombeaux illustres qui pavèrent le sol des cathédrales. Les couchants et les aubes mystiques des vitraux rayonnèrent dans la pénombre des nefs. Tout un peuple de pierre vivante : anges, bêtes, démons, hommes et monstres, rois et moines, saints et damnés, nicha dans les feuillages découpés, s'accrocha aux arcs-boutants ou se campa dans les retraits du portail. Et la pierre

modelée et comme vêtue, suivant les mains de la Foi, exprimait l'âme simple et épouvantée des hommes de ces temps, les Paradis et les Gehennes, les Vices cloués en gargouille aux piliers extérieurs et les Vertus resplendissantes parmi les cierges, toute la crainte et l'espoir des âmes.

Mais les terreurs religieuses avaient fondu au souffle tiède venu des paganismes exhumés. Plus de délicatesse et de mignardise vint atténuer la grandeur farouche du gothique. Après Saint-Médard et Saint-Séverin, et Cluny, le Quartier vit s'élever ce bijou, Saint-Etienne-du-Mont où tous les styles concourent pour un effet d'ensemble délicieux, de détail exquis, mais dont l'inspiration est déjà moins haute. La fontaine du Luxembourg caractérise une époque où le conventionisme se fait sentir.

Le XVIIe siècle arrive et tempère jusqu'à la froideur la verve des artistes. Peintres, artistes, architectes s'étudient à une correction digne de la cour. Nombre de vieux hôtels, la chapelle de la Sorbonne, et d'autres œuvres d'un charme sobre datent de cette époque.

Le XVIIIe siècle nous laisse le Val-de-Grâce, dont les ornements compliqués, le maniérisme un peu précieux, nous demeurent un charmant exemple d'un temps qui savait concilier les œuvres pies avec les choses galantes.

Le Panthéon, construit plus tard, se ressent déjà des sévères idées des philosophes.

Rude, qui fut à peu près le seul sculpteur de l'Em-

pire, nous est une transition pour arriver aux œuvres d'art vraiment modernes. Et d'abord voyons les sculpteurs.

C'est, au bout des petits jardins du Luxembourg, la fontaine dont Carpeaux a sculpté les chevaux marins qui sont d'une belle allure. Le groupe qui la surmonte, et qui représente les cinq parties du monde, donne une haute idée de la valeur du maître ainsi que du sentiment qu'il avait de la forme.

Au Quartier Latin ou dans les environs, les artistes fourmillent. Disons un mot de deux des plus illustres : Falguière et Rodin.

Alexandre Falguière est le statuaire de la grâce. Il a exprimé la vie d'une façon noble et délicate. Qui ne se rappelle sa *Diane*, hardiment campée, la tête renversée en arrière dans une splendide attitude d'orgueil ! Mais on ne connaît qu'une faible partie de l'œuvre du maître. La critique ignore les plus délicieuses de ses reproductions, soit qu'elles aient été exécutées pour des particuliers, soit qu'il les cache jalousement dans ses ateliers. Il nous fut donné de voir entre autres merveilles un superbe bas-relief où semble avoir passé l'inspiration naïve et fraîche d'un Théocrite ou d'un Moschus.

Un groupe de bergers, d'une élégance et d'une distinction extraordinaires, se récréent à la musique. Des enfants écoutent ravis près d'agneaux sommeillant. Le fond montre des arbrisseaux grêles et *la chèvre qui s'attache au cytise*, dont parle le poète. L'aspect de jeunesse et de grâce de cette œuvre rappelle et sur-

passe peut-être les plus belles œuvres de la renaissance italienne avec je ne sais quoi de grave qui fait songer à l'Arcadie du Poussin.

Mais il faudrait des volumes pour analyser ou même simplement décrire l'œuvre considérable du maître.

Les statues de Falguière ont le frissonnement et le fini du modèle : on les a accusées d'être plus poussées que la réalité. Celles de Rodin, au contraire, offrent à l'inattentif l'aspect d'ébauche. Rodin s'est appelé lui-même un simple manieur d'ébauchoir, mais Armand Silvestre l'a nommé, avec juste raison, un dompteur de chairs et un maîtriseur de formes. Ces frustes physionomies vivent d'une vie effroyablement intense, d'une vie pensive et méditante où semble se refléter le mystère des sphynges et des sirènes.

Dans son œuvre, tout le monde connaît *les Bourgeois de Calais*, le *Victor Hugo* et *les Portes de l'Enfer*, cette dantesque arcade sur laquelle se tordent avec des attitudes sublimes tous les vices et toutes les passions. Le musée du Luxembourg ne possède malheureusement que peu d'œuvres de ces deux maîtres. Peu d'œuvres aussi de Puvis de Chavannes, l'illustre mort d'hier, dont le Panthéon garde de si merveilleuses fresques. Un poète, malheureusement resté anonyme, a ainsi caractérisé le génie de Puvis de Chavannes :

Par-dessus les massifs, au fond du bois sacré
Qui se recule,
Des spectres radieux volent dans l'air nacré
Du crépuscule.

Du cœur des lauriers verts émergent des frontons
Vierges de rides,
Et l'on croit écouter l'accord des barbitons,
Des piérides,

Antique chanson du Parnasse et de l'Ossa,
Chanson future!
Et l'imbécile dit : — Je n'ai jamais vu ça
Dans la nature[1].

A côté du génie, les talents abondent, Ajalbert, Dampt, Desbois, Dalou, Mercié sont connus du public du Quartier et du public d'art du monde entier, et le méritent. Leur réputation a eu la consécration du succès.

Les dimensions de notre cadre ne nous permettent point, par malheur, de décrire ni même de citer tous les artistes et toutes les œuvres d'art du Quartier Latin. Profitons des pages qui nous restent en ce chapitre pour dire un mot de quelques méconnus et de quelques jeunes encore inconnus.

Gauguin prend plutôt place parmi les premiers. Il fut un des initiateurs de la décomposition des tons et montra l'effet puissant que la peinture en pouvait tirer. Il a traduit, dans une série de compositions aux tons violents, l'effroi qu'inspirent les êtres légendaires aux âmes simples et la douce barbarie des îles océaniennes. Dans une tentative que Ch. Morice consacra par un article célèbre, il essaya pour la première

1. Ces vers anonymes sont extraits d'une plaquette devenue rarissime. *le Petit Bottin des lettres et des arts.*

fois de peindre des idées. Son tableau du *Christ de la montagne* est l'unique essai que l'on ait jamais fait en ce genre.

Daniel Monfreid, qui lutta avec Gauguin pour les mêmes idées, exprime avec plus de charme et moins d'exagération les paysages brûlés de l'Espagne, l'égoïsme naïf des bohèmes et des bourgeois.

Grasset, dans un sens tout différent mais moins éloigné qu'on ne le croirait, a restauré l'art perdu des enlumineurs. Les *Quatre fils Aymon*, ses affiches et ses *Saisons* ont charmé la critique et les amateurs.

Le sculpteur Baffier, malgré sa haine de la réclame, ne peut être passé sous silence. C'est que Baffier est un travailleur consciencieux qui, par le sentiment particulier qu'il a de l'art et de la nature, se rattache bien plus aux artistes de la génération jeune qu'à ceux de son époque.

Profondément amoureux de son pays natal, le Berry, Baffier s'est attaché à fixer ses attitudes par la sculpture. C'est le paysan qui s'épanouit sous son ciseau, avec sa rudesse de travailleur vivant au grand air, et sa naïveté simple qu'il tient de sa race encore un peu sauvage. Ou encore, c'est la mignonne bergère qui tricote en paissant ses moutons, l'œil perdu à l'horizon où elle semble voir des choses que nous ne sentons pas.

La cheminée qu'il a faite pour l'Hôtel de ville est de toute beauté. S'écartant des anciennes routines qui veulent pour ce genre de décorations une surcharge de motifs, Baffier l'a faite simple et familiale. Deux

vigoureuses figures de travailleurs en ornent chaque coin, pendant qu'au-dessus une vénérable figure d'aïeule semblant garder le foyer est placée comme un symbole de paix domestique.

Baffier excelle aussi dans les petites choses délicates. Ses étains sont de la même manière : vases, soucoupes, chandeliers, sucriers, tous les ustensiles menus de la vie courante, il les a fixés dans une forme simple de fleurs, de fruits, d'insectes et de reptiles. Le tout exécuté sans surcharge de détails, ce qui donne à cette branche de son art un cachet tout particulier de rusticité artistique.

Allant un peu au hasard au milieu de ce monde d'artistes, un peintre, évocateur de scènes moyen-âgeuses, de moines à la trogne rouge, de truands loqueteux, de tortionnaires, de fous étranges, c'est Maurice de Lambert. Il s'est fait lui-même, il n'est d'aucune école. Les légendes populaires, les contes de fées lui ont inspiré de charmantes compositions, et il a exposé, il y a quelques années, une suite d'illustrations curieuses des contes du *Beau Pécopin* et de la *Belle Bauldour*, et du *Chevalier double*, maintenant dispersées au quatre coins de Paris. A donné à *l'Illustration* deux couvertures délicieuses, une *Salomé*, et une *Adoration des Mages*. Il prépare en ce moment une exposition de ses dernières œuvres.

Dans un art plus élevé et plus près des traditions :

Toute la jeune génération connaît le maître peintre Jules Valadon, toujours jeune de cœur et de talent lui

aussi malgré les cheveux blancs dont s'encadre son visage énergique aux méplats profondément accusés. Solitaire et recueilli dans un idéalisme farouche, il communique, même aux moindres sujets, l'âpreté et la hauteur de sa conception de la vie. Ses saintes et ses portraits sont d'une gravité et d'une tenue d'art imposantes. On l'a comparé, pour ses miraculeuses natures mortes, à Chardin, qu'il dépasse de beaucoup, et François Coppée, son ami, a pu dire justement qu'il était le peintre des humbles et que ses petites toiles faisaient deviner les existences obscures et inconnues, les travaux, les douleurs et les vertus du peuple.

Valadon, rarissime exemple entre nos contemporains affamés de gloriole, a négligé les lucres faciles, que sa science picturale profonde lui eût permis de réaliser. Il a fui la réclame et négligé les coteries. Il s'est refusé aussi à faire usage de ces formules aisément outrancières par lesquelles, en ces jours-ci, bien des gens de talent ont trouvé commode de retenir l'attention du snobisme et de provoquer les controverses hostiles ou bienveillantes, mais toujours tapageuses de la critique.

Avec son *Coupeur de lys* et son *Mürger*, le sculpteur Henri Bouillon nous a révélé un art d'une mièvrerie un peu morbide, dont beaucoup ont ressenti le charme étrange. La série de statuettes où il a interprété les vieilles, celles de Baudelaire et peut-être de Villon et Metterlinck, est d'une impression tout à fait saisissante.

Citons encore quelques-uns des illustres de demain :

De Ménorval. Ce fils de l'homme politique bien connu a su se conquérir comme illustrateur et portraitiste une légitime célébrité.

Aristide Maillol : un homme doux et silencieux, reclus dans un vieil hôtel de la rue Saint-Jacques, tisse, pareil à l'araignée féerique des contes, des tapisseries de soie et d'or. Aristide Maillol entrelace, de laine d'argent et de laine de pourpre, de merveilleux visages de princesses tristes. Des fonds,' montent des floraisons de rêves, de dolents automnes minutieux et délicats. Il exécute pour les yeux du Beethoven.

La réclame l'ignore presque, et tous les ans de prudents amateurs accaparent à petit bruit, à petites sommes aussi des merveilles.

Parmi les jeunes du Quartier Latin, d'autres artistes encore sortent de la foule.

Crebassa modèle puissamment et colore des tonalités énergiques et justes des intérieurs de cafés de nuit, des faces apâlies de femmes poudrerizées, de souteneurs, de bouquetières et de chanteurs des rues, qu'il farde de flammes polycolores. Nul ne sait mieux que lui dispenser la nuance des éclairages nocturnes. Son tableau du dernier Salon illuminait de son reflet doré les toiles voisines.

Le sculpteur A. Rousaud a le sens du mystère et de l'étrangeté. Des masques tordus dans des attitudes douloureuses, des images de passants arrêtés près d'une géante figure de pierre dont la bouche laisse



Léonce Burret.

échapper de minces filets d'eau lui composent une œuvre dont on n'avait point vu jusqu'ici l'équivalent.

Ami et collaborateur de Rodin, Niederhausern-Rodo, dont le buste de Verlaine ira bientôt rejoindre, sous les ombrages du Luxembourg, ceux de Banville et de Leconte de l'Isle,dans le coin des poètes, est assurément un des jeunes sculpteurs les mieux doués de notre époque, un de ceux dont le talent promet le plus. Son *Autel à la nature* est d'une conception puissante et d'un style affranchi; on sent que le sculpteur à cherché à faire grand et large. Il y est quelquefois parvenu.

S'inspirant des novateurs de la peinture, Maurice Dumont publia naguère un suggestif recueil de lithographies, *la Dame inexorable*, introuvable aujourd'hui. Bientôt il groupa autour de lui les révolutionnaires de la peinture et de l'illustration et fit paraître *l'Epreuve*, luxueux album mensuel, où les noms de Carrière, Rodin, Rops, Forain, Legrand, Camille Bourget, Danguy se rencontraient.

Plus tard, il publia au *Courrier français* une suite de bois et de lithographies qui mirent le sceau à sa réputation. Laissant momentanément le pinceau pour la plume, il prépare actuellement deux curieux volumes de prose rythmée.

Parmi les talents originaux dont Maurice Dumont avait su attirer et retenir la collaboration, il faut citer Henri de Groux dont les peintures de massacres, les scènes d'égorgement et de pillage sont hors de pair

et ne pourraient être comparées qu'à certaines œuvres de Breughel l'Ancien ou d'Albert Dürer. Son *Christ aux outrages* révolutionna un moment la critique; ses



Maurice Dumont. (Dessin de Jeanniot.)

lithographies animées d'une inspiration diabolique, et pourtant d'un hautain idéalisme, demeurent notoires, hors le flot trop nombreux des banalités courantes.

René Lelong débuta, il y a quelques années, en expo-

sant au salon une *Vierge de lys* où il se révélait peintre et dessinateur de talent. Travailleur consciencieux, René Lelong est en même temps un chercheur original.

Les sujets d'une exécution difficile sont ceux qu'il aborde avec le plus d'acharnement et que du reste il rend avec beaucoup de talent. Il a composé une toile magistrale tirée du Dante : *les Concussionnaires*, où il a merveilleusement rendu l'horreur du pays des ténèbres, et un *Christ au démoniaque* d'une superbe facture.

N'oublions pas le peintre dessinateur Léonce Burret qui depuis peu a fait du Boul' Mich' son champ d'exploration. Il déclare lui-même n'avoir rien perdu en quittant Montmartre, dont il est le récent transfuge.

Nous nommerons encore, avec le regret de ne pouvoir consacrer à chacun d'eux une longue étude :

Charles Huard, le verveux caricaturiste du *Rire*; Smith, le fervent interprète des paysages vénitiens; le bon sculpteur James Vibert, auteur de grès flammés surprenants; Edouard Chantalat, portraitiste de Verlaine et dont la personne est aussi sympathique que le talent; l'architecte symboliste Trachsel, auteur de *Palais à la Lune*; le maître lithographe Odilon Redon, fantasmagorique interprète de Flaubert et d'Edgar Poë; Cazals, aussi verveux dessinateur que spirituel chansonnier; Maurice Jullien, le graveur sur bois néo-traditionniste; Bellery Desfontaines, le curieux peintre novateur; E. Causé, décorateur et poète sen-

timental; Garnier le peintre d'émaux; le dessinateur Raoul Thomen, les sculpteurs Roussel, Bordas, Badin, les peintres Debecque, Jolly et Thomas, et bien d'autres encore.

Dans une étude embrassant tout le Quartier Latin et sous beaucoup de points de vue, il ne nous a pas été possible de citer tous les artistes qui s'y sont fait une renommée.

C'eût été une froide énumération sans couleur et sans vie. Voulant être bienveillants dans la critique, nous avons passé sous silence tous ceux dont le talent est courant, accepté, mais qui n'offrent rien de particulièrement intéressant, de même que ceux dont l'œuvre trop connue n'a pas besoin de commentaires.



VII

LES MÉTIERS DE LA MISÈRE

RUE MOUFFETARD.

Tout derrière ce Quartier Latin, royaume des bacheliers que plaignit et railla la verve bilieuse de Vallès, la petite rue Mouffetard dévale en pente raide. Le fiacre banal évite son pavage caillouteux et jamais le coupé aux roues pneumatiques du mondain ou l'automobile du millionnaire ne s'y aventurent. Les maisons hautes et noires, décrépites, sans la majesté des belles vieillesses, semblent rapprocher leurs faîtes où sèchent des haillons comme pour se conter les détresses d'une existence sans gloire. La misère résignée et celle aussi qui se révolte s'y coudoient autour du zinc poisseux des mastroquets et de la poêle mal odorante de la marchande de frites en plein vent, pauvre commerce installé sous l'arcade propice d'une allée sombre.

Le chiffonnier glaneur des tas d'ordures y étale, le dimanche, ses trouvailles essentielles, et, parmi la cohue des travailleurs qui regagnent, au soir, leurs sixièmes des Gobelins ou d'Ivry, le souteneur se glisse, mêlant aux pas alourdis de l'ouvrier lassé la gouaillerie de sa démarche déhanchée.

Terriblement significative la descente de cette rue Mouffetard dont le nom même semble évoquer des résignations mesquines. Là, autour de ces masures où grouille une immense et misérable plèbe, se sont rapprochées, en une impression-



Gustave Le Rouge.
(D'après le bois inédit de Maurice de Lambert.)

nable synthèse, toutes les puissances de la vie sociale de jadis et de maintenant. A droite, l'ancien passage des Postes et les opulents collèges des Jésuites; à gauche, le marché Saint-Médard où l'*arlequin* hasardeux et le bifteck chevalin côtoient les vieilles pantoufles, les boîtes de sardines vides et tous les détritus que chaque matin vomit sur ses rivages de bitume le flot monstrueux de l'existence parisienne.

En cette rue encombrée, des files d'hommes, discernables seulement pour le regard observateur, se croisent sans cesse, se coudoyant, sans jamais se reconnaître : bacheliers tournant le dos aux collèges, qui leurrèrent leur espoir, pour se perdre vers les faubourgs du travail manuel où s'abritera leur morte ambition; travailleurs dont la patience monte vers l'orgueil des écoles.

En haut reluit le dôme officiel et lourd du Panthéon, — tel le casque d'or de la gloire antique, — tombeau et symbole d'une vanité que les uns délaissent de la trop connaître, que les autres méprisent parce qu'elle est trop loin dans le passé et trop en dehors de leur orgueil. En bas, là où la rue s'ouvre comme la bouche d'un fleuve rejetant ses vagues de foule vers le vaste golfe que fait le carrefour des Gobelins, la vieille église Saint-Médard à l'ombre d'un square plein de vieillards débiles et d'enfants chétifs.

En face, les bureaux du journal révolutionnaire *la Révolte*, semblent veiller et — qui des deux dévorera l'autre? — la caserne des Gardes est tout près.

Entre la rue Mouffetard et la rue Gracieuse, non loin des arènes, s'étend une rue bizarre, tortueuse et étroite, c'est la rue Saint-Médard. Bordée de petites maisons à auvents et fenêtres carrées, vieilles de plus d'un siècle, elle a toujours été considérée comme le quartier général des chiffonniers du quartier Mouffetard. En effet, par les portes cochères béant sur de grandes cours d'aspect moyenâgeux avec leurs portes



Asile de nuit.

(Dessin de Dorck.)

barrées et leurs têtes de poutres, on aperçoit des tas énormes de détritus : papiers, os, ferraille, etc. C'est dans cette rue que le dimanche matin se tient le marché pouilleux. Oh ! l'épithète bien appropriée ! A même le trottoir, large de moins d'un mètre, sur des lambeaux de toile cirée, des journaux ou des papiers d'emballage, s'étale, soigneusement alignée, une collection d'objets les plus hétéroclites qu'on puisse rêver. C'est le fruit des trouvailles que MM. les chiffonniers ont faites dans les poubelles, la semaine écoulée. Tout ce qui ne rentre pas dans une des grandes divisions du chiffon ou qui peut encore être de quelque usage est mis en vente. Oh ! pas bien cher. Et l'objet qui peut représenter quinze sous est entouré de tous les soins du marchand et isolé en bonne vue.

A côté de la fausse natte roussie et du corset déformé, on trouve un spéculum antique et des tomes dépareillés du roman à tapage. Des vêtements, du linge qui semblent ne plus pouvoir servir à rien ; des chaussures dont les fissures sont aveuglées de poix ; des couvre-chefs dignes de Callot trouvent encore des acquéreurs. Des outils pour tous les corps de métiers, rouillés comme des armes mérovingiennes, s'étalent avec symétrie. Une vieille chiffonnière courte et mafflue, coiffée du madras à cornes traditionnel, nous offre d'une voix de basse profonde des bouteilles de produits pharmaceutiques aux destinations inconnues ; et, flairant les amateurs, un homme qui ressemble à s'y

méprendre au czar, coiffé d'une toque légère, nous exhibe mystérieusement des tubes scellés qu'il croit contenir des poisons. Voici des boîtes de matières diverses, des coquilles Saint-Jacques vides, des vases à fleurs fêlés ou écornés, des assiettes peintes que la cuisinière jeta sournoisement et dont il suffira de faire recoller les morceaux, des lames de couteau, une dent de narval, un fœtus en bocal, un fauteuil à trois pieds sur lequel sommeille un chat énorme (comment ose-t-il s'aventurer dehors en ce quartier?).



Une balayeuse.
(Dessin d'Ibels.)

Une collection de peignes en corne, aux formes étranges, sans doute destinés à l'Espagne, et portant en lettres dorées des noms, des devises : *Carmen*, *Concepcion*, *Manuelita*, *Recuerdo*. Et les marchands accommodants, qui ont coutume de vendre au tiers de la somme qu'ils demandent, ne cessent de glapir les traditionnels : « Allez, fouillez, tout ça n'est pas cher », que quelques-uns agrémentent de réflexions drôlatiques et de palabres en argot.

Les acheteurs ne sont pas moins remarquables.

Ouvriers heureux de la liberté dominicale et qui viennent ici comme une mondaine va flâner dans les magasins réputés; ménagères sommairement vêtues; bonnes en savates matinales, sautillant de pavé en pavé dans le ruisseau qui lave d'eau savonneuse la moitié de la rue; gosses de biffins, effrontés et gouailleurs, habiles déjà à faire l'article : tout cela gesticule, crie et remue. On frôle les fermetés de jeunes filles rieuses qui. sous l'indienne collante de leurs robes, montrent des coins de chair blanche et saine et sont prestes à répliquer aux galanteries. On voit passer des couples bizarres de vieilles à cheveux gris et de blêmes adolescents qui, le mégot collé à la lèvre, grasseyent et blaguent. Mais cet élément est rare et se noie dans le flot.

On avance avec peine parmi la cohue grouillante, mais où jamais pourtant n'éclate une querelle. A midi, plus rien; la rue a recouvré son calme et, déserte, elle semble ignorer le grand remue-ménage qui, une heure auparavant, lui donnait les allures d'un coin de marché méridional.

LE MARCHÉ AUX MÉGOTS

C'est à deux pas de là, sur l'ancienne place Maubert, à l'angle de la rue Lagrange et en face de la statue d'Etienne Dolet, que se tient le marché aux mégots.



Le ramasseur de mégots.

Qui n'a remarqué, le soir, le long des terrasses de cafés ces miséreux qui, le dos courbé, le regard fixe et morne scrutant l'asphalte, s'en vont à la dérive le long des rues et des boulevards, lamentables profils sous l'aveuglante lumière des lampes électriques, inquiétantes silhouettes rasant les volets clos des boutiques. Parmi les tables et les chaises des terrasses, ils se faufilent avec des hardiesses inquiètes, et fouillant le dessous des banquettes harponnent d'un geste précis, au moyen d'un petit bâton garni d'une épingle, les mégots de calibre qu'une jeunesse prodigue éparpilla parmi les crachats et les rinçures de bocks. Aussitôt saisis, les précieux *orphelins* disparaissent dans un vaste sac qui, sous la misère d'innommables vêtements, est fixé par une corde à la ceinture de ces glaneurs nocturnes.

Inoffensif, leur travail ne va cependant pas sans ennuis; ils ont à essuyer les rebuffades des garçons et des gérants, qui parfois ont recours au jet d'un siphon pour éloigner les moissonneurs trop passionnés.

La dernière cueillette opérée sur l'emplacement des .errasses maintenant désertes, où vont ces malheureux? Habitués des « taules » à six sous la nuit, les jours de richesse, ils vont s'étendre dans les bouges des Halles, ou bien stupides, abrutis et grelottants, ils marchent jusqu'au matin propice qui leur permettra de s'offrir comme lit l'herbe rare des fortifs sans éveiller la soupçonneuse sollicitude des sergents de ville.

Beaucoup s'établissent « sur les bords fleuris qu'ar-

rose la Seine ». On peut les voir, le matin, décortiquant leur odorante glane, séparant la cendre de l'herbe, étalant sur un journal maintenu par des pierres le tabac humide de salive qui va sécher, cependant qu'endoloris par les longs déambulements à travers la ville endormie, ils délivrent leurs orteils de la contrainte des « feuilletés » racornis. Accroupis sur les marches d'un escalier du quai, ils lavent ensuite, les jours de soleil, leur chemise et leurs pauvres hardes teintes du suc de tous les macadams, et tandis qu'habits et marchandise sèchent au soleil clément, ils rassemblent pour une collation sommaire, les restes recueillis aux portes des restaurants. Le repas englouti, leur lassitude les étend sur la pierre attiédie, et levant vers le ciel leurs barbes incultes, ils dorment, tandis qu'à côté d'eux, la vie passe, bruyante, parmi les appels stridents des remorqueurs.

Vers quatre ou cinq heures, l'heure de la vente, ils gagnent la place Maubert. La musette sur le ventre, ils attendent le client. Ils vendent en général deux variétés de tabac. Le gros, formé par des culots de pipes et des bouts de cigares hachés, vaut 1 franc ou 1 fr. 25 la livre ; le fin, produit par tous les bouts de cigarettes, mélange de toutes les sortes de tabacs, est vendu 1 fr. 50 ou 1 fr. 75. Gardant, paraît-il, le relent spécial au premier consommateur, la chique ne peut resservir.

Les acheteurs abondent, mais le plus souvent, pochard invétéré, le marchand ne résiste pas, riche

d'une ou deux pièces blanches, à la tentation du zinc le plus proche. Son gain se transforme en alcools âcres et stupéfiants, mixtures engendrant la léthargique soumission, et, pauvre irrévocablement, il s'achemine, résigné et soûl, vers sa quotidienne cueillette.

JOUEUR DE FLÛTE

A l'heure où, leur labeur accompli, les ouvriers remontent vers les faubourgs, les étudiants s'acheminent vers les gargotes providentielles, on entend parfois dans les rues les plus fréquentées du Quartier, une musique singulière, hachée et traînante à la fois, sortir des allées sembres. On s'approche. C'est le son d'un ocarina que, tassé sur ses cuisses, hideux dans l'ombre, un aveugle cul-de-jatte, lamentable débris humain, accompagne de râles bizarres, des nutations d'une tête qui oscille par saccades.

On ne voit qu'une tête hochée, une flûte de zinc et deux mains qui la tiennent. La larve joue de la flûte en s'en mettant le bec dans une narine; l'autre narine lui sert à produire un sifflement bizarre et il ouvre spasmodiquement la bouche pour respirer. L'ensemble du mouvement est hideux; cette tête chauve et suintante dont on ne voit pas les yeux, inspire l'horreur et le dégoût. Quelques sous jetés au malheureux, on s'éloigne frappé comme d'un mauvais présage.

LE POÈTE POUR MARIAGES

Quoique du Quartier Latin, le poète pour mariages fleurit devers Montrouge ou Plaisance plus particulièrement. Il va dans les mairies relever les noms et prénoms des jeunes épouses et compose leur acrostiche. Le jour de la noce, au commencement du repas, le garçon remet au marié une enveloppe qui contient le poème sur vélin avec une belle dédicace.

Il faudrait avoir l'âme bien noire pour ne pas inviter l'auteur à partager le dîner, d'autant qu'il se chargera de dérider tout le monde. A l'issue de la soirée, il est de bon goût de lui glisser à l'instigation intéressée du garçon, une pièce de deux francs.

LE FOU

D'âge indécis, quarante ou soixante ans, il va, vêtu de peaux de bêtes et de haillons. La casquette est faite de morceaux de peau de lapin ; deux pattes de poulet s'érigent de chaque côté en guise de plumes. Autour de son cou s'enroule la peau de quelque couleuvre. Le long de son vêtement il a cousu des peaux de rat et de taupe, et sur sa poitrine saute une carapace de petite tortue. Il porte comme un sceptre, où sont attachés quelques cadavres de souris, un bâton orné de plaques de fer-blanc. Toujours seul, secouant dans le vent et la pluie sa longue chevelure flottante et sa

barbe en broussaille, il va, suivant le bord des trottoirs, sans jamais s'arrêter. Les gamins, à qui il inspire une crainte instinctive, le laissent en repos. Et marmottant des paroles qu'on ignore, il passe lentement au milieu des foules.

Qui est-ce? Un grand naturaliste cru perdu dans un voyage et retrouvé fou dans une peuplade de l'Océanie qui l'avait adopté. Voilà ce que dit la légende, n'insistons donc pas.

L'HOMME AU MOULIN DE PAPIER

Les jours où il est permis à tous de s'amuser, où l'ivrogne est sûr de n'être pas troublé dans ses divagations, où se répand sur la ville la foule des chanteurs de rue, professionnels ou non, où les petits camelots écoulent librement leur marchandise les jours de grand « condé », suivant l'expression argotique, *id est* le 14 Juillet, le Mardi gras, le Nouvel An, etc., on voit sur le boulevard Saint-Michel l'homme au moulin de papier. Il porte au bout d'une hampe une grande roue de bois, sur laquelle s'attachent de petits moulins en papier, comme il s'en vend dans les jardins publics, aux bébés. Sur les rayons et la circonférence de la roue sont fixés des morceaux de miroir et de verres de couleur. Et, moyennant cinq centimes, il fait tourner sa roue aux yeux hypnotisés des nègres et des Moldo-Valaques.

Est-ce un symbole que cet amusement enfantin offert à la foule étudiante?

SIDI LE TATOUÉ

François Fernet, dit Sidi le Tatoué, a longtemps exercé au Château Rouge, parmi la figuration destinée à retenir les curieux et les hommes du monde (lequel?) qui, soucieux d'émotions inédites, viennent visiter le bouge cher à Huysmans. Ancien clairon de zouaves, il lâchait le soir la petite voiture de légumes, qu'il traînait le jour par les rues et venait à la Guillotine. Possesseur d'un torse splendidement musclé et couvert de tatouages, il l'exhibait pour quelques sous. Des pieds à la tête, les portraits de trois de nos présidents successifs coudoyaient une quantité de dessins, les uns naïfs, les autres obscènes. Les portraits de ses maîtresses aussi avaient eu l'honneur de l'empreinte indélébile. A chaque exhibition, un complaisant acolyte ne manquait pas de faire remarquer quelle endurance il avait fallu à Sidi pour supporter les multiples piqûres du tatoueur. Puis pour clore la séance, il jonglait avec des poids de 20 kilos.

LE DÉMÉNAGEUR A LA CLOCHE DE BOIS

Les déménageurs à la Cloche de Bois sont légion au Quartier. On les connaît, ils font d'ailleurs leurs offres de service quand ils ont la veine d'apprendre

où il y a *un turbin à faire.* Alors, ils arrivent à l'heure dite, entre minuit et deux heures de préférence, et tandis que certains font *le pet*, les autres, munis de paquets jetés par les fenêtres, transportent en des lieux plus hospitaliers ce qu'on a pu sauver des mains rapaces du « Vautour ». Et, le lendemain, quand la propriétaire vient réclamer le terme du locataire à son concierge, le pipelet en colère s'adresse à sa femme : — J'te l'avais bien dit, c'cochon-là, qu'y payerait pas son terme!

L'homme qui sculpte des os de pot-au-feu, et qui les revend ensuite aux terrasses des cafés, est un type non moins bizarre.

Il est, dit-on, d'une excellente famille et a reçu un bonne éducation. Toujours correct, noblement vêtu de sa misère, il déambule dans le quartier à l'heure de l'apéritif. On ne lui connaît pas de domicile, et si le Boul' Mich' et sa banlieue sont pour lui son principal terrain d'exploitation, il n'est pas rare de le rencontrer sur tout autre point de la capitale.

Vieux, paraissant cinquante ou cinquante-cinq ans, il se distingue de ses camarades de misère par sa barbe soignée, son visage et ses mains propres. Ses vêtements quoique limés et rendus brillants par un long usage ne sont pas en loques, et les moindres déchirures en sont soigneusement recousues ou rapiécées. Ses chaussures, composées de divers morceaux de cuir ajustés avec art, font ressembler ses pieds à des damiers ambulants.

Ce qui le caractérise surtout, c'est le bruit qu'il produit en marchant : cela ressemble au vacarme cliquetant d'osselets tombant le long d'un escalier. Ne vous étonnez pas, Midas, — c'est le nom qu'il se



J'te l'avais bien dit, c'cochon-là, qu'y paierait pas son terme !

donne — porte un ossuaire avec lui. Videz ses poches, et toute une antiquité va surgir à vos yeux, os de moutons, rotules, tibias, fémurs, vertèbres, pariétaux, occipitaux, calcanéums et autres fragments de squelettes d'animaux ruminants s'offrent à vos regards

étonnés, habilement sculptés, en tête d'évêques ou de diables, de héros antiques coiffés du casque, ou bien encore ce sont des cuillers à moutarde, polissoirs pour ongles, cure-oreilles tordus en savantes volutes, ou en serpents écailleux, ou en toutes autres formes bizarres. Midas vous les offre pour quelques sous. C'est en vendant les résidus sculptés de ses repas que ce bohème entretient sa misérable existence. Et n'allez pas croire que Midas vous sert des os ayant connu la honteuse promiscuité de boîtes de sardines à l'huile, des coquilles de moules et des boîtes à ordures! Non pas! Midas ne se sert que des os qu'il a rongés, et dont il a *extrait et sucé la substantifique moelle.* Malgré cela il vit heureux : un seul point tache son horizon cependant; il a le regret — ce sont ses propres paroles — de ne pouvoir vous offrir des os humains sculptés, la morale moderne interdisant l'anthropophagie, et la religion et le gouvernement aussi.

LE MARCHAND DE FŒTUS

Si Midas ne travaille pas dans l'os humain, le marchand de fœtus a moins de scrupules que lui. Garçon de laboratoire d'un hôpital ou d'une clinique d'accouchement des environs du quartier, ce vieillard sordide et répugnant, puant l'alcool, toujours ivre, se promène tous les mois dans les rues avoisinant la Faculté de médecine, chargé d'un sac contenant les derniers

embryons qu'il a pu recueillir, et va offrir sa lugubre marchandise aux étudiants. Le peu qu'il vend lui sert à acheter du trois-six, dont il s'enivre, prétextant une incommodité causée par l'odeur de la charogne qu'il colporte.

Il est la providence des rapins dernier genre et des poètes, qui croient ne pouvoir composer que sous l'égide d'un crâne peint en vert et servant de presse-papier.

*
* *

Il faudrait un volume entier pour énumérer, même succinctement, tous les types étranges qui vivent à côté de nous, de métiers impossibles, d'expédients ingénieux.

A ceux que nous avons cités au hasard de l'observation, il nous en faudrait ajouter beaucoup d'autres, ne fût-ce que Pharaon, le fameux marchand de pommade du Pont-au-Change, qui vient de mourir à l'Hôtel-Dieu.

Taillé en athlète, possesseur d'une broussailleuse chevelure noire que dut lorgner plus d'une fois Richepin, Pharaon, pour quelques sous, vendait aux passants une pommade mirifique à laquelle ne résistaient pas, disait-il, les crânes les plus indubitablement chauves.

Un autre, un vieillard de soixante-cinq ans, se faisait de modestes revenus en abattant chaque nuit des petits arbres dans le bois de Boulogne. Sur place, il

les transformait en bûches, en fagots, qu'il allait vendre le lendemain.

Une râfle, dans laquelle il fut pris, mit fin à son industrie bizarre.

Plus fort encore, ou tout au moins plus ingénieux, le commerce des « bons de bains ».

A l'époque où tout le monde bénit l'hydrothérapie, certains habitués des cliniques, miséreux, atteints d'eczéma, d'herpès ou de psoriasis, n'hésitent pas aussitôt en possession du bon qui leur permettra de prendre des bains, tant que durera leur maladie, à négocier ce bon moyennant quelque sous et une chopine au mastroquet.

Celui-ci le revend ensuite en prélevant son bénéfice.

Le rangeur de chaises au Luxembourg aussi est un type curieux et bien connu.

Bien d'autres encore, dans ce Paris immense, cherchent journellement leur morceau de pain, au prix de toutes les compromissions, de toutes les hontes.

D'aucunes fois leur ingéniosité nous fait sourire. Et nous oublions l'homme pour ne voir que l'acte. Ce sont les miséreux, commensaux habituels des grandes villes, le déchet social, comme du haut de leurs chaires les nomment les professeurs de sociologie.

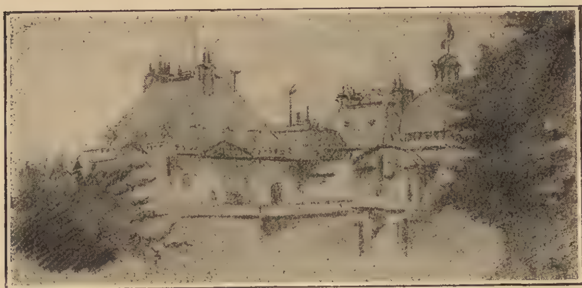
Hâves, rôdant le soir autour des terrasses des cafés, ramasseurs de mégots, camelots enroués, leurs yeux de fièvre brillent dans l'ombre, comme ceux de loups affamés. Le luxe les côtoie, les femmes élégantes, les

viveurs en frac leur jettent une pièce de monnaie parfois, plus souvent ne veulent pas les voir.

Sans gîte bien souvent, où vont-ils pendant les longues nuits glaciales? Pourchassés par les agents, ils marchent sans cesse, rasant les boutiques aux volets clos, pour le lendemain recommencer leur lamentable odyssée.

Déclassés, dérogés, dit-on plus énergiquement, épaves humaines, sans plus rien de dignité, la mort à l'hôpital ou dans la rue les attend, bien souvent précédée du complet naufrage de toute intelligence et de toute conscience.





Les toits du Luxembourg.
(Dessin de Jolly.)

VIII

PROMENADES A TRAVERS LE QUARTIER LATIN

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL ET TOPOGRAPHIE

Il serait difficile de délimiter au point de vue topographique ce que l'on entend par le Quartier Latin. A vouloir être trop précis nous risquerions d'être incomplets, de passer sous silence des quartiers qui, comme celui du Jardin des Plantes, comme les environs de l'Institut font, selon nous, absolument partie intégrante de ce que l'on entend par le Quartier Latin, c'est-à-dire par ce coin de Paris auquel la présence de la jeunesse scientifique, littéraire et artistique a imprimé

un cachet spécial, une allure originale et bien à soi qui justifie ce nom de « Quartier Latin ».

Partant de cette idée, voici dans quel espace nous renfermons le Quartier.

Séparé bien nettement du restant de Paris par la Seine, puisque l'expression de « passer l'eau » est encore proverbiale chez les étudiants[1], le Quartier finit vers l'Ouest, aux solitudes glaciales du faubourg Saint-Germain, exclusivement hanté par les représentants de l'ancienne noblesse et les hauts personnages officiels de toute sorte. De la place Saint-Germain-des-Prés à la Chambre ce sont les hôtels des douairières, des ministères et des diplomates.

De la place Saint-Germain-des-Prés nous prendrons comme frontière la rue Bonaparte, puis la rue d'Assas, qui nous mènera jusqu'à l'Observatoire. Le boulevard du Montparnasse jusqu'aux alentours de la gare, et la rue Notre-Dame-des-Champs pourraient encore à la rigueur être classés dans le Quartier, mais il y a déjà une nuance, toutes ces rues et celles qui les avoisinent sont occupées plus exclusivement par les artistes, peintres ou sculpteurs, qui sont les habitants caractéristiques de ce quartier.

De l'Observatoire, la limite tout idéale bien entendu que nous traçons suivra le boulevard Port-Royal planté de superbes platanes que domine la coupole merveil-

1. Passer l'eau, c'est aller à Montmartre; dans le monde, dans une autre acception, signifie avoir fait sa situation, être un homme arrivé.

leusement ciselée du Val-de-Grâce, elle contournera, avec la petite rivière de Bièvre dont le cours est maintenant souterrain, le quartier industriel et populeux des Gobelins, jusqu'à cette curieuse église de Saint Médard, que Huysmans décrivit avec tant d'âpre vérité, jusqu'au Jardin des Plantes borné lui-même par la Seine, qui, près de l'Institut, nous a servi de point de départ, elle suivra cette antique rue Censier à l'entrée de laquelle on montre encore la pension de famille qui servit de modèle à Balzac dans *le Père Goriot.*

En somme, l'actuel Quartier Latin peut être à peu près exactement représenté par un vaste triangle dont l'Observatoire serait le sommet et la Seine la base.

C'est en cet étroit espace qu'a été contenue pendant des siècles toute l'éducation supérieure de la France, encore maintenant c'est un des plus vastes laboratoires d'intellectualité qui soit au monde ; enfin, et c'est le point de vue qui nous occupe actuellement, c'est entre les quartiers de Paris un de ceux dont le caractère a le mieux résisté aux embellissements et aux démolitions. Pour s'en donner une idée, que le lecteur nous accompagne dans une promenade à travers les rues et les monuments.

PREMIÈRE PROMENADE

DANS LE VIe ARRONDISSEMENT

Les promenades que nous allons entreprendre dans dans le Ve et le VIe arrondissement, comporteront cer-



M. Eloffe, naturaliste, rue Monsieur-le-Prince.

tainement quelques oublis. Qu'on nous pardonne ces omissions souvent volontaires. N'est-il pas, en effet, impossible de relater d'une façon complète dans un ouvrage comme celui-ci, les souvenirs multiples qui se rattachent non seulement à chaque rue, mais à chaque maison, à chaque étage même?

Plusieurs volumes n'y suffiraient pas!

Ce que nous allons chercher à donner, c'est un simple aperçu de la physionomie ancienne et mémoriale du Quartier, laissant à d'autres plus méticuleux le soin d'écrire des ouvrages et des ouvrages sur des détails intéressants sans doute, mais dont la place ne s'indiquait pas ici.

Or donc, accompagné du sympathique Eloffe, le naturaliste bien connu de la rue Monsieur-le-Prince, nous partons à la découverte des curiosités sur la rive gauche. Grâce à lui, nos promenades ne seront peut-être pas trop monotones, son obligeance et son érudition contribuant à faire d'Eloffe le plus aimable cicerone.

Tout d'abord, la rue *Monsieur-le-Prince*, qui porte ce nom depuis 1847, depuis 1806 dit le dictionnaire des rues de la ville de Paris, existait au XIVe siècle à l'état de chemin longeant les fossés de l'enceinte.

QUELQUES NOTES SUR LES ANCIENNES ENCEINTES DE PARIS

PHILIPPE AUGUSTE [1] aima les lettres, accueillit et protégea les savants. — Les écoles de Paris devinrent célèbres;

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.

on y accourut des provinces et des pays étrangers. Le quartier appelé depuis l'*Université* se peupla et dans les XIIIe et XIVe siècles fut couvert de collèges et de couvents. Philippe le Bel rendit le Parlement sédentaire ; il défendit aussi le duel en matière civile et l'on put plaider sans être obligé de se battre.

. . . .

Les guerres de religion, sous Charles IX et Henri III, rendirent l'or et l'argent un peu plus communs, par les profanations des calvinistes, qui pillaient les églises et convertissaient en espèces les vases sacrés, les châsses et les statues des saints. Les millions que la Cour d'Espagne prodigua dans Paris pour soutenir la ligue avaient aussi répandu l'aisance parmi un assez grand nombre de bourgeois : et l'on remarque que les rues Dauphine, Christine et d'Anjou (ainsi nommées du Dauphin, du duc d'Anjou, et de Mme Christine leur sœur), que Henri IV fit ouvrir sur une partie du jardin des Grands-Augustins, et sur les murs de l'hôtel des abbés de Saint-Denis, furent bâties en moins d'un an. C'est le premier de nos rois qui ait embelli Paris de places régulières et décorées des ornements de l'architecture.

ENCEINTE DE PARIS[1] *commencée en* 1190 *sous le règne de Philippe Auguste et achevée en* 1211.

. . . .

Elle (l'enceinte) avait huit principales portes : la première, près du Louvre, au bord de la rivière, la seconde à l'endroit où sont à présent les prêtres de l'Oratoire ; la troisième, vis-à-vis de Saint-Eustache, entre la rue Plâtrière et la rue du Jour ; le quatrième, rue Saint-Denis, appelée la porte aux Peintres, à l'endroit où est un cul-de-sac qui en a retenu le nom ; la cinquième, rue Saint-Martin, au coin de la prison Saint-Lazare ; la sixième, appelée la porte Barbette, entre le couvent des Blancs-Manteaux et la rue des Francs-Bourgeois ; la septième, près de la maison professe des jésuites ; et la huitième au bord de la rivière, entre le pont Saint-Paul et le

1. *Essais historiques sur Paris,* de M. de Saintfoix.

pont Marie. Du côté de la rivière, au midi, l'autre moitié de cette enceinte, qui commencait à la porte Saint-Bernard, est à peu près tracée[1] par les rues des Fossés-Saint-Bernard, des Fossés-Saint-Victor, des Fossés-Saint-Michel ou rue Sainte-Hyacinthe, des Fossés-de-Monsieur-le-Prince, des Fossés-Saint-Germain, ou rue de la Comédie-Française, et des Fossés-de-Nesles, à présent rue Mazarine. Il y avait sept portes dans ce circuit : la porte Saint-Bernard, ou de la Tournelle; les portes Saint-Victor, Saint-Marcel et Saint-Jacques (abattues en 1684); la porte Gibard, d'Enfer ou de Saint-Michel, au haut de la rue de la Harpe, à l'endroit où est la fontaine ; la porte de Buci au haut de la rue Saint-André-des-Arts, vis-à-vis de la rue Contrescarpe; et la porte de Nesle, où est à présent le collège des Quatre-Nations. Dans la rue des Cordeliers, à l'endroit de la fontaine, il y eut encore une porte appelée la porte Saint-Germain, et lorsque la rue Dauphine fut bâtie, on y en fit une vis-à-vis de l'autre bout de la rue Contrescarpe et qu'on appela la porte Dauphine (abattues l'une et l'autre en 1672).

ENCEINTE[2] *commencée sous Charles V en* 1367, *achevée sous Charles VI en* 1383.

Du côté du midi, Charles V ne changea rien à l'enceinte de Philippe Auguste, il fit seulement creuser des fossés autour des murailles : elles étaient flanquées de tours de distance en distance et ne furent abattues qu'en 1646 aux quatre extrémités de l'enceinte nord; comme à celles de Philippe Auguste, il y avait quatre grosses tours; la tour *du Bois*, près du Louvre; la tour *de Nesle*, où est le collège des Quatre-Nations; la tour *de la Tournelle*, et la tour *de Billi*, près des Célestins. Elles défendaient les deux côtés de la rivière, l'entrée et la sortie de Paris, par de grosses chaînes attachées d'une tour à l'autre qui traversaient la Seine, portées sur des bateaux placés de distance en distance.

1. Je dis à peu près tracée; il est aisé de se figurer où passait précisément cette enceinte, en pensant que ces rues ont été bâties sur les fossés, et que ces fossés étaient devant les murailles.

2. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.

A l'origine, l'hôtel du prince de Condé s'étendait jusque-là vers les fossés. La rue Monsieur-le-Prince est l'ancienne rue des Francs-Bourgeois. En 1806, elle devient rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, puis enfin, en 1847, rue Monsieur-le-Prince, comme elle s'appelle encore actuellement.

Raspail est décédé rue Monsieur-le-Prince au 63.

Ainsi que nous allons pouvoir le constater pendant tout le cours de cette promenade, le VIe et surtout la partie comprise entre le Faubourg Saint-Germain, les quais Conti et des Grands-Augustins, le boulevard Saint-Michel, Saint-Germain-des-Prés et la rue d'Assas comptent des hôtels anciens en quantité, beaucoup portent des noms aujourd'hui ignorés. La rue Monsieur-le-Prince possède encore quelques maisons dont les façades ravalées laissent voir heureusement des grilles, des talions en fer forgé très anciens, d'un goût artistique parfait. Quelques-unes de ces maisons, respectées par le temps et par la pioche des démolisseurs, conservent un cachet exquis. On a là une idée exacte mais affaiblie des beautés de l'ancien Paris.

A remarquer aussi de nombreuses portes merveilleusement ouvragées, celles des numéros 46 et 14 par exemple de la rue qui nous occupe. L'entrée de l'Hôtel des Princes se trouvait au numéro 53 actuel, quant au 22 c'était la maison de Jean Goujon, célèbre sculpteur et architecte (1520-1572).

Au 4, la maison est restée célèbre, elle a été habitée par une des maîtresses de Napoléon.

A noter aussi une devanture protégée par des barreaux qui portait anciennement l'enseigne : *Au bon Bacchus*, il y existe d'ailleurs toujours un marchand de vins.

L'ouverture de la *rue Racine* se rapporte à des lettres patentes en date du 10 août 1779; son alignement à une ordonnance royale du 3 janvier 1822, du 11 mai 1834 et d'une décision ministérielle du 4 nivôse an IX. Une ordonnance royale du 12 mai 1844 modifie la décision ministérielle. Enfin un décret du 9 mai 1882 décide son nivellement. L'origine de la rue Racine vient, comme bien l'on s'en doute, de Jean Racine (1639-1699).

Au numéro 11 se trouve l'entrée du Réservoir d'eau de la Vanne qui comprend un très vaste terrain contigu à la cour de récréation du *Lycée Saint-Louis*. L'ancienne brasserie de *la Cigarette* était située au 7. Au 8 la maison de Dupuytren (1778-1835). Cette maison est occupée aujourd'hui par *l'École nationale des Arts décoratifs*. La librairie Flammarion y a été installée en 1881; aujourd'hui démolie pour faire place à une installation plus moderne. Arrivant au *Boulevard Saint-Michel*, tournons à gauche et prenons la *rue de l'École-de-Médecine*. La rue de l'École-de-Médecine, ancienne rue des Boucheries, était située entre les rues du Four et de Condé et existait au XIIIe siècle. En juillet 1793, on la nomma rue Marat; après le 9 thermidor et jusqu'au 9 floréal an IV, elle a porté le nom de rue de l'École-de-Santé.

Elle est citée dans le dictionnaire des rues de Guillot (1300).

Tout de suite à gauche au n° 1 se trouve un vieux marchand d'habits : *A la trompette de Jéricho*, c'est le père Blancard, bien connu des étudiants sous le nom de père Monaco et qui tient également un bric-à-brac carrefour de l'Odéon. Sa maison de la rue de l'École-de-Médecine a été fondée en 1855. Le père Blancard est l'inventeur d'un mode d'affichage assez ingénieux et fort simple qui consiste à faire lire trois incriptions différentes selon la manière où on se place. Ce sont des palettes disposées en biais sur lesquelles les lettres sont écrites. A gauche, elles offrent leur verso, à droite leur recto ou *vice versa*, et dans le milieu certains espaces libres qui permettent également l'inscription de lettres composant la troisième annonce.

Et comme bien d'autres inventeurs, ce n'est pas avec cette invention que le père Monaco a fait fortune! Et pourtant le bonhomme est riche!

C'est au coin de la rue de l'École-de-Médecine et du boulevard que s'élevait pendant la Commune une très forte barricade. Sous ses décombres les cadavres de Communards ont été, paraît-il, ensevelis et jamais recherchés. Dans de nombreux endroits, ces faits se seraient produits et, d'après des renseignements officieux de certaines personnes, les cadavres de ces malheureux, enfouis dans ces tristes conditions au Quartier Latin, se compteraient par centaines.

Rue de l'École-de-Médecine se trouve l'entrée de

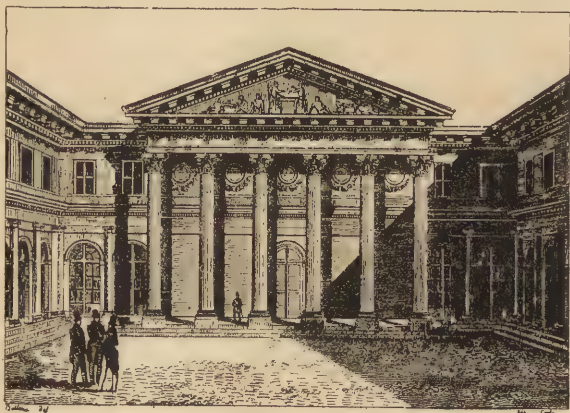
l'*École Nationale des Arts décoratifs*, ancien amphithéâtre de l'École de Médecine, puis le *Musée Dupuytren, l'ancienne et la nouvelle Faculté*. Tout en faisant de nombreux travaux dans l'ancienne, on en a respecté la façade. Il reste très peu de maisons de



Clinique de la Faculté de Médecine.

l'ancienne rue de l'École-de-Médecine. Quelques-unes pourtant subsistent encore et sont très curieuses ; elles datent de plus de cinq cents ans. Cette rue comportait jadis 118 numéros ; elle allait jusqu'à la rue de Buci, c'est-à-dire jusqu'à *Saint-Germain-des-Prés*. Cette partie a donc été détruite lors du percement du boulevard Saint-Germain. La maison où a été assassiné Marat (1744-1793) se trouvait exactement au coin

actuel de la rue de l'École-de-Médecine et de la *place Broca*. Quant à la place de l'École-de-Médecine, son nom vient naturellement de sa situation en face de l'Ecole de Médecine. Un arrêté du gouvernement de la République du 23 fructidor an XI prescrivit l'ouverture de cette place sur l'emplacement de l'église du couvent des Cordeliers.



Portail de l'amphithéâtre de l'École de Médecine.

Au 27, rue de l'École-de-Médecine, se trouve le vieux restaurant François, fréquenté encore par des étudiants et des professeurs et qui a hébergé nombre de générations universitaires. Les vers ci-après nous ont été communiqués par les patrons actuels, gens aimables. Ils ont été rimés en l'honneur d'une ancienne bonne

de la maison nommée Lisa, fort jolie, paraît-il, fille d'un bitumeur de la Ville, qui épousa plus tard un richissime Yankee.

LA MODESTIE.

Dans le vieux quartier Saint-Germain
Il est une triste boutique
Qui n'a rien de très poétique
Et dont je sais bien le chemin.

La patronne, femme quinteuse,
A fort peu d'amabilité,
Les murs, couverts d'humidité,
Sont d'une propreté douteuse.

Le vin s'y fait avec du bois,
On y lave peu les assiettes
Et l'on y change de serviettes
Tous les trente jours une fois.

Les ragoûts les plus anonymes
S'y trouvent en toute saison,
Et dans l'argot de la maison
Lapin et chat sont synonymes.

Mais, me direz-vous, n'est-ce pas,
Si vous trouvez peu d'avantage
A prendre là votre repas
N'y retournez pas davantage.

A dire, en effet, c'est aisé,
Mais c'est bien moins commode à faire;
Oui, mon estomac est lésé,
Mais j'ai mon cœur à satisfaire.



Assassinat de Marat par Charlotte Corday.
(Gravure du temps.)

Si dans ce trou je vais m'asseoir
Avec la perspective douce
De m'empoisonner quelque soir
Ce n'est pas la faim qui me pousse.

Je ne vous ai pas tout conté;
Dans l'huître est la perle splendide,
La fleur sort du fumier sordide
Et le cloaque a sa beauté.

Fillette ni brune ni blonde,
Qui tournerait la tête aux dieux,
Si le potage n'a pas d'yeux,
Elle a les deux plus beaux du monde.

Et lorsque de sa douce voix,
Qui sort d'entre deux lèvres roses,
Elle me parle, je ne vois
Qu'elle et je mange toutes choses.

J'avalerais, — oh! ce que c'est
Que ces extases platoniques! —
Si sa blanche main m'y poussait,
Un plat d'allumettes chimiques.

Son frais sourire en me servant
Remplit ce lieu de poésie,
Si je la regarde en buvant
Je crois boire de l'ambroisie.

Bien que je ne sois pas aimé
Par cette belle incomparable,
Rien ne me paraît préférable
Au taudis par elle animé.

Si l'enfant m'était moins cruelle
J'aimerais mieux, je vous le dis,
Être dans l'enfer avec elle
Qu'être sans elle au paradis.

Un peu plus loin que le restaurant François, la statue de Broca fait pendant à la statue de Danton. Le monument de Danton a été élevé en 1891 par les soins de la Ville de Paris. Les inscriptions sont les suivantes :

A GEORGES-JACQUES DANTON (1759-1794)
MINISTRE DE LA JUSTICE DU 10 AOUT AU 9 OCTOBRE 1792
DÉPUTÉ DE PARIS A LA CONVENTION

Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple.

Pour vaincre les ennemis de la justice, il nous faut de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace.

Le monument de Danton est situé sur l'emplacement de l'ancienne Fontaine de la rue de l'École-de-Médecine. — A remarquer l'*Hôtel des Sociétés Savantes*, qui va se trouver au coin de la rue Danton, par suite des démolitions actuelles.

Le fameuse auberge du *Lapin-Blanc* se trouvait rue Larey. C'était un rendez-vous mal famé dont l'un des patrons a publié : *les Règlements du parfait ivrogne.*

Le grand café de la *Rotonde*, situé au coin de la rue Hautefeuille, était au contraire fréquenté par des artistes, des étudiants et des médecins. Dans ces parages, notons aussi la brasserie de *Madrid.*

Quant à la *rue Hautefeuille*, elle existait en 1252, et s'est appelée rue du Chevet-Saint-André. Elle doit

probablement son nom aux arbres hauts et touffus qui la bordaient ou, suivant M. Quicherat, aux substructions romaines trouvées à l'angle de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard Saint-Michel, qui, au moyen âge, auraient été désignées sous le nom de château de Hautefeuille.

Prenons maintenant le *vieux passage du Commerce*, qui est bien resté du temps, malgré les enseignes modernes, il s'appelle aujourd'hui *passage du Commerce-Saint-André* après s'être appelé passage des Corroyeurs. Ce passage, ouvert en 1776, est situé en bordure de l'enceinte de Philippe-Auguste. Des boutiques de tous genres justifient son origine.

Les démolitions partielles des rues *Serpente* et *des Poitevins* nous privent des tableaux merveilleux dont elles étaient les cadres.

La *rue des Poitevins* existait en 1253 sous le nom de Gui-le-Gueux, elle fut dénommée en 1845. La rue *Serpente*, précédemment rue Serpente et rue du Battoir, entre les rues Hautefeuille et de l'Éperon. La rue Serpente à été ouverte en 1179, la rue du Battoir est indiquée sur le *Dictionnaire des rues de Paris* de Guillot, 1300.

Elle doit son nom aux sinuosités qu'elle décrivait autrefois. Ces rues, desquelles il ne reste presque plus rien, étaient composées d'antiques hôtels, dont les portails, les fenêtres, les pignons, les fers forgés de toutes sortes, étaient d'une harmonie parfaite.

Ah! avec les archéologues amoureux du vieux Paris, que nous regrettons votre disparition! Mais, à quoi sert de pleurer sur vos ruines? le progrès vous avait condamnés à disparaître pour la continuation de la rue qui porte le nom de Danton, qui, de son vivant, supprimait les gens et qui, disparu, supprime les rues.

La *place Saint-André-des-Arts* est située sur l'emplacement de l'église Saint-André-des-Arts, puis la *rue Saint-André-des-Arts* ouverte vers 1179. Son origine vient de la corruption de la rue Saint-André-de-Laas, nom du territoire environnant, dit Clos-Laas.

Nous relevons dans le *Bulletin de la Société historique du VIe arrondissement* (N° 1, janvier-mars 1898) une notule : *Commission du Vieux Paris*. M. Sellier, dans un rapport lu à la séance de cette Société, a signalé la récente découverte, place Saint-André-des-Arts, d'une curieuse pierre peinte et sculptée du xve siècle, représentant un personnage dans l'attitude de la prière et portant sur sa poitrine un écusson où l'on voit sculptés trois vases à couvercle. Cette pierre semble provenir de l'ancienne église Saint-André dont les substructions viennent d'être mises au jour. Sur cette même place, on a retrouvé un douzain au millésime de 1577; plus loin, vers la rue Mazet, des traces d'un ouvrage avancé qui défendait la porte de Buci; boulevard Saint-Germain, en face de l'Académie de médecine, des ossements rappellent qu'en cet endroit exista, depuis l'Édit de Nantes jusqu'en 1604, un cimetière huguenot.

RUE SAINT-ANDRÉ DES ARCS[1].

Ainsi nommée parce qu'on y vendait des arcs et des flèches.

Pendant les guerres civiles, sous le règne de Charles VI, la nuit du 28 au 29 mai 1418, Périnet Leclerc, fils d'un quartenier de la ville, prit sous le chevet du lit de son père les clefs de la porte de Buci et l'ouvrit aux troupes auxquelles se joignit la plus vile populace, qui pillèrent, tuèrent ou emprisonnèrent tous ceux qui étaient opposés à la faction de ce prince, et qu'on appelait Armagnacs. Le 12 juin, le carnage recommença avec encore plus de fureur, la populace courut aux prisons, se les fit ouvrir; les plus notables bourgeois, deux archevêques, six évêques, plusieurs présidents, conseillers et maîtres des requêtes furent assommés ou précipités du haut des tours de la Conciergerie et du grand Châtelet; on les recevait en bas sur la pointe des piques et des épées. Les environs du palais regorgaient de sang. Les corps du connétable Bernard d'Armagnac et du chancelier Henri de Marle, après avoir été traînés dans les rues, furent jetés à la voirie. Les bouchers érigèrent ensuite à Périnet Leclerc, à la place Saint-Michel, une statue dont le tronc subsiste encore et sert de borne à la maison qui fait le coin de la rue Saint-André-des-Arcs et de la rue de la Vieille-Boucherie.

Malgré les traditions et le sentiment de la plupart des historiens, Moreau de Mautour prétend que cette borne, avec une tête d'homme, n'est que le pur effet du caprice d'un ouvrier et qu'il n'y a jamais eu de statue de Périnet Leclerc; il en paraît si persuadé qu'il a négligé d'appuyer son opinion sur des preuves et de bonnes raisons. Germain Brice, qui d'ailleurs rapporte très mal le trait historique, dit que l'on trouva, il y a quelques années, dans la cave d'une maison voisine, des fragments de cette statue. Il y a toute apparence qu'on la mutila, dès que Charles VII fut le maître de Paris, et que, par dérision, on la mit à servir de borne; il est aisé de voir

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.

combien elle est différente des autres bornes par sa longueur et sa grosseur.

La *rue de l'Hirondelle* ouverte en 1179 sur le territoire de Laas. Sa dénomination est tirée d'une enseigne.

Plusieurs rues, notamment la rue de l'Hirondelle, conservent encore leurs anciennes enseignes gravées dans la pierre. Dans cette rue se trouve l'hôtel du marquis de Beaugué.

Un débit assez curieux de cidre à la bolée (*Au Bon Normand*) se trouve dans cette rue.

La *rue Gît-le-Cœur* existait au XIVe siècle et s'est appelée rue Gui-le-Comte. La dénomination actuelle vient d'une corruption de rue Gilles-le-Gueux (le cuisinier). Les hôtels du *Bon Conseil* et *Gît-le-Cœur*, situés rue Gît-le-Cœur, sont certainement très anciens, ils n'ont toutefois rien de bien remarquable sauf comme façade. En arrivant sur le *quai des Grands-Augustins*, on respire un peu, la lumière est moins rebelle et l'air plus sain que dans ce labyrinthe de petites rues étroites que nous venons de parcourir. Le quai des Grands-Augustins a été construit de 1231 à 1389. Sa partie comprise entre la place Sainte-Michel et la rue Gît-le-Cœur formait autrefois la rue Hurepoix. En 1806, on démolit les maisons du côté de la rivière pour former le quai des Grands-Augustins, qui doit son nom au couvent des Grands-Augustins, ainsi qualifié par opposition au monastère des Petits-Augustins.

RUE DES PETITS-AUGUSTINS[1].

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, proche et hors des murs de Paris, ressemblait à une citadelle; ses murailles étaient flanquées de tours et environnées de fossés. Un canal large de treize à quatorze toises, qui commençait à la rivière et qu'on appelait la petite Seine, coulait le long du terrain où est à présent la rue des Petits-Augustins et allait tomber dans ses fossés. On les combla en 1640 et l'on bâtit sur le terrain qu'ils occupaient un côté des rues Saint-Benoît, Sainte-Marguerite et du Colombier, l'autre côté de cette dernière rue avait été bâti vers l'année 1543 avec la rue des Marais. La prairie que ce canal partageait en deux fut nommée le grand et le petit pré aux Clers, parce que les écoliers qu'on appelait autrefois Clercs allaient s'y promener les jours de fête. Le petit était le plus proche de la ville. Une partie de l'armée de Henri IV était campée dans le grand pré aux Clercs, lorsqu'il assiégea Paris en 1589.

On ne commença de bâtir dans le grand pré aux Clercs que sous Louis XIII, et les rues des Petits-Augustins, Jacob, de l'Université, de Verneuil, de Bourbon et de Saint-Père (et non pas Saints-Pères) n'étaient pas encore achevées au commencement du règne de Louis XIV.

La reine Marguerite, première femme de Henri IV, avait fait venir des Augustins déchaussés (Petits-Pères); ils furent chassés, par la suite, et la Reine mit à leur place des Augustins chaussés qui ont donné le nom à la rue.

Alors, c'est Paris le grand avec son luxe moderne qui vous apparaît en parallèle avec le vieux Paris sombre, modeste et caché, comparable à une ville de province. Plié sous le poids des années, le peu qu'il en reste tient bon tout de même; englouti, il le sera certes, mais

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.

son grand frère, le Paris de la rive droite, n'aura pas encore entièrement raison de lui d'ici longtemps.

La *rue Séguier* (précédemment rue Pavée-Saint-André-des-Arts), existait au XIIIe siècle. D'une famille de magistrats parisiens, Pierre Séguier, chancelier de France (1588-1672), lui a donné son nom. La *rue de Savoie*, ouverte en 1674 et percée en 1672 sur l'emplacement de l'hôtel des ducs de Savoie, n'est composée que de vieux, très vieux hôtels. Nous passons les noms de ces rues de crainte d'ennuyer le lecteur par des énumérations trop longues.

Au 13 de la rue de Savoie se trouve une plaque dont ci-après le libellé :

SOPHIE GERMAIN
PHILOSOPHE ET MATHÉMATICIENNE,
NÉE A PARIS EN 1776, EST MORTE DANS CETTE MAISON
LE 27 JUIN 1831.

Cette plaque a été posée par les soins de la Ville de Paris en 1894.

Rue des Grands-Augustins, dénommée en 1269 rue de l'Abbé-de-Saint-Denis, nous remarquons au 7 l'hôtel de Turenne occupé actuellement par la Société géologique de France.

La *Brasserie du Caveau*, située dans cette rue, est le rendez-vous des cabotins de la rive gauche. En plus petit un café des alentours de la Porte Saint-Denis ou de la Porte Saint-Martin avec les grands boulevards en moins.

Une partie de l'ancienne *rue Dauphine*, si pittoresque, a été démolie. La mère Tralin, bien connue des chansonniers et des poètes du Quartier, y tient encore sa maison d'édition. La rue Dauphine a porté en 1792 le nom de Thionville. Elle est ainsi actuellement dénommée en l'honneur du dauphin, fils de Henri IV. Le passage Dauphine a été ouvert en 1825. Et maintenant à *la Tour de Nesle*, ancienne hostellerie située rue de Nesle.

La *rue de Nesle*, ancienne rue d'Anjou-Dauphine, a été ouverte en 1607, elle est située sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Nesle. Laissons à gauche l'*impasse de Nevers*, prenons la rue de ce nom où se trouve la maison où Mme Sans-Gêne exerçait son métier de blanchisseuse. A vous, M. Sardou! L'*impasse de Nevers* existait au XIIIe siècle, la rue de Nevers également, et fut dénommée ainsi en 1636 par un procès-verbal. Elle longeait l'hôtel de Nevers, qui avait remplacé l'hôtel de Nesle.

Voilà le *quai Conti*, construit en vertu de décisions du bureau de la ville, des 5 novembre 1655 et 10 juillet 1662. Nommé en 1792 quai de l'Unité, il doit son nom à l'hôtel de Conti, qui y avait sa principale entrée. L'*impasse Conti*, précédemment impasse de la Monnaie formée en 1771, toujours sur les bords de la Seine avec les eaux sales et tranquilles, coulant lentement sous les ombres de Notre-Dame et ces maisons de la Cité qui baignaient jadis leurs fondations en des ondes probablement plus claires. Napoléon Ier, alors qu'il

n'était encore que petit lieutenant d'artillerie, habitait, vers 1790, le numéro 5 du quai Conti; un poète, M. Bourgerel, occupe actuellement sa chambre. Après, le futur empereur demeura dans une maison au coin de la rue Dauphine et du quai où se trouve actuellement un marchand de tabac.

La *Monnaie*, Moulin de la Galette de la rive gauche, certes préférable à celui de la butte, n'en déplaise aux Montmartrois!

La *Monnaie*, dont on posa la première pierre en 1771, est l'œuvre de l'architecte Antoine, qui a fait aussi la façade de la cour du Palais de justice. Elle est construite sur l'emplacement de l'hôtel de Conti où le garde-meuble avait été transporté après la démolition de l'hôtel du Petit-Bourbon, jeté lui-même à terre lors de l'entreprise de la colonnade du Louvre. La reconstruction de l'hôtel des Monnaies résulte d'un premier projet abandonné qui consistait à transporter l'Hôtel de Ville sur le quai Conti. Les principales collections de monnaies, de médailles, de jetons et de matrices que possède la Monnaie sont exposées dans un grand cabinet de forme octogone occupant l'avant-corps de la façade. Les dimensions imposantes de cette salle et la richesse de sa décoration en font l'une des plus intéressantes œuvres artistiques du XVIIIe siècle. Pendant longtemps, on avait frappé les pièces royales dans une vieille maison de la rue de la Monnaie et un autre balancier était installé dans un moulin situé sur la Seine, à la pointe occidentale de la Cité.

(*Les Monuments de Paris*, de A. de Champeaux.)

La *rue Guénégaud* a été ouverte en 1664. Elle longeait l'hôtel de Guénégaud, ministre et secrétaire d'État.

RUE GUÉNÉGAUD[1].

J'ai dit que, la porte de Buci située vers le haut de la rue Saint-André-des-Arts (vis-à-vis de la rue Contrescarpe), les murs de la ville traversant le terrain où l'on plaça dans la suite la porte Dauphine (à l'autre bout de la même rue) allaient terminer leur enceinte à la porte de Nesle, bâtie où est à présent la première cour du collège des Quatre Nations; l'hôtel de Nesle avec ses jardins occupait tout l'espace qu'occupent aujourd'hui quelques dépendances de ce collège, les maisons de la petite place de Conti, cette petite place, l'hôtel de Conti, la rue Guénégaud, depuis l'égout jusqu'à la rivière, et la petite rue de Nevers. Philippe le Bel l'acheta d'Amauri de Nesle en 1308. Les rois ses successeurs le donnèrent et l'aliénèrent plusieurs fois; il était toujours revenu au domaine. Charles IX le vendit en 1571 à Louis de Gonzague, duc de Nevers, qui le rebâtit en partie. Il fut ensuite l'hôtel Guénégaud et enfin l'hôtel de Conti. Henri de Guénégaud, secrétaire d'État, qui l'avait acheté vers l'an 1650, y avait fait de grands changements et avait bâti cette rue, qui fut prise sur le jardin.

D. Félibien et D. Lobineau, dans leurs histoires de Paris, ont apparemment suivi les plans qu'on trouve dans le premier volume du traité de la police du commissaire de la Marre. Ces plans sont très fautifs; ils placent l'hôtel de Nesle hors des murailles; il est certain qu'il était dans l'enceinte et que ses murs en faisaient partie.

Le duc de Berry, oncle de Charles VI, fit bâtir, il est vrai, un petit hôtel, ou séjour de Nesle, au delà des fossés de la ville; il communiquait au grand hôtel par un pont-levis, et

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.



Le collège Mazarin (1723)

ses jardins s'étendaient, d'un côté vers la porte de Buci, et de l'autre au bord de la rivière, c'est-à-dire où est à présent le quai Malaquais. Il ne fallait pas confondre ce petit hôtel avec le grand. Le collège des Quatre Nations a été bâti sur quelques dépendances de l'un et de l'autre et sur les fossés de la ville. Je n'écris qu'après avoir examiné très exactement les anciens plans de Paris à la bibliothèque du Roi et à celle de Saint-Victor.

En 1538, en fouillant la terre proche de la tour de Nesle, on trouva onze caveaux, et dans un de ces caveaux le corps d'un homme armé de toutes ses pièces. Ces sépultures étaient-elles du temps des païens? Il est certain qu'il n'y avait jamais eu ni cimetière, ni église dans cet endroit.

En 1676, on représenta sur le théâtre de l'hôtel de Guénégaud, rue de la Verrerie, une comédie de Thomas Corneille, en cinq actes, intitulée le *Triomphe des dames*, qui n'a point été imprimée et dont le ballet du jeu de piquet était un des intermèdes.

La librairie du Peuple, l'Œuvre, se trouvait au n° 17 de cette rue.

Continuant notre promenade, nous arrivons d'abord à la *rue Mazarine*[1], qui n'était au XIVe siècle qu'un ancien chemin longeant les fossés de la ville. Elle fut ouverte en rue vers 1600 et doit son nom au Collège des Quatre Nations, aujourd'hui palais de l'Institut, fondé par Mazarin (au n° 11, M. Berthelot, le sympathique député du VIe arrondissement, habite dans un vieil hôtel).

Puis au *passage du Pont-Neuf*, ancien passage des Panoramas.

1. *Les Monuments de Paris*, par A. de Champeaux.

La première section de la *rue de Seine* a été dénommée ainsi vers 1510, elle existait vers 1259. Un arrêté préfectoral du 26 février 1867 lui avait donné le nom de rue du Sénat. L'origine de son nom vient de ce qu'elle se trouvait sur la partie du fossé de la ville aboutissant à la Seine.

RUE DE SEINE[1].

La reine Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, étant revenue à Paris après une absence de près de vingt-cinq ans, fit bâtir au bout de cette rue, en 1606, un hôtel avec de vastes jardins, qui régnaient le long de la rivière; elle y mourut le 27 mars 1615.

Son palais fut vendu en 1619, quatre ans après sa mort, et l'on commença de bâtir le quai Malaquais sur une partie du terrain qu'occupaient les jardins.

Jusqu'alors, le faubourg Saint-Germain n'avait été que comme ces villages composés de quelques rues dont les maisons sont séparées les unes des autres par des vignes, des prés et des jardins; en sortant de la porte de Nesle, située où est à présent la première cour du collège des Quatre-Nations, on entrait dans la campagne. La rue Taranne et la rue Saint-Dominique s'appelaient le Chemin aux vaches; c'était le pré aux Clercs. Et les rues des Petits-Augustins, Jacob, de Saint-Père, de l'Université, du Bacq, de Verneuil, de Baune et de Bourbon n'existaient point encore; on en verra, je crois, la preuve avec plaisir dans une comédie du grand Corneille représentée pour la première fois en 1642.

Nous arrivons ensuite à la *rue de l'Échaudé-Saint-Germain*, qui existait en 1388 sous le nom de Chemin sur le fossé de l'Abbaye. Son nom lui vient, dit-on,

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.

d'un îlot de maisons en forme d'échaudé ou pâtisserie triangulaire.

La *rue Jacob* existait en 1545. En 1585, la *rue du Colombier* s'appelait rue du Pré-aux-Clercs.

La rue Jacob doit son nom au projet, conçu par la reine Marguerite de Valois, de réaliser le vœu de Jacob en élevant un temple au Seigneur; la fondation des Petits-Augustins fut le résultat de ce projet.

La *rue de Fürstenberg* a été ouverte devant le palais abbatial construit par le cardinal Fürstenberg, abbé de Saint-Germain-des-Prés en 1699. Elle s'est appelée d'abord rue de Wertingen.

Au coin de la rue Furstenberg existait un marchand de vins : *Au Grand Livre*, avec une enseigne peinte sur le mur. Sur cette enseigne, un dessin et une longue description traitaient de l'histoire de la Vigne d'après Noé.

Rue Cardinale, se trouve l'association de l'École odontotechnique ; au coin de la rue, une cour remplie de pierres architecturales très curieuses, provenant des ruines de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Dans cette cour, un petit bâtiment très bien conservé est occupé par les Frères.

La rue Cardinale a porté le nom de rue Guntzbourg de 1806 à 1814. Elle a été percée en 1699 sur un terrain appartenant au cardinal de Furstenberg.

La *rue de l'Abbaye*, précédemment rue Neuve-de-l'Abbaye (1809), puis rue de l'Abbaye (1815), fut ouverte en l'an VIII sur les terrains de l'abbaye Saint-

Germain, entre les rues de l'Échaudé et Bonaparte. Elle doit son nom à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, fondée par Childebert en 543. De nombreuses découvertes archéologiques ont été faites rue de l'Abbaye, on cite notamment des fragments du pavage des bâtiments claustraux.

Le *passage de la Petite-Boucherie* n'offre plus aujourd'hui rien de bien particulier. Il y a peu d'années, il était occupé tout du long par des bouchers. Il fut ouvert vers 1699 et portait, à cette époque, le nom de rue Abbatiale.

Ce passage nous conduit au *boulevard Saint-Germain*, ouvert en vertu d'un décret du 11 août 1855, entre le quai de la Tournelle et le boulevard Saint-Michel. Un décret du 28 juillet 1866 le prolongea entre le boulevard Saint-Michel et le quai d'Orsay. L'origine assez banale de son nom vient de ce qu'il traverse le faubourg Saint-Germain.

Les invasions normandes dévastèrent Paris, laissant pourtant presque intacte l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, protégée par une enceinte fortifiée. On peut voir encore dans une des maisons de la cour du Commerce une tour de la muraille qui protégeait l'église Saint-Germain-des-Prés.

La *rue de l'Ancienne-Comédie*, précédemment rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, existait en 1502 sous le nom de rue des Fossés. Elle a été alignée en 1560. L'hôtel des Comédiens français était situé dans cette rue (1689-1770).

L'église *Saint-Germain-des-Prés* est le restant de l'une des plus célèbres abbayes de France, dédiée en 558 par Childebert à sainte Croix et à saint Vincent.

Elle ne fut placée sous l'invocation de Saint-Germain que lorsque le corps de cet évêque de Paris, qui avait été inhumé dans la chapelle Saint-Symphorien, fut placé derrière le maître autel de l'église abbatiale.

On a transporté à Saint-Denis, pendant la Révolution, des tombes royales qui se trouvaient à Saint-Germain-des-Prés.

Saint-Germain-des-Prés était entouré de larges fossés communiquant avec la Seine par un canal, et l'enceinte était appuyée de tours crénelées et de portes fortifiées au devant desquelles s'étendait le pré aux Clercs. L'abbaye Saint-Germain-des-Prés appartenait alors aux Bénédictins de Saint-Maur.

Le jardin de l'hôtel de Cluny contient le dessin de l'hôtel de la Vierge, construit par Pierre de Montreuil.

Saint-Germain-des-Prés se trouvait dans un grand enclos compris entre les rues Saint-Benoît, Sainte-Marguerite, de l'Échaudé et Jacob. Dans cette enceinte, il y avait de nombreux cloîtres et un magnifique réfectoire, construit également par Pierre de Montreuil, architecte de la Sainte-Chapelle.

Rue Bonaparte, nous remarquons, après avoir laissé sur la droite, en face Saint-Germain-des-Prés, le local occupé par la *Société d'Encouragement pour l'in-*

dustrie nationale et la statue de Diderot (1713-1784), située de l'autre côté du boulevard Saint-Germain.

La *rue Bonaparte*, précédemment rue des Petits-Augustins, entre le quai Malaquais et la rue Jacob ; rue Saint-Germain-des-Prés, entre la rue Jacob et la place Saint-Germain-des-Prés et rue du Pot-de-Fer, entre la rue Saint-Sulpice et la rue de Vaugirard. Sous le premier Empire, une partie de la rue avait déjà porté ce nom en l'honneur de Napoléon. Il a été étendu à toute la rue en 1852. Rue Bonaparte, se trouve la principale entrée de *l'École nationale des Beaux-Arts*, aménagée dans les anciens bâtiments du couvent des Petits-Augustins, qui servirent d'abord à Alexandre Lenoir pour la création de son musée.

La maison des Petits-Augustins a été établie par la reine Marguerite de Valois sur une portion du jardin de son hôtel, situé près de l'enceinte vis-à-vis l'ancien logis de Nesle.

La *rue Gozlin*, précédemment rue Sainte-Marguerite, est indiquée sous le nom de rue du Perron dans le rôle de la taille de 1292. Gozlin, abbé de Saint-Germain-des-Prés et évêque de Paris, défendit la ville contre les Normands et mourut pendant le siège en 886. Au numéro 7, se trouve une maison assez curieuse comme architecture, un buste d'abbé orne le milieu de la façade.

Dans cette maison, se trouvait jadis le *Caveau des Incohérents*. Au numéro 19, un débit de vins très ancien : *A la Triboulette*. Une singularité, c'est le

numérotage de cette rue, jugez-en plutôt, 19 — 1 — 19 — 3 — 5 et 7.

Au coin des rues Gozlin et des Ciseaux, signalons une enseigne-rébus remontant certainement à quelques centaines d'années.

Tout en est bon
depuis les
. . . . (Ici des pieds de cochon)
jusqu'à la
. . . . (Ici la tête du dit animal).

Au numéro 143, boulevard Saint-Germain, ancienne rue Gozlin, se trouve le *passage de la Chaise*. Au-dessus de l'entrée de ce passage, on voit une très vieille enseigne, malheureusement détériorée par le temps.

Rue des Ciseaux. Une petite partie de la rue d'Erfurth, comprise entre la rue Gozlin et le boulevard Saint-Germain, a été ajoutée à la rue des Ciseaux. Elle existait en 1429. Un procès-verbal de 1636 la nomme rue des Fossés-Saint-Germain. Son nom d'origine vient de l'ancien hôtel des Ciseaux et aussi d'une enseigne *Aux Ciseaux d'Or* datant du XVe siècle. Dans la construction des nouvelles maisons on n'a même pas respecté un temple de l'amour très connu des étudiants.

Les travaux de percement du boulevard ont amené la démolition de la curieuse geôle de l'abbaye. Cette ancienne justice cléricale fut convertie en prison pendant la Révolution. Elle fut le principal théâtre des

massacres dans les prisons en 1792. C'est là que Mlle de Sombreuil sauva la vie de son père.

Le palais abbatial construit en 1586 par le cardinal de Bourbon sert aujourd'hui de lieu de réunion à plusieurs sociétés savantes. La façade est située rue de l'Abbaye. Son style est du XIe siècle et de la première moitié du siècle suivant.

L'extérieur a conservé le caractère architectural de l'époque romane.

Hippolyte Flandrin l'a décoré.

La *rue des Canettes*, spécialement habitée par des fumistes, existait au XIIIe siècle. Son nom vient d'un ancienne enseigne.

La *rue Guisarde* a conservé aussi, à côté de sa plaque indicatrice actuelle, une autre étiquette gravée dans la pierre. Elle fut ouverte sur l'emplacement de l'hôtel de Roussillon à la suite de la vente de cet hôtel le 12 avril 1619. Pendant la Révolution, on la nommait rue des Sans-Culottes. Elle doit son premier nom à une princesse de la maison de Guise.

La *rue Princesse*, ouverte en 1630 sur l'emplacement de l'hôtel de Roussillon, fut nommée rue de la Justice. Elle est contiguë à la rue Guisarde et doit son nom à une princesse de la maison de Guise.

Nous arrivons au *marché Saint-Germain*, que l'on est en train de complètement transformer, au grand désespoir des marchands. On démolit une partie de ce marché pour construire des préaux destinés à recevoir les enfants des écoles municipales pendant les

examens du certificat d'études. L'ancienne et curieuse fontaine qui était située au milieu du marché Saint-Germain a été fortement détériorée par les démolisseurs qui ont supprimé les bas-reliefs. Elle va être transportée dans une autre cour du marché.

Dans le *marché Saint-Germain*, nous allons vous présenter un de nos amis, M. Bévillard, boucher doyen du quartier latin, ainsi qu'il s'intitule glorieusement. Il est né le 19 juin 1819. M. Bévillard s'est mis à notre disposition pour nous faire visiter non seulement le marché, mais aussi ses environs très intéressants. Oh ! il faut le voir, le bon vieillard, gai, alerte, rempli de santé, marchant plus vite que nous. Il s'arrête à peine pour nous expliquer qu'ici s'est passé tel événement, que là demeure le souvenir d'une anecdote. Il est infatigable. Nous ne pouvons l'arrêter, et c'est tout essoufflés que, deux heures après, nous nous séparons de lui. Il parle toujours, aimant à rappeler les souvenirs et les aventures de sa vie. Car il a eu une vie mouvementée, le père Bévillard.

Le père Bévillard s'est assis le 24 juin 1848 sur le trône de Louis-Philippe, c'est là sa plus grande gloire. Voici dans quelles circonstances : Son patron était fournisseur de la Cour, et Bévillard allait chaque jour, en sa qualité de garçon, porter chez le roi côtelettes et gigots ; après la chute de Louis-Philippe, il continua à fournir le personnel. Le 24 juin, surpris par une manifestation, Bévillard se trouve entraîné par la foule dans la maison royale. Inutile d'ajouter

qu'il ne restait plus rien de sa livraison. Furieux de son malheur, il fait cause commune avec ses bourreaux. Il pénètre dans le palais, crie plus fort que les autres et, porté par la foule, il se trouve au pied du trône. Il en monte les degrés, s'asseoit sur le trône et s'écrie : « Vive la République, mais rendez-moi mes gigots ».

Le père Bévillard nous montre un restant de la fosse aux lions située rue *Mabillon*. Origine : Jean Mabillon, bénédictin érudit (1632-1707). La partie entre les rues du Four et Clément a été ouverte en 1584 sur l'emplacement d'un passage (ancien passage du Four) conduisant à la foire Saint-Germain. Elle était appelée rue de la Foire. Nous y descendons même et nous restons perplexes. Cette fosse aux lions ne serait-elle pas plutôt un restant de fortifications quelconque? mais n'insistons pas et ne contrarions pas notre guide, qui ajoute : « Cette fosse allait jusqu'à la rue de Montfaucon ». Une annexe où est situé maintenant un lavoir comprenait, avant 1870, le quartier de la boucherie. Cette annexe est située rue Lobineau, et s'étendait de la rue Félibien à la rue Mabillon. Voici les deux plaques qui se trouvent à l'entrée du marché située en face la rue de Montfaucon, rue Clément :

LA TOUR SAINT-GERMAIN
OCCUPAIT JUSQU'A LA FIN DU XIII[e] SIÈCLE
L'EMPLACEMENT DE CE MARCHÉ

*

LE MARCHÉ A ÉTÉ CONSTRUIT DE 1813 A 1818
PAR J.-B. BLONDEL ET LUSSON

Pendant longtemps, il a été question de mettre à la place du marché Saint-Germain la caserne Tournon (municipaux) et les pompiers de la rue du Vieux-Colombier. Cette idée a été abandonnée. Au coin de la *rue de Montfaucon* (ancienne entrée de la foire Saint-Germain, convertie en rue en 1817, précédemment passage de Bussy, maintenant baptisée du nom de Dom Bernard de Montfaucon, bénédictin érudit (1655-1741), et de la *rue Clément* (rue Clément. Dom François-Clément, bénédictin historien (1714-1793), on remarque une vieille maison occupée partiellement encore par un marchand de vins. Elle est entourée de grilles de l'époque et possède une enseigne-rébus assez curieuse. Deux colombes surmontées de deux cœurs percés par un trait. Au-dessous une torche et un carquois rempli de flèches : c'est la maison Brule, Frilley-Neveu successeur. Le café de la *Longue-Allée* était situé au coin de la rue de Montfaucon et de la rue de l'École-de-Médecine. Les commerçants du quartier s'y réunissaient en grand nombre. Anciennement, deux grilles fermaient, le soir, la rue de Montfaucon côté du marché.

Tout près de là, le restaurant du *Vieux-Satyre* est également très ancien; il existe encore, plus prospère que jamais, au coin de la rue du Four et de la rue de Montfaucon, sur le boulevard Saint-Germain, anciennement rue de l'École-de-Médecine.

Les grands magasins de nouveautés : *Au grand Condé*, qui ont brûlé vers 1860, se trouvaient au coin

de la rue de Seine et de la rue de l'École-de-Médecine. Pour ne pas quitter ce coin fécond en souvenirs, jetons un coup d'œil à l'angle de la rue de la Petite-Boucherie et du 166 boulevard Saint-Germain. A cet emplacement, se trouvait un Tribunal Révolutionnaire ; un peu plus loin, vers Saint-Germain-des-Prés, la prison de l'Abbaye, et enfin le cimetière de cette paroisse détruit par le percement du boulevard.

En entrant dans la maison du 168, derrière l'abside de Saint-Germain-des-Prés, on voit un côté du palais abbatial entouré de jardins.

L'*hôtel de l'Abbaye*, ancien passage de l'abbaye, est situé sur le boulevard Saint-Germain, en face de la maison d'où nous sortons. Il allait de la *rue du Four* (la rue du Four existait au XIIIe siècle : le four banal de l'Abbaye Saint-Germain qui y était situé lui a donné son nom) à la rue Gozlin, anciennement rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain. Revenons dans la rue du Four ; au n° 15, habitait en 1848 Ledru-Rollin, avocat et homme politique français, membre du gouvernement provisoire avec Guizot, Thiers, Berryer, Odilon Barrot, M. Dufaure, Lamartine, Billault, Montalembert, etc. Ledru-Rollin compte parmi les plus grands orateurs du règne de Louis-Philippe. Né en 1807, il est mort en 1874.

La partie de la *rue Grégoire-de-Tours* située entre les rues de Buci et de l'École-de-Médecine a été ouverte à la suite d'un contrat passé entre l'abbaye Saint-Germain-des-Prés et Thomas de Mauléon en février 1254. L'ori-

gine du nom de cette rue vient de Grégoire de Tours, évêque de cette ville et historien (544-595). La *rue du Cœur-Volant* n'a été ouverte qu'à la fin du XVIᵉ siècle.

Rue Grégoire-de-Tours, existait un restaurant tenu par M. et Mme Brassier. Cet établissement était situé en face d'un bureau de placement spécial pour les boulangers. La Chambre syndicale de la boulangerie tenait ses assises chez Brassier : d'où conflit entre les deux voisins. Une rixe qui aurait pu avoir des conséquences funestes se déroula entre les tenanciers des deux maisons. Le restaurant Brassier était fréquenté à cette époque par Papillaud, notre confrère de *la Lanterne*, Blédort aujourd'hui de Bercy, Amyot, les anarchistes Dupont et Adrien Martin, Soulier, qui, de commis de magasin, est devenu artiste-lyrique sous le nom de Montancé, Chautard, Eugène Lemercier, aujourd'hui un des meilleurs chansonniers de Montmartre, qui avait composé à l'époque la *Complainte des Bouffes-à-l'œil*, Henri Bouillon, sculpteur, Edmond Char, Lucette, qui après avoir tenu une brasserie rue Jacob, a fondé la *Taverne Alsacienne* où des ombres de Cazals défilèrent, Normand, l'étudiant révolutionnaire, actuellement pharmacien à Montreuil, Malaval, sculpteur, dont le déménagement restera légendaire, enfin, parmi les principaux habitués, car combien nous échappent, le grand poète Verlaine. Au 25 de la rue du Four, Guillotin et Robespierre ont habité. Dans le fond de la cour de cette maison, se trouve une fontaine remarquable.

COMPLAINTE DES BOUFFES-A-L'ŒIL

(Air de *Fualdès*).

Écoutez bien cette histoire,
Car c'est celle, s'il vous plaît,
D'un endroit ous qu'on allait
Rigoler, chanter et boire.
Je la dédie au pèr' Brassier,
C'était un chouet' goncier.

Ça se trouvait dans la rue
D'un nommé Grégoire de Tours.
Il fallait voir, tous les jours,
Comm' la table était courue,
A caus' que tous les clients
Payaient quand ils àvaient l' temps.

Amyot, dont le corps se cambre,
Fut de la Société.
Plein d'un chic incontesté
C'était bien son plus beau membre.
Mêm' qu'un soir il l'employa
Pour c'te pauv' petite Yaya.

On y vit l'épin' dorsale
De l'anarchiste Martin,
Qui parlait, soir et matin,
D' fair' sauter la capitale,
Mais il ne fit, ce copain,
Jamais sauter qu'un lapin.

Alors Lemercier Eugène
Y détestait les cagots,
Puis engueulait les sergots
Et, dans des chansons sans-gêne,
Rimait des couplets grivois
Pour faire b... les bourgeois.



Eugène Lemercier

On y vit la mine fraîche
De Char, aimable garçon,
Qui courtisait la chanson
En même temps que la dèche,
Ce qui prouve que les Chars
Sont général'ment déchars.

Pour finir, faut que j' vous conte
Qu'on y rencontrait aussi
Léon Drouin de Bercy,
Argotier, quoi qu'il fût comte.
Ça m' rappelle, crénon d'un chien!
Que j' n'ai jamais réglé l' mien.

Eugène Lemercier[1].

Nous reprenons le boulevard Saint-Germain, en passant devant le *Café du Cercle*, situé en face le *Cercle de la Librairie*, construit par Garnier, l'architecte de l'Opéra, au coin de la rue Grégoire-de-Tours et du boulevard Saint-Germain.

Nous voici revenus à notre point de départ, la rue Monsieur-le-Prince. Voilà notre première promenade à travers le pays latin terminée, des rues ont été passées sous silence avec intention, des omissions sont aussi inévitables. Qu'on nous les pardonne dans un travail de documentation.

1. *Autour du Moulin*, chansons de la Butte. E. Flammarion, éditeur.

DEUXIÈME PROMENADE

Notre deuxième promenade à travers le quartier latin comportera la partie sud du VIe arrondissement, c'est-à-dire le *Luxembourg* et la *place de l'Observatoire*. Dirigeons-nous d'abord vers l'*Odéon*. Nous voici sur la place ornée d'une statue d'Émile Augier; elle s'est appelée place du Théâtre-Français et a été ouverte en 1779. La *rue de l'Odéon*, ouverte également en 1779, s'est appelée rue du Théâtre-Français. Le *carrefour de l'Odéon*, dénommé ainsi depuis 1801, a été ouvert en 1779. Parlerons-nous des galeries où depuis 1848 ont défilé devant les librairies toutes les générations de professeurs et d'étudiants.

A remarquer, place de l'Odéon, une plaque portant cette inscription : *Camille Desmoulins habitait cette maison en* 1792.

Prenons la rue *Regnard*, qui est certainement une des rues les plus courtes de Paris. Elle ne compte que deux numéros, le 1 et le 4, et mesure à peine quelques mètres; des lettres patentes du 10 août 1779 décrètèrent son ouverture sur l'emplacement de l'an-

cien hôtel de Condé. Elle doit son nom à Jean-François Regnard auteur dramatique (1655-1709).

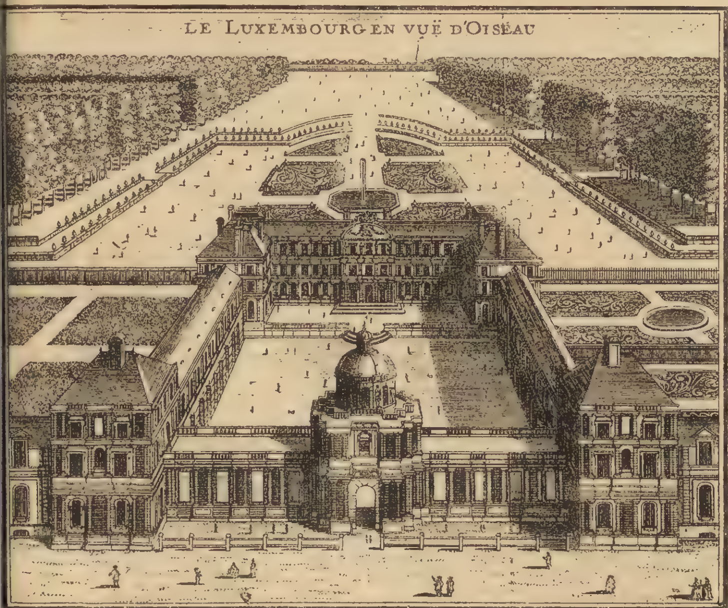
La *rue de Condé*, située sur l'emplacement de l'hôtel de Condé qui y avait sa principale entrée, a été formée au XVe siècle sur l'emplacement du clos Bruneau. La rue de Condé est vierge de tout commerce, on dirait une bonne rue de province; des façades curieuses, de très vieux hôtels font les frais de sa décoration. Le restaurant Foyot est situé au coin des rues de Condé, de Tournon et de Vaugirard. Le restaurant se trouvant en face du Sénat a été jadis très fréquenté par nos honorables, faut-il ajouter sénateurs. Une bombe placée, il y a peu d'années, sur le rebord de la première fenêtre de la rue de Condé, a eu pour conséquences des dégâts matériels importants, et aussi des accidents de personnes. Notre très sympathique confrère Laurent Tailhade a longtemps porté les marques d'une blessure reçue à cette occasion.

L'ancien hôtel du *Petit Luxembourg*, construit par Marie de Médicis et embelli par Anne de Bavière, a reçu, depuis la Révolution, la destination officielle du palais avoisinant. Il sert aujourd'hui de résidence au président du Sénat.

La rue de Vaugirard, précédemment rue de Vaugirard et Grande-Rue (Route Nationale n° 189), entre le boulevard de Vaugirard et les boulevards Lefebvre et Victor, traverse l'ancien village de Vaugirard (Origine).

Le *Palais du Luxembourg*, construit par Jacques Debrosse, par les ordres de Marie de Médicis, fut

terminé en cinq années (1615-1620); puis le Luxembourg passa à Gaston d'Orléans, fils de Marie de Médicis, et devint la demeure de la reine d'Espagne



Le Luxembourg à vol d'oiseau (1723).
Gravure communiquée par la Bouquinerie Maurice Artus.

et du comte de Provence, frère de Louis XVI. La Révolution le transforma en prison; plus tard, le Directoire s'y installa, puis il devint successivement le siège de la Chambre des pairs et du Sénat.

Les salles du Palais du Luxembourg servirent longtemps à l'exposition des tableaux acquis par l'État à la suite des expositions annuelles. Ce Musée a été transféré dans l'ancienne Orangerie du jardin du Luxembourg, où les tableaux font un stage, en attendant la mort de leurs auteurs, qui permet leur envoi au Louvre, fermé aux œuvres des célébrités vivantes.

La *rue de Tournon* existait à l'état de chemin dit ruelle du Champ de Foire, en 1517, et fut convertie en rue en 1541. Un arrêté préfectoral du 26 février 1867 lui avait donné le nom de rue du Sénat, mais elle a repris celui de François Tournon, cardinal, homme d'État (1489-1562), abbé de Saint-Germain-des-Prés. Elle a été ouverte sur le territoire de l'abbaye. Aujourd'hui les municipaux y ont une caserne.

La *rue Garancière* que nous trouvons tout de suite, à droite, dans la rue de Vaugirard, en allant vers la rue d'Assas, existait en 1540. L'hôtel Garancière a été construit dans ces parages au commencement du xve siècle. Nous remarquons, rue Garancière d'abord, un caveau situé au n° 17, dans lequel exista un débit de vins. Ce caveau donne une idée bien exacte des magasins du Vieux Paris, si toutefois on peut qualifier de ce nom pompeux ces sous-sols humides et noirs. Au n° 8, se trouvait l'ancienne mairie actuellement occupée par la librairie Plon. Ensuite, voici une vieille Fontaine situé au n° 12. Elle porte l'inscription suivante sur son fronton :

Aquam a præfech et ædilibus accentam hic suis imprensis civibus fluere voluit serenissima, princeps Anna Palatina ex favarus relicta serenissimi principes Henrici Julii Borbonii principis Condacé anno domini M. D. CC. XV.

Au 36 de la *rue de Vaugirard* se trouve le palais de l'architecte du Luxembourg, ancien hôtel des Gardes. Sur la paroi extérieure de la muraille se dessine l'étalon du mètre.

La *rue Servandoni*, qui compte toujours de nombreux et anciens hôtels, fut ainsi dénommée en 1806. On la nommait précédemment rue du Fossoyeur. Elle existait en 1424. Origine du nom : Jean-Jérôme Servandoni, architecte, auteur du portail de Saint-Sulpice (1695-1766).

La *rue Canivet* existait au XVIe siècle. Deux hypothèses se présentent pour son origine : ou son nom vient de canivet, petit canif, ou il est la corruption du nom du premier propriétaire, Jean Caminet.

Saint-Sulpice, l'église boiteuse par ses tours, comme on pourrait l'appeler, est certes d'une belle architecture, ainsi que le dit justement M. A de Champeaux dans *les Monuments de Paris*. Les portes principales de l'église de Saint-Sulpice appartiennent au XVIe siècle, mais la durée des travaux se prolongea jusque sous le règne de Louis XV. Le plan primitif, donné par Gamard, fut modifié par Levau, par Oppenord et par Gittard.

En 1777, Chalgrin fut chargé de construire les tours;

mais il ne put achever que la tour du Nord, qui écrase celle du Midi, bâtie en 1749 par Maclaurin. L'église primitive portait le nom de Saint-Pierre et avait déjà été agrandie à la Renaissance. On peut d'ailleurs retrouver, dans les substructions qui ont servi postérieurement de caveaux funéraires, la trace des fondements, et l'on distingue l'enceinte, la base des piliers et celle des clochers, qui datent du XIe siècle.

Place Saint-Sulpice, se trouve une fontaine monumentale, dessinée par Visconti. Elle est en forme de loggia, et ses arcades sont occupées par les statues de Bossuet, de Fléchier, de Massillon et de Fénelon.

La *rue Férou*, qui existait en 1517, tire son nom de Férou Kenne, procureur au Parlement, propriétaire de maisons et terrains au XVIe siècle; l'*impasse Férou* est close par une porte qui dessert le séminaire Saint-Sulpice. C'est l'ancienne rue Saint-Pierre, ouverte vers 1540, et qui devint une impasse au commencement du XVIIe siècle.

Les murs du grand séminaire de Saint-Sulpice longent la rue Férou. L'ancien bâtiment, édifié en 1645, a été démoli au commencement du siècle et reporté ou il est actuellement, vers la rue Bonaparte.

Le presbytère de Saint-Sulpice se trouve au n° 50 de la même rue, en face le musée. A remarquer aussi une porte descendant aux catacombes, au coin de la rue de Vaugirard et de la rue Bonaparte. Une autre se trouve au n° 67. En continuant cette rue, nous



Le père Bullier.

Groupe du temps, communiqué par la Bouquinerie Maurice Artus, 116, boulevard de la Chapelle.

revenons place Saint-Sulpice où se trouve, en face l'église, la mairie du VIe arrondissement.

La *rue Honoré-Chevalier* date de la fin du XVIe siècle; elle s'appelait pendant la Révolution rue Honoré-Liberté. Elle porte le nom de Chevalier Honoré, maître boulanger, ancien propriétaire du terrain où elle fut construite.

Le cercle catholique se trouve dans la *rue Madame*. Cette rue doit son nom à Madame, épouse du comte de Provence, depuis, Louis XIII, alors propriétaire apanagiste du palais du Luxembourg, sur le jardin duquel elle a été ouverte. Elle portait anciennement d'abord le nom de rue du Gindre, entre les rues du Vieux-Colombier et Mézières, puis, de 1793 à 1800, rue des Mitoyennes, entre les rues de Vaugirard et d'Assas. La rue du Gindre existait en 1547.

L'hôtel de Cassel était situé sur l'emplacement actuel de la *rue Cassette*, dont le nom est une corruption du premier. Elle existait en 1521.

Au 70 de la rue de Vaugirard, que nous allons maintenant abandonner pour remonter jusqu'à la *rue d'Assas*, vers l'*Observatoire*, se trouve l'*École des Carmes* dont Marie de Médicis a posé la première pierre. L'église commencée en 1613 a été achevée en 1620.

Sur une maison neuve située au coin de la rue de Vaugirard, on lit l'inscription suivante gravée dans la pierre :

Ici s'élevait un hôtel où mourut, le 11 *février* 1868,



Closerie des Lilas. — Jardin Bullier.

Gravure communiquée par la Bouquinerie Maurice Artus, 116, boulevard de la Chapelle.

Jean-Bernard-Léon Foucault, membre de l'Institut, né à Paris le 19 *septembre* 1819. *C'est dans cet hôtel qu'il réalisa en* 1851 *la célèbre expérience qui démontrait la rotation de la terre par l'observation du pendule.* »

Dans la rue de Vaugirard, une image en relief représente le pendule de Foucault.

Nous voici *rue d'Assas*, précédemment rue de l'Ouest, entre les rues du Cherche-Midi et le carrefour de l'Observatoire. La rue d'Assas a été commencée en l'an VI; son tracé a été modifié en 1806. Elle est située sur l'emplacement des couvents des Carmes et du Cherche-Midi supprimés en 1790.

Le *Cercle des Étudiants catholiques* se trouve au 18 rue du Luxembourg, précédemment rue Bonaparte. *Rue de Fleurus*, se trouvait le *théâtre de Bobino*. Au numéro 8 actuel, on peut voir encore une vieille enseigne sous forme de tableau sur laquelle on distingue, difficilement, il est vrai, une image du théâtre du Luxembourg à l'époque.

Longeant le Luxembourg, nous regagnons la rue d'Assas; au 76, une plaque commémorative portant cette inscription : *Ici demeura Jules Michelet, historien, né à Paris le* 22 *août* 1798, *mort à Hyères (Var), le* 9 *février* 1874. Voici la rue Vavin au bout de laquelle se trouve l'École alsacienne fondée en 1871; puis, le *Lycée Montaigne*, *rue Auguste-Comte*, ancienne rue de l'Abbé-de-l'Épée ; au 92, les ateliers de M. Marinoni, contigus à son hôtel

particulier. En face, le jardin botanique de l'*École de Pharmacie*, à travers lequel on aperçoit une pyramide élevée en l'honneur des pharmaciens tués pendant la guerre.

Traversons la *rue Michelet*, à proximité de l'endroit où Michelet est mort, la rue d'Assas, et aussi les rues Bara et Leverrier ; (*rue Bara*, précédemment rue Carnot, ouverte en 1800 sous le nom de passage de Laurette. — Origine de la dénomination, Joseph Bara, tambour, âgé de treize ans, fusillé par les Vendéens en 1793); (*rue Leverrier*, voie ouverte en 1883. Précédemment impasse Notre-Dame-des-Champs. — Origine du nom : Urbain-Jean-Joseph Leverrier, astronome français, 1815-1877), afin d'arriver *place de l'Observatoire* sans toutefois avoir oublié la *Clinique d'accouchement Tarnier*, ancienne clinique d'accouchement et de gynécologie qui se trouvait *place de l'École-de-Médecine* où est maintenant l'*École pratique de Médecine.*

Nous nommons *place de l'Observatoire* cet immense espace situé derrière les petits jardins du Luxembourg, en face l'Observatoire et embrassant les larges débouchés de la rue d'Assas, de l'avenue de l'Observatoire, précédemment carrefour de l'Observatoire, ouverte en 1807, et enfin le boulevard Saint-Michel.

Cette place de l'Observatoire est pittoresque, en ce sens que tout s'y trouve réuni dans une agréable promiscuité. A gauche, voici *Bullier*, le bal légendaire

transformé souvent, mais debout toujours. Il a certes changé d'habitués et d'habituées, sa physionomie n'est plus la même que jadis; les Mimi-Pinson et les Musette sont remplacées par les femmes banales que l'on rencontre un peu partout; quant à l'étudiant, il s'y fait rare, et les petits calicots font en général les frais des dames, devant le bourgeois ébahi, venu à Bullier comme il va partout.

En face de l'établissement, se trouvaient autrefois des terrains vagues où se vidaient maintes querelles, entre étudiants et souteneurs. Des combats en règle s'engageaient souvent et les étudiants en nombre écrasaient facilement leurs ennemis. Malheureusement aujourd'hui encore, ces espèces pullulent au quartier et en sont la plaie.

L'étudiant contemporain a bien essayé de combattre le fléau ; de ci, de là, on a enregistré quelques timides essais, mais hélas! le bonhomme rossé la veille reparaissait le lendemain. La tentative avait été vaine, et il en sera de même tant qu'elles seront isolées. Allons, comme vos ancêtres; un peu de courage, rejetez à la Seine ces poissons, et peut-être, Mimi-Pinson, Musette et bien d'autres reviendront-elles égayer les parages du quartier.

En face Bullier, de l'autre côté de la place, se trouve encore le café de la *Closerie des lilas*, qui doit rappeler de bons et nombreux souvenirs aux étudiants d'antan.

Trois statues ornent la place de l'Observatoire.

La première, au centre, est celle de l'explorateur

FRANCIS GARNIER
INDO-CHINE — MÉKONG — FLEUVE-ROUGE
(1830-1873)

Cette statue est de Denys Puech et a été élevée en 1898.

La seconde est celle de *Ney*, elle marque la place où il fut fusillé. La statue du maréchal a été tournée successivement vers les quatre points cardinaux. Aujourd'hui il fait face à Bullier et regarde Montmartre.

Le monument porte l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE NEY DUC D'ELCHINGEN
PRINCE DE LA MOSCOVA
MORT LE 7 DÉCEMBRE 1815

Sur les autres faces du monument se trouve l'historique de la vie du maréchal, date par date. La statue de Ney est de Rude, elle a été érigée en l'année 1853.

L'Observatoire, dû à Louis XIV, a été commencé en 1668 et terminé en 1671, sur les dessins de Claude Perrault. Notons que le Méridien de Paris passe au milieu du boulevard Saint-Michel, et qu'il sépare le VIe arrondissement du Ve.

Le troisième monument est le fameux groupe de Carpeaux, *les Quatre Parties du Monde*. situé à l'extrémité des petits jardins du Luxembourg. Ces petits jardins, placés au centre de l'avenue de l'Observatoire, contribuent à faire de ce quartier un endroit délicieux.

Avenue de l'Observatoire, du côté des numéros pairs, nous remarquons l'*École coloniale*, l'*École de pharmacie* et les bâtiments annexes de cette école destinée à la chimie, les bâtiments sont situés sur l'emplacement d'une poudrière qui fit explosion en 1870.

Le café de la Rotonde, ancien concert du Chalet, était surnommé le Divan japonais de la rive gauche; c'est dire que le plus grand vacarme ne cessait d'y régner, et que l'art n'a pas dû pleurer de sa disparition; il était situé sur le boulevard Saint-Michel au coin de l'avenue de l'Observatoire.

RUE D'ENFER[1].

Près du Luxembourg.

Saint Louis fut si édifié au récit qu'on lui faisait de la vie austère et silencieuse des disciples de saint Bruno, qu'il en fit venir six et leur donna une maison avec des jardins et des vignes au village de Gentilly. Ces religieux voyaient de leurs fenêtres le palais de Vauvert, bâti par le Roi Robert, abandonné par ses successeurs, et dont on pouvait faire un monastère commode et agréable par la proximité de Paris. Le hasard voulut que des esprits ou revenants s'avisèrent de s'emparer de ce vieux château. On y entendait des hurlements affreux. On y voyait des spectres traînant des chaînes, et, entre autres, un monstre vert avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt à s'élancer la nuit sur les passants. Que faire d'un pareil château? Les Chartreux le demandèrent à saint Louis; il le leur donna avec toutes les appartenances et dépendances. Les revenants n'y revinrent plus; le

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.



Dessin de Raoul Thomen.

nom d'Enfer resta seulement à la rue en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait.

Quelques étymologistes prétendent que la rue Saint-Jacques s'appelait anciennement *via superior*, et celle-ci, parce qu'elle est plus basse, *via inferior* ou *infera*, d'où lui vint dans la suite le nom d'enfer par corruption et contraction de mot. D'autres disent que les gueux, les filous et les gens sans aveu, se retirant ordinairement dans les rues écartées, on donnait le nom d'enfer à ces rues, à cause des cris, des jurements, des querelles et du bruit qu'on y entendait sans cesse.

La Bosse était un établissement qui avait pris son nom d'un gamin qui distribuait des prospectus à la porte et qui était bossu. Il avait été fondé dans le local de l'ancienne brasserie des 22 Cantons, boulevard Saint-Michel. Transféré rue Monsieur-le-Prince, puis rue des Écoles, il devint la brasserie de *la Marmite*. Le sous-sol de cette dernière brasserie, où le culte de Saturne était en honneur, fut maintes fois le théâtre de pugilats sérieux entre les habitués et les étudiants.

Une des dernières batailles qui y eut lieu eut pour conséquences le saccage en règle de la maison ; à l'arrivée des agents, tables, chaises, bouteilles, verrerie et glaces n'existaient plus. Loin de réparer le mal, le patron laissa le tout tel que, et changea son enseigne *A la Marmite* en celle de *A la Rafale des Étudiants*.

Excité par la curiosité, on revint chez le père Louis, qui grâce à cette idée originale gagna beaucoup d'argent.



En traversant le Boul' Mich'.
Dessin de H. Vincent.

Le *Jardin du Luxembourg*, dans lequel nous arrivons, a été dessiné par Le Nôtre, célèbre jardinier paysagiste (1613-1700). Il a subi de nombreuses transformations, mais il n'en est pas moins resté le plus beau et le plus vaste jardin public de la capitale. Il revêt un cachet spécial de mélancolie et il semble que ses habitués l'ont déserté. Comment cela, la foule ne s'y presse-t-elle pas chaque jour nombreuse? Si, mais cette foule n'est pas celle d'antan, les grands seigneurs ont disparu, les toilettes de cour ne sont plus, les couleurs voyantes des soies froufroutantes sont passées, les perruques blanches poudrées de neige, les grands chapeaux, les épées, tout cela n'est plus et manque au cadre merveilleux, qu'était le Jardin du Luxembourg, pour ces personnages de l'autre temps. Le Jardin du Luxembourg et le Luxembourg, sont riches en souvenirs, des volumes sont à écrire sur l'un et sur l'autre, mais passons. Quant à la description du jardin proprement dit, qu'ajouter à ce que nous venons de dire? Seulement un mot de la grotte, dont on doit la construction à Rubens, ou bien encore à de Brosses. Notons les mille statues qui ornent le Luxembourg et aussi le bassin, et continuons notre promenade en regagnant la rue de Vaugirard, par la porte contiguë au Musée.

Avant toutefois de quitter sitôt ce jardin de délices, il nous paraît nécessaire d'attirer l'attention sur divers coins du Luxembourg, ou la prostitution opère vraiment sans vergogne.

Ici, derrière ces buissons touffus à proximité de deux portes, pour pouvoir se sauver en cas d'alerte, se tiennent les disciples de Saturne. Plus loin, tout près de ces massifs ombreux, les choses se passent entre femmes.

Là-bas encore, derrière ces arbres aux troncs épais, le racolage se pratique en plein jour comme la nuit, sur les boulevards extérieurs.

Ailleurs, c'est un marché dont les immondes trafics s'effectuent, sous l'œil paternel des gardiens. Les tenanciers de maisons publiques savent y rencontrer des pensionnaires quand ils en ont besoin, aussi s'empressent-ils d'accourir embaucher brunes et blondes pour la *tune*[1] par jour, la *croûte*[2] comprise. On va parfois pour l'essayage du travail dans un hôtel voisin, car chacune a sa spécialité et dame, on n'achète pas chat en poche.

Pour nous reposer de ces spectacles écœurants, jetons un coup d'œil sur le coin des poètes où s'élèvent les monuments de Musset et de Mürger, et où bientôt nous verrons le buste de l'illustre poète, du regretté maître, Paul Verlaine. Plus loin nous trouvons les bustes de Sainte-Beuve, de Watteau, de Théodore de Banville, de Leconte de Lisle, etc.

N'oublions pas l'allée des veuves, le rendez-vous des pioupious et des belles nounous, et aussi le coin des

1. Cinq francs.
2. La nourriture.

grisettes, des petites ouvrières, des apprenties, des calicots, des bureaucrates.

Nous voici de nouveau *rue Cassette*, au n° 24 se trouve l'hôtel d'Hinnisdal, puis au coin de la rue Honoré-Chevalier et de la rue Cassette, une niche de sculpture très ancienne, vide malheureusement.

La *rue de Mézières* existait en 1595 et bordait les jardins de l'hôtel de Mézières, actuellement remplacé par le noviciat des jésuites.

La *rue du Vieux-Colombier* était appelée en 1453 rue du Colombier, elle existait au XIIIe siècle. Origine du nom : ancien colombier de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il existe rue du Vieux-Colombier, une caserne de pompiers.

Voilà donc à peu près toutes les rues du VIe arrondissement passées en revue.



TROISIÈME PROMENADE

DANS LE Ve ARRONDISSEMENT

Le Jardin du Luxembourg à droite, l'Observatoire devant nous, au bout du boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot à gauche, tel est le point de départ de cette promenade à travers le Ve arrondissement.

La *Taverne du Panthéon* étale ses devantures modernes au coin de la *rue Soufflot*, dénommée ainsi en 1807. La partie située entre la place du Panthéon et la rue Saint-Jacques a été créée vers 1760 sur le plan de Verniquet, elle fut appelée rue du Panthéon Français. La rue Soufflot a pris le nom de Jacques-Germain Soufflot, architecte du monument (1713-1780).

Le *Panthéon*, construit pour remplacer l'église de l'abbaye de Sainte-Geneviève, fut commencé en 1757. Il est imité du Panthéon de Rome. La Révolution décida que l'église Sainte-Geneviève serait convertie en Panthéon pour servir de sépulture aux grands hommes. Qui ne connaît l'inscription fameuse : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante*, inscrite au-dessus des six colonnes du fronton lourdement majestueux ? Les dépouilles mortelles de Mirabeau,

Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Carnot, etc., y ont été transportées. La coupole a été peinte par Gros et représente Sainte Geneviève. D'autres panneaux modernes sont de Jean-Paul Laurens, de M. Bonnat, de Cabanel et enfin du maître Puvis de Chavannes. Lui seul a compris la décoration artistique, les siens sont des chefs-d'œuvre.

En sortant de l'édifice nous revoyons cette rue Soufflot si éprouvée pendant la Commune. Au coin de la rue Victor-Cousin deux barricades s'élevaient superposées. Lisbonne, colonel de fédérés, commandait et résista longtemps. Cabot dans l'âme, fantaisiste à l'extrême, entreprenant au possible, tout le monde connaît l'ex-colonel aux grands cheveux frisés, au chapeau haut de forme à bords plats. Le monocle à l'œil et la cravate Lavallière au vent on dirait *d'un artisse* prétentieux.

*
* *

Voici toujours place du Panthéon, précédemment place Sainte-Geneviève, pendant la Révolution place du Panthéon Français[1], l'*École de Droit* terminée en 1823; elle fait pendant à la *Mairie du Ve arrondissement*. Les deux bâtiments sont identiques et le dernier avait été construit pour y installer l'École de Médecine. Trop exigu, il fut désaffecté et la cupidité municipale s'octroya la jouissance de l'immeuble. La

1. Commencée vers 1770.



Le Panthéon. (Musée Carnavalet.)

Bibliothèque Sainte-Geneviève est très importante; elle compte environ 180 000 ouvrages tant volumes imprimés que manuscrits. Elle a été construite par l'architecte Labrouste après avoir été successivement installée dans l'ancienne abbaye, devenue *lycée Henri IV*, et dans le collège Montaigne démoli lors de sa construction. A droite du Panthéon, en face la mairie du Ve, nous remarquons la statue de J.-J. Rousseau elle porte les inscriptions suivantes :

1° *Jean-Jacques Rousseau* 28 *juin* 1712, 3 *juillet* 1778.

2° *La statue de Jean-Jacques Rousseau sera élevée sur une de nos places publiques. Convention nationale*, 15 *brumaire, an II.*

3° *Il sera élevé à l'auteur d'Émile et du Contrat Social une statue avec cette inscription* : A J.-J. Rousseau. Assemblée Nationale, 30 décembre 1791.

Le *lycée Henri IV*, situé derrière le Panthéon, renferme les ruines de l'abbaye de Sainte-Geneviève. L'église *Saint-Étienne du Mont* est située place du Carré-Sainte-Geneviève et se prolonge rue Clovis. L'église actuelle fut commencée sous François Ier, mais les travaux durèrent pendant tout le XVIe siècle; elle est la seule à Paris qui ait conservé un jubé. Très originale, l'église Saint-Étienne du Mont est un but de pèlerinage non seulement des fidèles à la châsse de Sainte-Geneviève, mais encore des amateurs, des



Théâtre du Panthéon.
(Musée Carnavalet.)

archéologues amoureux de choses d'art[1]. Mgr Sibour y fut assassiné en 1857 par l'abbé Jean Verger.

Rue Clovis. — La partie de cette rue entre les rues Clotilde et Descartes a été ouverte en 1807, en vertu de deux décisions ministérielles du 30 floréal an VIII et du 13 juin 1807, sur une largeur de 10 mètres entre les rues Descartes et du Cardinal-Lemoine; elle a été continuée en vertu d'un décret du 7 février 1809. Elle doit l'origine de son nom à Clovis Ier, roi de France (465-511). De la rue Clovis on peut admirer la tour de l'abbaye de Sainte-Geneviève, fondée par Clovis. Seule elle est restée debout avec un fragment de la façade. Sa base est de style roman, ses deux étages sont, l'un du XIVe siècle et l'autre du XVe. Au coin de la rue Descartes et de la rue Clovis se trouve un établissement de vins qui comporte encore une très vieille enseigne : *Au roi Clovis.* La *rue Descartes*, précédemment rue Bordet, existait vers le

1. « Après avoir exhumé Chamousset, Santeuil, et remué de fond en comble les caveaux de l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, pour *voir ce qu'il y avait dedans*, les archéologues auraient bien voulu en faire autant à *Saint-Étienne-du-Mont*, où sont les cendres de Racine. Heureusement que des volontés intelligentes s'y sont opposées avec énergie.

« Cette rage de déterrer les gens est, en effet, inconcevable. Qu'on aille tripatouiller dans les tombeaux des inventeurs de bretelles, pour leur dresser ensuite des statues, et, par là, acquérir des droits au ruban académique, passe encore....

« Mais toucher aux restes de Racine ou de Pascal pour le simple plaisir d'avoir son nom dans les gazettes, voilà ce qu'il faut empêcher à tout prix, et voilà ce qu'on a très bien fait d'empêcher. »

Inutile d'ajouter que nous nous associons au *Journal* dont sont très louables les idées *anticannibaliques*.



Église Saint-Étienne-du-Mont.

(Gravure communiquée par la bouquinerie Maurice Artus, 116, boulevard de la Chapelle.)

milieu du XIIIe siècle, elle doit son nom au philosophe René Descartes (1596-1650).

L'*École Polytechnique* se trouve rue Descartes, derrière le presbytère de Saint-Étienne du Mont, et fut construite sur l'emplacement d'une partie des bâtiments du collège de Navarre. La partie la plus intéressante a été démolie et remplacée par une construction moderne donnant rue du Cardinal-Lemoine. A remarquer rue Clovis deux murs de l'enceinte de Philippe Auguste, ils ne mesurant pas moins de 2 m. 50 environ d'épaisseur. Au bout de la rue Clovis, se trouve la principale entrée du *collège des Écossois*, aujourd'hui collège des Écossais, situé rue du *Cardinal-Lemoine*, précédemment rue du Cardinal-Lemoine entre le quai de la Tournelle et de la rue Saint-Victor. Les fossés Saint-Victor entre les rues Saint-Victor et Thorins, et de la Contrescarpe entre la rue Thorins et la place de la Contrescarpe. Les rues des Fossés-Saint-Victor et de la Contrescarpe formaient un chemin extérieur aux fossés des remparts. En 1793, la rue des Fossés-Saint-Victor reçut le nom de Loustalot. La rue du Cardinal-Lemoine a été percée à travers l'enclos du collège fondé par le cardinal Lemoine. Le père Chocolat y tenait un restaurant fameux.

La *rue Clopin* qui existait au XIIIe siècle, doit son nom à une maison, dite maison Clopin (XIIIe siècle) et nous conduit *rue d'Arras*. Cette rue longeait autrefois les murs de l'enceinte de Philippe Auguste, et portait alors le nom de rue des Murs. C'est dans cette rue

que le père Loyson a fondé sa fameuse religion *Catholique améliorée*, permettant aux prêtres de se marier, etc. Il avait installé, au numéro 3, une église assez fréquentée. Cette rue d'Arras, qui tient son nom du collège d'Arras construit en 1232, possède un caractère spécial avec ses vieilles et petites bicoques délabrées. Aujourd'hui l'église du père Loyson est devenue un concert populaire : on ne sait jamais ce que l'on deviendra! A remarquer au numéro 23 une petite statuette représentant la Vierge au manteau.

Obliquant un peu à droite, prenons la rue Monge, et reprenons la *rue du Cardinal-Lemoine*; au numéro 28 *bis* se trouvait l'entrée du fameux Paradis-Latin, music-hall quelconque dont les portes ne furent pas longues à se fermer. L'établissement est aujourd'hui occupé par M. Leune-Verrier. Remontons la *rue Monge* jusqu'à la *rue des Écoles*. Gaspard Monge, géomètre, l'un des fondateurs de l'École Polytechnique, a donné son nom à la rue Monge, située dans le voisinage de l'école du même nom (1746-1818). La rue des Ecoles était la rue qui contenait le plus d'écoles particulières, aujourd'hui en majeure partie disparues.

Les fondations d'une grande construction retrouvées près de la *rue des Écoles* sont assez importantes pour faire supposer que le véritable palais des Thermes se trouvait sur cet emplacement.

La *rue de Poissy* était voisine de l'ancienne halle aux veaux. La *rue Saint-Victor*, voisine de l'abbaye

de Saint-Victor, existait lors de la création de cette église au XIe siècle. Cette rue est habitée aujourd'hui par une colonie d'Italiens, joueurs d'orgues, modèles, mendiants, etc.

C'est *rue de Pontoise* que se trouve la Fourrière, au nº 19; comme la rue de Poissy elle était voisine de la halle aux veaux. Au 12 de la rue de Pontoise se trouve la Pharmacie centrale des hôpitaux; au nº 1, une infirmerie pour les chiens. Les deux maisons situées aux coins de la rue de Pontoise, du *quai de la Tournelle*, sont très anciennes, mais ne sont encore que peu remarquables en comparaison de celles que nous allons pouvoir admirer. Le quai de la Tournelle existait en 1380. Le mur du quai a été construit à la suite d'une délibération du bureau de la Ville, du 23 juin 1554; vers 1750 il prit le nom de quai de la Tournelle. La partie située entre les rues de Pontoise et des *Grands-Degrés*, a porté le nom de rue *des Miramiones*. Un arc de triomphe existait à l'extrémité du quai de la Tournelle, auprès de l'ancien collège des Bernardins, c'était la porte Saint-Bernard construite en 1654 par François Blondel. Cette porte a été détruite vers la fin du XVIIIe siècle, pour l'agrandissement du quai de la Tournelle. Le *Port de la Tournelle* s'est appelé autrefois Port aux Tuiles, puis Port aux Bois. Au 37 du quai de la Tournelle, on lit au fronton de la porte d'un vieil hôtel, l'inscription suivante : *Hôtel ci-devant du Président Rolland*, et au nº 55 du même quai, une autre inscription : *Hôtel*



Rue Clos Bruneau et rue des Écoles. (Musée Carnavalet.)

ci-devant de Nesmond. Ce dernier hôtel est occupé maintenant par la distillerie Joanne.

Quittons les bords de la Seine et visitons le labyrinthe de rues dont nous parlions il y a quelques instants. La *rue des Bernardins* qui mène à l'abbaye des Bernardins a été ouverte sur l'emplacement du jardin de cette abbaye; elle portait autrefois le nom de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et en cette partie paraît avoir été ouverte en 1246. La rue des Bernardins est mentionnée, pour la première fois, dans le compte des confiscations de 1427. Dans cette rue vraiment curieuse, les vieilles maisons aux ventres bombés, les hôtels anciens rappellent notre première promenade à travers le VI[e] arrondissement. Pourtant on a respecté encore plus les rues qui nous occupent à présent, les transformations ont été moins nombreuses, les agrandissements, les percements des rues moins importants et certaines voies même sont encore absolument intactes. C'est vraiment le vieux Paris avec ses ruelles, ses impasses, ses passages, ses rues mesurant à peine parfois 1 m. 50 de large. Les façades de certaines maisons se touchent presque et c'est à grand'peine qu'on découvre, en levant les yeux, un peu de ciel bleu. Les passerelles installées par les locataires pour aller l'un chez l'autre, traversent la rue à tous les étages et empêchent le regard de découvrir même un coin de la voûte céleste. De petits ruisseaux coulent au milieu de ces rues, de ces impasses, et dégagent des odeurs nauséabondes; les

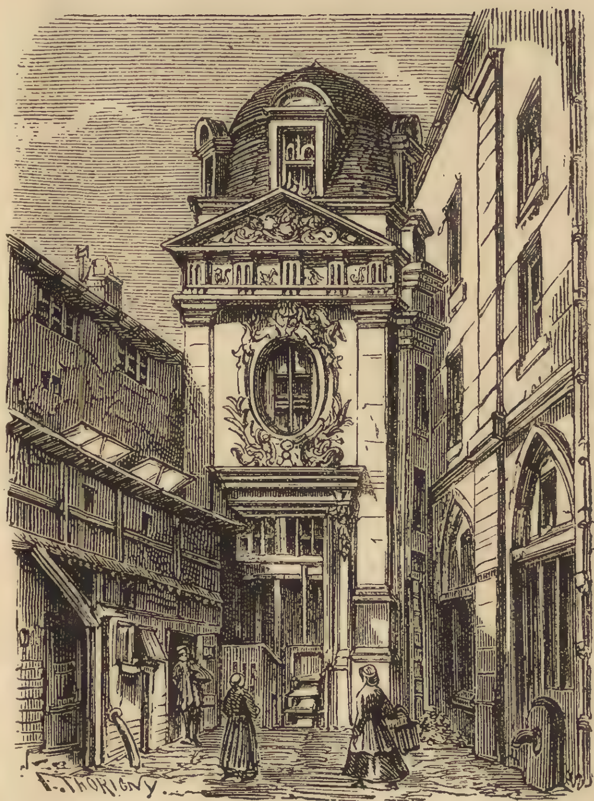


L'École de Médecine. Rue de la Bûcherie.
(Musée Carnavalet.)

lourdes portes grillées roulent sur leurs gonds vermoulus et poussent des cris sourds. Les fers forgés des fenêtres donnent un aspect monstrueux à ces trous infects, nids d'épidémie, pépinière d'attaques diurnes et nocturnes. Si l'on regrette le pittoresque du vieux Paris, il faut se louer des améliorations sanitaires réalisées par la Ville. La *rue de Bièvre* portait en 1520 son nom actuel et longeait l'ancien cours de la Bièvre aujourd'hui souterrain. La *rue Maître-Albert*, précédemment rue Perdue, existait en 1313, elle doit son nom à Albert le Grand, alchimiste, philosophe et théologien (1193-1280). Elle est située dans le quartier des Écoles. La *rue des Grands-Degrés* existait au XIVe siècle et s'appelait rue Pavée. Elle conduisait à un escalier de pierre par lequel on accédait à la rivière.

La *rue du Haut-Pavé* a porté le nom d'Amboise.

Ces quelques rues, composées de vieilles maisons et de vieux hôtels, nous mènent *rue de la Bûcherie* construite au XIIe siècle ; elle doit son nom au port aux bûches qui était à proximité. Au coin de la rue de l'hôtel Colbert et de la rue de la Bûcherie existe encore le monument dans lequel la première Faculté de Médecine a été installée. Occupée autrefois par une maison publique, elle donne asile aujourd'hui à un marchand de vins. Grandeur et décadence ! Ses murs intérieurs sont en très mauvais état, néanmoins, la maison vient d'être expropriée. La Ville a, en effet, l'intention de restaurer les bâtiments principaux,



Ancien amphithéâtre de l'École de Médecine. Vue de la cour (1865).

notamment la Tour, et d'y installer un musée, genre Carnavalet.

Chez le marchand de vins actuel on remarque un tableau d'assez grande dimension représentant un atelier de fabrication d'appareils d'orthopédie. Il est de Benouville et date, de soixante-dix ans environ.

Rue de la Bûcherie on voit deux entrées surmontées d'inscriptions gravées sur marbre. Sur l'une, celle donnant accès dans la Faculté de Médecine, on lit *Amphitheatrum*, puis au-dessous deux lignes que nous n'avons pu déchiffrer. La seconde inscription est celle-ci :

M. Antonio Lemoine
ære D.D. Michaelis le masle recla sanctioribus consiliis protonotarii apostolici praventoris et canonici ecclesiæ parisienis prioris ac domini des roches Mantonio Lenoiire parisino decano anno R SH, MDCL XXVIII.

En reprenant la *rue de l'Hôtel-Colbert*, ouverte en 1202 sur le clos Monvoisin, précédemment rue des Rats, nous rèmarquons au n° 16 une très jolie et très vieille porte garnie de ferrures, et au n° 20 l'hôtel qui appartenait à Colbert et qui a donné le nom à la rue[1].

Dans la cour de l'une des annexes de l'Hôtel-Dieu reliées entre elles par une passerelle, on voit un côté de l'*église Saint-Julien-le-Pauvre* qui a son entrée

1. *Les Monuments de Paris*, par M. A. de Champeaux.



Église Saint-Julien-le-Pauvre.
(Musée Carnavalet.)

rue Saint-Julien-le-Pauvre. Jadis cette rue était un chemin conduisant à l'église aujourd'hui fréquentée par les Syriens qui y pratiquent la religion du rite catholique grec. Cette église recèle le tombeau de Montyon. Le prieuré de Saint-Julien-le-Pauvre a été réuni en 1655. Son origine remonte aux premiers temps de l'introduction du christianisme en Gaule, mais la basilique actuelle a été rebâtie au XIIe siècle après les invasions normandes. La *rue du Petit-Pont* est l'une des plus anciennes voies de Paris, elle aboutit au *Petit-Pont* qui lui-même est un des premiers ponts de Paris. Il a été plusieurs fois reconstruit, en dernier lieu en 1853. Il fut dénommé Petit-Pont par opposition au grand pont devenu Pont-au-Change. La *Place du Petit-Pont* fut créée vers 1782 lors de la démolition du Petit Châtelet ordonnée par lettres patentes du 22 avril 1769. Elle se trouve à la tête du Petit-Pont. Au n° 10 de la rue du Petit-Pont, se trouvait le magnifique hôtel de Mme de Montpensier. C'est dans cette rue que Villon rapporte avoir volé des tripes d'une façon habile, mais qu'on trouverait maintenant obscène. La *rue Galande* ouverte au commencement du XIIe siècle sur le clos Monvoisin qui faisait partie de la seigneurie de Garlande (XIe siècle); au n° 57 se trouve le fameux *Château-Rouge* dont nous reparlons d'autre part, mais qui a perdu tout son cachet et son originalité d'antan.

La *rue des Anglais* était déjà connue sous ce nom au XIIIe siècle. On suppose qu'elle doit son nom d'ori-

gine à des étudiants anglais qui l'auraient habitée. Elle renferme aujourd'hui le cabaret du père Lunette qui, comme le *Château-Rouge*, a bien perdu de son pittoresque. Les voleurs, les assassins, les escarpes habitués de l'endroit ont fait place à d'honnêtes citoyens, à d'inoffensifs curieux et à des étrangers guidés par un barnum intéressé dans la visite. Comme au *Château-Rouge* d'ailleurs, le *Père Lunette* est surtout fréquenté par des agents de la sûreté, c'est le fonds de la clientèle de ces établissements appelés à disparaître sous peu.

Encore de très vieux hôtels et d'anciennes maisons *rue Saint-Jacques.* C'est aussi une des plus anciennes rues de Paris. Au XIIe siècle Grand'rue du Petit-Pont. Elle doit son nom à une ancienne chapelle Saint-Jacques donnée au XIIIe siècle aux dominicains surnommés depuis Jacobins. La paroisse de *Saint-Jacques du Haut-Pas* reconstruite en 1630, est située rue Saint-Jacques, c'est Gaston d'Orléans, père de Louis XIII, qui a fourni les fonds nécessaires à cette restauration.

Comme la rue Saint-Jacques, la *rue Saint-Séverin* est l'une des plus anciennes rues de Paris; elle est voisine de l'église *Saint-Séverin* qui existait déjà au VIe siècle sous Childebert Ier. Le monument actuel date du XIIIe siècle, mais il ne fut terminé qu'à la fin du XVe. Cette église possède un porche provenant de l'église démolie de *Saint-Pierre-aux-Bœufs* dans la cité.

RUE SAINT-JACQUES[1]

La chapelle souterraine de l'église des Carmélites (auparavant Notre-Dame-des-Champs) paraît d'une grande antiquité. Elle faisait partie d'un temple de Mercure; et, si l'on en croit quelques auteurs, la figure que l'on voit au haut du pignon de cette église est une statue de ce dieu.

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut bâtie sur les ruines de celui d'Isis. Cybèle avait le sien à peu près où commence la rue Coquillière, du côté de Saint-Eustache. Montmartre prit son nom du temple de Mars et le temple de Mercure-Teutatès ou Pluton était donc où sont les Carmélites, c'est-à-dire sur le côté du mont *Leucotitius* qu'on appelle aujourd'hui le faubourg Saint-Jacques.

D'ailleurs, je n'ignore pas qu'anciennement, dans la plupart des cimetières, il y avait une chapelle dédiée à saint Michel; qu'on l'invoquait comme le patron des morts et le défenseur des tombeaux, qu'au portail de Notre-Dame il est représenté pesant les âmes, tandis que le diable pour en escamoter quelques-unes s'accroupit et se cache sous les balances; et que l'on doit donc présumer, dira-t-on, que c'est aussi une de ses statues qu'on voit au haut de l'église des Carmélites. Je réponds à cette objection qu'après que le Christianisme eut dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, on attribua à plusieurs saints les mêmes fonctions que les païens avaient attribuées à leurs fausses divinités; que quelqu'un, comme je l'ai dit, ayant déterré par hasard dans un champ un Mercure-Teutatès s'imagina que c'était un Saint Michel, et que sur cette statue et sur cette idée les sculpteurs s'accoutumèrent à représenter ainsi cet Archange. J'ajouterai que jamais les païens n'ont enterré leurs morts dans les villes, que les lieux où ils les enterraient étaient ordinairement consacrés à Mercure, qu'ils donnaient à ce Dieu l'épithète de *Redux*, comme ayant le pouvoir de ramener les âmes sur la terre, et qu'enfin par tous les tombeaux qu'on a trouvés dans l'enclos des Car-

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix.



Rue Saint-Jacques.
(Musée Carnavalet.)

27.

mélites et aux environs, il n'est pas douteux que c'était le cimetière des Parisiens du temps du paganisme.

L'impasse Salembrière existait en 1239, corruption de Saille du Bren, nom d'un particulier qui l'habitait au XIIIe siècle. Cette impasse est certainement une des plus curieuses existant encore, une ancienne plaque indicatrice gravée sur la pierre porte l'inscription : *Cul-de-sac Sallembrière*. Elle mesure environ un mètre de large, le ruisseau qui passe au milieu déverse dans un égout les immondices de toutes sortes et dégage des odeurs capables de donner le choléra à tout le quartier. Ses maisons se touchent par la cime, et l'on voit encore dans le fond de l'impasse une potence qui servait à hisser le lumignon fumeux qui servait à l'éclairage.

La *rue des Prêtres-Saint-Séverin*, dont il existe un projet de suppression pour le dégagement de l'*église Saint-Séverin*, existait en 1244 à l'état de ruelle. Elle doit son origine aux prêtres de cette église. C'est dans cette rue que se trouvent l'entrée de l'église et celle du presbytère.

La *rue Zacharie*, précédemment rue des Trois-Chandeliers entre le quai Saint-Michel et la rue de la Huchette et Saint-Séverin, est aussi une des plus anciennes voies de Paris, elle était appelée Sacalie en 1219.



Ancienne rue des Mathurins-Saint-Jacques.

(Musée Carnavalet.)

RUE ZACHARIE

Il n'y a pas longtemps qu'on voyait encore sur la porte de la maison qui fait le coin de cette rue et de la rue Saint-Séverin, une pierre de deux pieds en carré où l'on avait gravé différentes figures; les principales étaient celles d'un homme renversé de cheval, et d'un autre à qui une dame mettait sur sa tête un chapeau de rose (c'était le prix que le fervant d'amour recevait de sa très honorée dame dont les blanches mains le posaient sur son chef). On lisait au haut ces mots (au vaillant Clari), et au bas (en dépit de l'envie). C'était un monument que la sœur de Guillaume Fouquet, écuyer de la reine Isabeau de Bavière, osa faire mettre sur sa maison à la gloire du sire de Clari, son parent, dans le temps que la cour irritée du combat de ce brave homme contre Courtenay, le poursuivait et voulait le faire périr sur un échafaud.

Quant à la *rue des Trois-Chandeliers*, elle est probablement aussi ancienne. Une maison de la rue Zacharie, donnée par le prieuré de Saint-Martin-des-Champs à son monastère, était dénommée maison Sacalie (XIIIe siècle) et lui a donné son nom.

La *rue de la Huchette*, dont l'alignement a été modifié lors de l'exécution du boulevard Saint-Michel, existait en 1200 et portait le nom de rue de Laas; au commencement du XVIIIe siècle c'était la rue des Rôtisseurs. Elle tient son nom d'une maison dite de la Huchette, probablement à cause de son enseigne et qui appartenait au XIVe siècle au chapitre de Notre-Dame.

Rue de la Huchette se trouve la toute petite rue du

Chat-qui-pêche. On y voit quelques portes curieuses très basses, et des fenêtres à barreaux d'un aspect sinistre. Cette rue fut ouverte en 1540 et sa dénomination provient d'une enseigne.

En 1676, rue de la Verrerie on représenta, sur le théâtre de l'hôtel de Guénégaud, une comédie de Thomas Corneille, en cinq actes, intitulée *Triomphe des Dames*, qui n'a point été imprimée et dont le ballet du *Jeu de Piquet* était un des intermèdes.

On trouve encore de très beaux et très anciens hôtels *rue de la Harpe*, notamment aux nos 35 et 45. La plus grande partie de cette rue entre le boulevard Saint-Germain et la rue Monsieur-le-Prince a été absorbée par le boulevard Saint-Michel. Elle portait déjà au XIIIe siècle le nom de la rue de la Harpe qui provient d'une enseigne.

RUE DE LA HARPE[1].

Au fond d'une assez vilaine maison qui a pour enseigne la croix de fer, on voit une salle très vaste, voûtée et haute d'environ quarante pieds. C'est un reste de l'ancien palais des Thermes et un précieux monument de la façon dont bâtissaient les Romains. Le ciment dont ils se servaient nous est toujours inconnu; il me semble que cela ne fait pas honneur à nos architectes; les édifices et les cours de ce palais occupaient tout l'espace entre cette rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, depuis la rue du Foin jusqu'à la place de la Sorbonne. Son parc et ses jardins s'étendaient d'un côté jusque sur le mont *Leucotitius* (Montagne Sainte-Geneviève),

1. *Essais historiques sur Paris*, de M. de Saintfoix. M.DCC.LXIX.

et de l'autre jusqu'au temple d'Isis (Saint-Vincent, depuis Saint-Germain-des-Prés). Quelques savants croient que l'empereur Julien le fit bâtir vers l'an 358; d'autres prétendent qu'il est plus ancien.

Ce fut la demeure ordinaire de nos rois de la première race. Childebert, dit Fortunat, allait de son palais par ses jardins jusqu'aux environs de l'église Saint-Vincent. Les princesses Gifla et Rotrude, filles de Charlemagne, y furent reléguées après sa mort. Ce grand prince avait un peu trop fermé les yeux sur leur conduite apparemment par cette même tendresse qui l'avait empêché, dit le père Daniel, de les marier; ne pouvant se résoudre à se séparer d'elles, Louis le Débonnaire, dès qu'il fut sur le trône, entreprit de réformer leur façon de vivre et commença par faire tuer deux seigneurs qui passaient pour être leurs amants; il croyait sans doute que l'exemple intimiderait et qu'elles n'en trouveraient plus; il paraît qu'il se trompa et qu'elles n'en manquèrent jamais. Ces princesses joignaient à beaucoup d'esprit du goût pour les lettres; elles étaient d'ailleurs affables, généreuses, bienfaisantes, bonnes en un mot, comme le sont toutes les femmes galantes, du fond du cœur, et sans motifs d'intrigues, d'intérêts ou d'ambitions; elles moururent généralement regrettées, tandis que le débonnaire des prêtres, qui avait banni de sa cour tous les plaisirs, qui l'avait réglée monacalement, qui n'avait eu du goût que pour le plain-chant et les cérémonies de l'église, après s'être rendu méprisable, dit le même père Daniel, aux évêques, aux abbés à force de trop communiquer avec eux, de leur trop déférer, mourut avili, dégradé dans l'esprit de ses sujets, avec la réputation d'un très vertueux, mais très médiocre Empereur.

. .

La *place Maubert* où se trouve maintenant la statue d'*Étienne Dolet* est restée typique dans certains endroits. Tout le monde connaît le marché à la ferraille qui attire en ces endroits un monde spécial de brocanteurs, et amateurs de vieilleries. Le commerce de

mégots, bouts de cigares, vieux tabacs, s'y pratique également sur une grande échelle, et les miséreux que nous voyons journellement aux terrasses des cafés guetter nos *mégots* s'y donnent tous rendez-vous. Ces tabacs, ces bouts de cigares servent à la confection des nouvelles cigarettes et de nouveaux cigares et deviendront peut-être, selon le destin, scaferlati supérieur. Voilà un argument de plus pour la Société contre l'abus du tabac.

La *place Maubert* existait au commencement du XII[e] siècle. Son nom vient d'une corruption d'Aubert, abbé de Sainte-Geneviève qui avait permis d'y construire des étaux de boucherie (XII[e] siècle). L'*impasse Maubert* située à proximité s'appelait précédemment impasse d'Amboise, du nom de l'hôtel d'Amboise qui y était situé au XIV[e] siècle.

Il existe encore de très vieilles maisons au coin des rues de la Harpe et de la Parcheminerie. Au-dessus du n° 41, remarquons une petite statue très ancienne que les habitants conservent très précieusement. Quant à la *rue de la Parcheminerie*, elle existait en 1273, sous le nom de rue des Écrivains et reçut sa dénomination actuelle en 1287. Les parcheminiers s'y étaient établis à cette époque, et c'est dans cette rue seulement qu'on trouvait des parchemins à l'estampille royale. On voit encore la maison dans laquelle ils se préparaient.

C'est tout un pâté de vieilles maisons chargées de

souvenirs historiques qui va tomber, *en vue de l'élargissement de la rue de la Parcheminerie.*

Elles eurent jadis pour locataires les maîtres graveurs, les artistes modestes et inconnus dont le génie s'exerçait à orner d'œuvres d'art les thèses de médecine ou de droit canon des escholiers du temps.

Ce quartier Saint-Séverin était le quartier de la librairie. Les vitrines des bouquinistes étaient ornées de raretés et de missels inappréciables. On raconte que Dante contemplait pendant des heures les enluminures qu'on y mettait à l'étalage.

Enfin, c'était le paradis des rôtisseurs.

Le pauvre hère de la légende y arrosait son pain sec à l'odeur du rôti.

Depuis, ces industries déchues ont fait place aux gargotes faméliques où la chimie remplace les recettes des hôteliers d'antan.

En prenant la *rue Boutebrie* qui existait au XIII[e] siècle et dont l'origine vient d'Erembourg de Brie qui y demeurait, nous tombons de nouveau *rue Saint-Jacques*, près de l'ancienne *place des Petits-Pères* à côté du *théâtre Cluny — boulevard Saint-Germain.* — Que dire du théâtre Cluny si ce n'est que son histoire compte d'innombrables succès, et que sous la direction de M. Marx, il ne fait que prospérer.

Après la *rue Thénard* voisine du *Collège de France* où le célèbre Louis-Jacques Thénard, chimiste (1777-1875), a professé; nous traversons la *rue du Somme-*

rard, où se trouve l'ancien hôtel de Fouché, conventionnel, ministre de la police et duc d'Otrante sous l'Empire (1754-1820); cet hôtel est devenu une simple institution. La commanderie de *Saint-Jean-de-Latran*, établie dès le XII[e] siècle, a donné le nom à la *rue de Latran* située en face de l'*église des Pères dominicains*.

La *rue Jean-de-Beauvais*, ouverte au XIV[e] siècle sur le clos Bruneau, doit son nom à Jean de Dormans, cardinal-évêque de Beauvais et chancelier de France, fondateur du collège de Dormans de Beauvais et de sa chapelle sous le patronage de saint Jean.

LE COLLÈGE DE BEAUVAIS-DORMANS[1].

« Au moment où la Porte-Saint-Martin reprend *Cyrano de Bergerac*, il est intéressant de rappeler qu'une partie du collège où ce Parisien (dont M. Rostand a voulu faire un Gascon) fit ses études, existe encore dans la rue Jean-de-Beauvais. Le collège fut fondé au XIV[e] siècle par Jean de Dormans, évêque de Beauvais, sur l'emplacement d'une partie du clos Bruneau. Une clause du testament de ce personnage spécifiait que les douze boursiers qui devaient y recevoir l'instruction seraient originaires de Dormans (Marne). Au commencement du XVII[e] siècle, le principal du collège se nommait Jean Grangier, homme de grande science, mais dont le pédantisme déplaisait; c'est lui que Cyrano, alors rhétoricien, prit pour modèle dans sa comédie en prose : *le Pédant joué*.

« Les admirateurs du maître ne pardonnèrent point à Savinien Cyrano d'avoir ridiculisé ce vieillard avare et amoureux. On sait que cette comédie fournit à Molière deux des scènes des *Fourberies de Scapin*.

1. Extrait du journal *l'Aurore*, qui publie souvent des notes très intéressantes sur le Vieux Paris.

« En 1764, le collège, qui avait eu l'honneur de compter Rollin au nombre de ses principaux, céda ses locaux au collège de Lisieux. Parmi ses élèves célèbres, on cite Charles Perrault, l'auteur des *Contes* et l'architecte, l'avocat Linguet et le président du Paty de Clam, magistrat loyal et intègre qui compromit sa situation pour arracher à la mort trois infortunés victimes d'une erreur judiciaire; c'est l'arrière-grand-père du lieutenant-colonel actuel.

« Les bâtiments du collège devinrent après la Révolution le siège du comité du Panthéon, un hôpital militaire, une caserne. En 1865, les Dominicains y établirent un couvent qui n'existe plus aujourd'hui. L'église du vieux collège dont nous reproduisons une partie est encore debout; elle est aujourd'hui affectée au culte roumain. »

L'impasse Chartière s'enfonce entre les murs du *lycée Louis-le-Grand* et ceux du *collège Sainte-Barbe.*

La *bibliothèque Sainte-Geneviève* est située derrière. Par suite de l'exécution du décret du 26 juillet 1880 supprimant la rue de Reims, cette ancienne voie se termine en impasse. La rue Chartière a été construite vers le milieu du XIIe siècle. Probablement son nom vient qu'à cette époque les charrettes pouvaient y passer.

La *place Fromentel* a disparu en partie par suite de la construction du *Lycée Louis-le-Grand.* Quant à la *rue Fromentel*, elle était construite en 1230, et son origine vient d'une altération du nom de Froid-manteau ou Froid-Mantel.

Un projet de convention entre l'État et la ville en date du 25 janvier 1883 pour l'agrandissement du



L'ancienne rue Chartière.
(Musée Carnavalet.)

Collège de France entraînait le déplacement de la *rue du Cimetière-Saint-Benoît* située juste en face du cimetière de ce nom. Elle s'appelait en 1300 rue de l'Oseraie. A remarquer dans cette rue une très vieille maison dont la porte ancienne garnie de ferrures date de 1740 environ.

A elle seule la *rue Cujas* mériterait l'honneur d'un article spécial, tant pour les événements qui s'y sont passés que pour les mille anecdotes qui s'y rattachent. Ah! que de souvenirs elle nous rappelle, et si la place ne nous faisait pas défaut, que de choses amusantes et tristes à raconter! Précédemment rue Saint-Étienne-des-Grés, et rue des Grés depuis 1806; la partie entre la place du Panthéon et la rue Saint-Jacques, connue sous le nom de rue des Cordiers, existait en 1230. Jacques Cujas, jurisconsulte (1522-1590), a donné son nom à cette rue voisine de l'*École de Droit*.

Au coin de la rue Cujas se trouvait l'auberge du *Cochon Fidèle*. L'enseigne représentait un cochon buvant dans un bock tenu par un buveur; elle était de Courbet. Un entrepreneur de peinture, M. Capillon, comme complément de paiement de son mémoire, prit possession du tableau.

Cette maison comptait aussi parmi ses décorations un tableau, *la Revue des Balayeurs*, que nous avons aperçu depuis à l'*Auberge du Clou*, avenue Trudaine. Qui pourra jamais expliquer les péripéties de sa translation du Quartier Latin à Montmartre?

La *rue Victor-Cousin*, ancienne rue de Cluny, existait au XIIe siècle entre la place de la Sorbonne et la rue Cujas. Victor Cousin écrivain, philosophe (1792-1867), lui a donné son nom. Vers 1700, il existait dans cette rue un marché.

Nous voilà donc revenus à notre point de départ *rue Soufflot*. Tout en laissant souffler un peu, terminons avec notre quatrième et dernière promenade, qui comprendra l'autre côté du Ve arrondissement, c'est-à-dire le quartier Saint-Médard.



Au Luxembourg.
(Dessin d'Ibels.)

QUATRIÈME PROMENADE



Le boulevard Saint-Michel, partant de la place Saint-Michel, près des quais Saint-Michel et des Grands-Augustins et allant jusqu'à l'Observatoire, est certainement la plus grande artère du Quartier Latin « le Boul' Mich' », comme on l'appelle par abréviation argotique. Le boulevard Saint-Michel s'appelait précédemment boulevard Sébastopol (rive gauche).

Nous allons le remonter ensemble. Voici d'abord à gauche de nombreuses marchandes de fleurs qui, de leurs doigts de fée, préparent avec un art exquis roses, œillets et violettes. Bientôt elles vont se disperser dans tout Paris pour vendre

le traditionnel bouquet à deux sous, frêle, petit, inodore, mais souvent si sincère et si bon!

A droite, la *fontaine Saint-Michel*, d'un aspect assez grandiose, qui orne la place de son nom et qui, précédemment, s'appelait place du Pont-Saint-Michel; sur son emplacement existait autrefois une petite ruelle appelée ruelle Cagnard.

Quant au pont, construit en 1378, reconstruit plusieurs fois et en dernier lieu en 1857, il a été autrefois appelé Pont-Neuf. Il tire son nom actuel de la chapelle Saint-Michel du Palais. Le quai Saint Michel a porté le nom de quai Bigon, puis celui de quai Montebello. Traversons successivement les rues Saint-Séverin, Serpente et le boulevard Saint-Germain, au coin duquel se trouve le *Musée de Cluny*, encadré par les rues Du-Sommerard et de Cluny, précédemment rue Fontanes.

Les abbés de Cluny avaient acheté l'emplacemeut du palais des Thermes pour y faire construire un hôtel qui aurait été voisin du collège leur appartenant près de la Sorbonne, démoli au commencement de ce siècle et qui a servi d'atelier au peintre David.

Jacques d'Amboise, évêque de Clermont et abbé de Cluny, fit élever l'édifice actuel. L'hôtel resta la propriété de l'abbaye, mais, n'étant plus habité par les abbés, il était loué à divers industriels. En 1833, M. Du Sommerard vint y installer sa précieuse collection, achetée plus tard à sa veuve par le gouvernement. En même temps, l'État fit l'acquisition de l'hôtel pour

y fonder un musée d'antiquités nationales. En vertu d'une convention, la ville y réunit la grande salle des Thermes qu'elle possédait depuis longtemps, et le nouveau musée fut inauguré en 1844. Il est devenu trop petit aujourd'hui pour contenir les merveilles architecturales provenant de tous les coins de la France, ce qui fait regretter la démolition de l'ancien couvent des Mathurins-Saint-Jacques, qui aurait pu servir à son agrandissement.

On a pu, entre autres choses, reconstituer à Cluny le portail de l'église Saint-Benoît, démoli lors du percement de la rue des Écoles.

En face du lycée Saint-Louis, ancien lycée d'Harcourt, boulevard Saint-Michel, se trouve la Sorbonne, fondée en 1250 par Robert de Sorbon en faveur des ecclésiastiques chargés d'enseigner la théologie. Démolie, transformée et agrandie, la chapelle a été seule conservée en raison des mérites de son architecture. Richelieu, d'abord, devenu proviseur de la Sorbonne, la fit rebâtir sur les plans de son architecte Jacques Lemercier. Devenue insuffisante, comme grandeur, aux besoins universitaires, la reconstruction en a été commencée à la suite d'un concours dans lequel le projet de M. Nenot, architecte, a été adopté. La chapelle a conservé le tombeau de Richelieu, sculpté par Girardon. La Sorbonne comporte deux bibliothèques, l'une constituée par l'Université, la seconde léguée par Victor Cousin[1].

1. *Les Monuments de Paris*, par A. de Champeaux.



Un coin du quai Saint-Michel. (Dessin de Rebminster.)

Tout récemment, M. Caillaux, député, a demandé à la Chambre de voter d'urgence un projet de loi approuvant la convention, en date du 24 octobre 1898, passée entre l'État et la Ville de Paris, pour le dégagement de l'Hôtel de Cluny et de la Sorbonne.

Comme ce projét entraîne le vote d'un crédit de 600 000 francs, il a été mis aux voix par un scrutin public et adopté par 456 voix contre 25. A quand le commencement des travaux?

Prenant la rue Gay-Lussac, laissons le Panthéon, dont nous avons parlé au début d'une de nos promenades, et quittons le Boul' Mich', foyer des monômes, importants parfois au début, mais se terminant toujours en une débandade ressemblant plutôt à une retraite qu'à une manifestation. C'est un exemple vivant de l'esprit d'entente et de soutien de messieurs les Étudiants!

La *rue Gay-Lussac*, dont l'origine vient de Joseph Louis Gay-Lussac, chimiste (1778-1850), nous conduit rue *Claude-Bernard*, après avoir traversé la rue Saint-Jacques, où se trouve le couvent des Filles repenties, dit couvent des Dames, Notre-Dame-de-Charité, dite Saint-Michel. A côté de l'*église Saint-Jacques-du-Haut-Pas* se trouve l'*institution des Sourds-Muets*, fondée par l'abbé Charles-Michel de l'Épée (1712-1789). Il donna son nom à une rue voisine de cet établissement qui s'appelait précédemment rue des DeuxÉglises.

Voici le jardin botanique du Musée pédagogique,



Vue intérieure de Cluny.
(Musée Carnavalet.)

construit sur l'ancien emplacement du couvent des Ursulines. On y remarque une statue de U.-G.-A. Salicis, organisateur de l'enseignement manuel dans les Écoles normales de France (1890) Laissons à droite le *Val-de-Grâce* et faisons un petit crochet *rue d'Ulm*, où se trouve l'*École normale*. Une plaque porte les inscriptions suivantes :

Ici fut le laboratoire de Pasteur

*

1857
Fermentations.

*

1860
Générations spontanées.

*

1865
Maladies des vins et des bières.

*

1868
Maladies des vers-à-soie.

*

1881
Virus et vaccins.

*

1885
Prophylaxie de la rage.

*

1864-1888
Délibérations du Conseil municipal
7 décembre 1894

*

Décret du 9 brumaire an III
École Normale Supérieure

*



Église Saint-Benoît. (Musée Carnavalet.)

La *rue Claude-Bernard*, origine Claude Bernard, physiologiste (1813-1878), précédemment rue des Feuillantines jusqu'en 1885, fait suite à la rue Gay-Lussac.

Au coin de la *rue de l'Arbalète* se trouve l'*Institut national Agronomique*, construit sur l'ancien emplacement de l'École de Pharmacie, dont on a d'ailleurs conservé la porte d'entrée.

Traversons la *rue Mouffetard*, dont l'animation, le dimanche jusqu'à midi, est extraordinaire : on se croirait en un marché de province fréquenté, non point par des paysans, mais par une population hétéroclite spéciale à ce coin de Paris. Au numéro 60 de la rue Mouffetard, qui était au XIIIe siècle un chemin traversant un territoire nommé *Mons Cetarius*, par corruption Mont Cétard, se trouvait le fameux bal du *Vieux-Chêne*.

La *rue Lhomond*, précédemment rue des Postes, existait en 1540.

Origine : Charles-François Lhomond, grammairien (1727-1794).

L'établissement *Préparation aux Baccalauréats*, qui fait l'angle de la rue Lhomond et de la rue d'Ulm, eut la même année comme maîtres d'études, peu de temps après la guerre, Richepin, Bourget, Brunetière : illustres pions ! Que de chemin parcouru depuis ces modestes débuts !

L'*église Saint-Médard*, perdue dans le quartier Mouffetard, a joui d'un moment de célébrité populaire



La Sorbonne. (Musée Carnavalet.)

à l'époque des convulsionnaires qui se réunissaient sur la tombe du diacre Pâris. La nef date du xve siècle et le chœur de 1586. Une décoration grecque, que l'architecte Petit-Radel lui a fait subir en 1785, a enlevé au monument le peu d'intérêt artistique qu'il présentait.

Le vieux *marché des Patriarches*, situé en face de Saint-Médard, ne présente rien de bien particulier : remontons donc la rue Monge.

Place Monge, en face de la caserne de la Garde républicaine, se trouve la statue de Louis Blanc (1811-1882).

La *prison de Sainte-Pélagie*, désaffectée tout récemment, a détenu entre ses murs des condamnés politiques de marque ; tout le monde les connaît, aussi nous ne les énumérerons pas. Une description plus en détail de cette prison riche en souvenirs et en anecdotes sortirait trop de notre sujet ; aussi, passons donc presque sous silence cette geôle de Thémis, indulgente à la Presse.

La *rue Saint-Médard*, si curieuse, dont on a lu une description d'autre part, s'appelait précédemment rue Neuve-Saint-Médard et est indiquée sur le plan de Quesnel (1609).

Quelques noms curieux de rues provenant de vieilles enseignes et nous allons continuer par la rue Monge, qui va nous conduire au *square des Arènes de Lutèce*, *rue de l'Épée-de-Bois*, *rue du Puits-qui-parle* (maintenant *rue Amyot*), *rue du Pot-de-Fer*, etc.

Lors du percement de la *rue Monge*, on a découvert

29.



Tombeau de Richelieu. (Musée Carnavalet.)

ces arènes romaines dont les inscriptions sont au musée de Cluny. Formant un immense demi-cercle entouré de gradins destinés aux spectateurs, de loges, de caveaux, ces arènes sont malheureusement dépareillées par un immense mur limitant l'immeuble de la Compagnie générale des omnibus, dont l'entrée est rue Monge. A côté des arènes se trouvent les réservoirs d'eau Saint-Victor. Par la *rue Rollin*, précédemment rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, existant au XVIe siècle — Charles Rollin, recteur de l'Université (1661-1741), a demeuré dans cette rue et y est mort (l'ancien collège se trouvait au coin de la rue Lhomond), par la *place de la Contrescarpe*, voisine de l'ancienne rue de la Contrescarpe, aujourd'hui *rue Blainville*, par la rue Blainville, qui existait en 1650 et faisait partie du chemin extérieur au rempart, et enfin par la *rue de l'Estrapade*, regagnons la *rue des Fossés-Saint-Jacques*, ouverte dans le voisinage de la porte Saint-Jacques, enceinte de Philippe-Auguste, XVIIe siècle.

Rue des Irlandais se trouve le séminaire des Irlandais. Les bassins de l'Estrapade sont des réservoirs d'eau de la Vanne élevés sur l'ancien emplacement de l'estrapade. L'estrapade était un châtiment qu'on a fait longtemps subir aux soldats. Il consistait à hisser le coupable au bout d'une corde, les mains et les pieds liés derrière le dos, puis à le lâcher brusquement sur le sol une ou plusieurs fois, d'une hauteur plus ou moins élevée. A côté de ces réservoirs se trouve l'an-

nexe de la Faculté des Sciences (zoologie). Enfin, par la *rue Clotaire*, regagnons la place du Panthéon.

Que de rues intéressantes laissées de côté dans ces promenades! que de choses oubliées par conséquent dans la tâche aride que nous nous étions assumée!

Nous terminerons ces promenades en passant en revue succinctement les découvertes intéressantes qui ont été faites au Quartier Latin au point de vue archéologique.

Les travaux de fondation de la nouvelle église de *Sainte-Geneviève* amenèrent, au siècle dernier, la découverte de fours à poterie et de puits où étaient entassés de nombreux fragments de vases romains.

Mêmes trouvailles à *Saint-Étienne-du-Mont* et au *Lycée Henri IV*, et, en général, chaque fois qu'on a remué le sol de la colline en ces environs. Au lycée Henri IV, on a trouvé un trésor de monnaies d'or frappées sous les empereurs du IVe siècle.

Les travaux de percement de la *rue Gay-Lussac* mirent à jour des fragments de murailles, dont le prolongement s'étendait jusqu'à la *rue Soufflot*. A plusieurs reprises, le sol du jardin du *Luxembourg* a rendu la lumière à des statuettes, des vases, des lambris décorés de peintures. On suppose qu'il existait là un camp. Dans la partie voisine du *boulevard Saint-Michel*, on a retrouvé une suite de salles régulièrement disposées dont on ne s'explique pas la destina-

tion. Un second trésor de monnaies impériales d'or, plus considérable que celui du *lycée Henri IV*, a été découvert à la même époque sur l'emplacement de la *place Médicis*.

Le percement de la *rue Monge* a donné lieu à la mise au jour d'un amphithéâtre dont les dimensions laissent supposer une ville populeuse, il était creusé dans le sable de la colline, au-dessous de l'ancienne *abbaye de Saint-Victor*, avoisinant le *Jardin des Plantes* actuel. Les pierres des gradins portaient les noms des personnages auxquels les places étaient réservées. Ces sièges sont aujourd'hui au musée de Cluny.

Rue Saint-Jacques, on a découvert les restes d'une voie qui mettait Rome en communication avec les provinces.

Place Saint-Michel, tout dernièrement, on a trouvé enfouis à une certaine profondeur des ossements en quantité considérable. Ces ossements provenaient de l'ancien cimetière *Saint-André-des-Arts*.

Dans le cimetière important situé à l'extrémité du *faubourg Saint-Jacques*, dans l'ancien enclos du *couvent des Carmélites*, *rue Nicole*, on a trouvé des poteries rouges, des bouteilles de verre brisé, des vases de terre, gris, noirs et polychrômes, des monnaies contemporaines des empereurs Nerva et Trajan (musée Carnavalet).

Outre le cimetière *Saint-Marcel*, situé en dehors de la ville, il en existait un autre entourant l'*abbaye de*

Saint-Vincent, devenue plus tard *Saint-Germain-des-Prés*. On a trouvé là des sarcophages en plâtre estampé.

Une preuve que les collines de Montmartre et du Panthéon ont été autrefois séparées par la Seine, c'est que sur la rive gauche et sur la rive droite on a retrouvé les mêmes terrains.

* * *

Sommes-nous parvenus à intéresser le lecteur parmi ce dédale de voies inépuisables en souvenirs? Avons-nous donné une idée de ce Quartier Latin dont les moindres coins sont des mines d'anecdotes appartenant à l'histoire et dont les noms des héros sont pour la plupart ceux d'hommes ayant passé à la postérité? Gens graves d'aujourd'hui, jeunes hier, avons-nous réveillé en vous quelques souvenirs passés? Jeunes gens d'aujourd'hui, vieux demain, avez-vous maintenant une idée pâle de ce que fut le Quartier de vos pères, le Quartier Latin? Si oui, nous sommes heureux d'avoir atteint notre but : distraire, instruire et surtout conseiller à la jeune génération actuelle de reprendre les vieilles traditions de leurs aînés. L'étudiant ne doit pas être ce qu'il est actuellement dans toute l'acception du mot, un bourgeois à l'esprit étroit, à l'âme veule et au cœur taré; il doit être plein de jeunesse insouciante, aimant à rire, boire et chanter. Les mauvais jours viendront assez vite, qu'il profite des bons!

Peut-être ainsi reverrons-nous les beaux temps passés des éternelles veillées et des franches lippées en cet ex-foyer de joie folle qui sut faire sortir des savants, des maîtres et des génies.



Dessin d'Ibels.

IX

RÉVOLUTIONS ET RÉVOLUTIONNAIRES

Ne respecter ni le sabre, ni la toge pas plus que l'habit du Président ou la redingote du parlementaire, re pecter seulement la Raison, la Conscience, l'Idée.

HENRY LEYRET.



Un cipal.
(Dessin d'Ibels.)

L'ignorant, incapable de s'expliquer le pourquoi des choses, se soumet. L'homme instruit discute et se révolte. Paris a toujours été le plus grand centre révolutionnaire de l'univers parce qu'il est le plus grand centre littéraire et artistique.

Aux époques les plus lointaines, on y a détesté l'autorité, sous quelque forme qu'elle se présentât. Du temps du pouvoir absolu, les émeutes entre les étudiants et les troupes royales étaient fréquentes. Bien avant Louis XI on avait déjà coutume de rosser le guet. L'ancètre de bien des

libertés modernes, François Rabelais, a célébré l'esprit démocratique et turbulent des étudiants de son temps. La Boétie, ce socialiste avant la lettre, avait étudié à Paris. On peut dire que la Révolution française est née des généreuses discussions qui eurent pour théâtres les jardins, les cabarets et les cafés du Quartier Latin. L'opposition, joviale sous la Fronde avec les chansons contre le Mazarin, se fait plus consciente et plus sévère avec les athéistes que Louis XIV et Mme de Maintenon pourchassèrent si cruellement. Plus tard, le Procope et le Luxembourg sont deux centres ardents de libre controverse et d'audacieuses revendicatious. Après la Révolution qui installe sur la rive gauche ses clubs les plus farouches, Napoléon I[er], en réorganisant l'instruction publique, fournit de nouveau aux idées républicaines un terrain favorable. Avec la Restauration, les idées libérales font de grands progrès parmi la jeunesse; ce sont en grande partie les étudiants qui font la Révolution de 1830. Un peu plus tard, les novateurs, fourriéristes, saint-simoniens, icariens, trouvent dans leurs rangs de nombreuses recrues. Pour se faire une idée de l'enthousiasme passionné qui animait les étudiants d'alors contre la tyrannie, il faut lire dans *le Bachelier* les belles pages que Jules Vallès consacre à la description des émeutes au Quartier Latin lors du 2 Décembre. A cette époque, on croit encore qu'il y a dans la vie d'autre but à poursuivre que la sinécure ou le mariage riche. A la nouvelle que Louis Napo-

léon s'apprête à confisquer les libertés publiques, un frémissement d'indignation circule dans tous les rangs. De cafés en cafés, de crémeries en crémeries, les poètes, les artistes, les étudiants se groupent, pro-



Sous l'Empire.
(Dessin de Burret.)

noncent des discours enflammés et descendent sans hésitation dans la rue pour combattre les troupes du tyran.

Ils ne sont pas les plus forts, mais beaucoup payent de leur vie leur héroïsme, et quand l'usurpateur a complètement installé son autorité, ils ne désarment

pas pour cela. Pendant toute la durée de l'Empire, une opposition formidable s'organise, on écrit, on complote, on s'insurge chaque fois que l'occasion s'en présente. Vallès, Gambetta, Vermesch, Blanqui, Louise Michel, Rochefort, enflamment le cœur des foules. Mais il semble que la Commune ait été le dernier élan de la jeunesse bourgeoise en France. Depuis, un esprit de veulerie et de résignation paraît s'être glissé dans les âmes. En général, l'étudiant actuel s'occupe d'affaires, les idées ont cessé de l'intéresser; gagner sa vie lucrativement en ne faisant rien ou presque rien, il ne désire pas autre chose.

Mais est-ce à dire que l'esprit révolutionnaire soit mort au Quartier Latin?

Il n'en est rien. Seulement les promoteurs des idées de rénovations politiques sortiront désormais des rangs du peuple ou des artistes. Des bords fangeux de la Bièvre aux allées élégantes du Luxembourg, des taudis aux cafés, des assommoirs aux bibliothèques, une nouvelle théorie se propage.

La doctrine libertaire, issue des utopies proudhonniennes de 48, reçoit de la science moderne une nouvelle vitalité. Bakounine, Kropotkine, Élisée Reclus, en jettent les bases. Louise Michel, Sébastien Faure, Zo d'Axa, en sont les orateurs éloquents. Jean Grave, que ne découragent ni les amendes ni la prison, fonde le petit journal *la Révolte* où les doctrines du nouveau parti, simplifiées par le bon sens populaire, attirent par leur audace un grand nombre d'esprits indépendants.

A côté de personnalités tarées, la doctrine libertaire se conquiert le suffrage d'hommes de valeur et de probité, tels Jean Grave, véritable martyr de ses idées, à qui toute la presse française, même gouvernementale et catholique, rendit naguère un éclatant hommage. Mais l'idée révolutionnaire va s'étendre et s'amplifier encore. Vers elle arrivent en foule les poètes et les artistes, séduits par l'ampleur et la hardiesse des conceptions. Des esprits d'une haute valeur, tels qu'Adolphe Retté, Paul Adam, Lucien Descaves, Pelloutier, etc., viennent apporter à l'idée révolutionnaire le concours de leur talent et l'influence de leur popularité. Les revues d'art traduisent Multatulli, les théâtres d'à côté font connaître les grands dramaturges scandinaves Ibsen, Björson, Gerhardt Hauptmann, de véritables œuvres d'art, prêchent à la jeunesse intellectuelle la nécessité d'une résurrection de l'âme française. De tous côtés on réclame l'émancipation des pauvres, la diffusion plus large de l'instruction, la défense des vieillards et des faibles. La nécessité d'une modification du mécanisme social, d'un changement complet des institutions et de la législation, apparaît si clairement que tous les partis politiques en arrivent à insérer dans leur programme les revendications qui étaient autrefois l'exclusif apanage du socialisme.

Comme nous le faisions remarquer, à part des exceptions individuelles, les étudiants seront peut-être les derniers à entrer dans cette voie, qui seule peut conduire à des résultats féconds. Outre *la Révolte*, qui

s'appelle maintenant *les Temps nouveaux* et dont les aventures formeraient une des plus curieuses pages des idées en France, les idées révolutionnaires reçoivent au Quartier Latin l'hospitalité dans une foule de journaux et de revues.

Nous en citerons quelques-unes :

Parmi celles du début : *la Rue*, de Vallès, *l'Égalité*, de Zévacco, *l'Hydre de l'anarchie*, *le Révolté*, *le Chambard*, dont la collection illustrée par Steinlen reste précieuse, *l'En-Dehors*, etc. ; *l'Art social*, où le poète Gabriel de la Salle fut un des premiers à proclamer que la masse avait aussi bien droit aux œuvres d'art qu'à la nourriture matérielle, *Vendémiaire*, *le Trimard*, de Mécislas Golberg. Parmi les revues actuelles, *le Mercure de France* a publié des traductions de Multatulli et d'Ibsen, de superbes morceaux de critique sociale de Laurent Tailhade et deux belles pages lyriques de Paul Reynard.

La Plume donne de beaux poèmes et d'éloquents articles de critique de Retté, de bons articles de Verdaine.

Parmi les revues de moindre importance, nous citerons encore *la Revue Rouge*, avec d'acerbes critiques de Jules Heyne.

L'Enclos, qui groupe les noms de Prod'homme, Franck Vincent, Charles-Louis Philippe, etc.

Presque forcés, par l'exiguïté de notre cadre, à une sèche et incomplète énumération, nous dirons cependant quelques mots des personnalités révolutionnaires les plus connues au Quartier Latin :

Zo d'Axa, qui dirigea autrefois vaillamment le petit journal mi-littéraire, mi-révolutionnaire, *l'En-Dehors*, fait paraître maintenant un autre périodique illustré :



Sous la République.
(Dessin de Burret.)

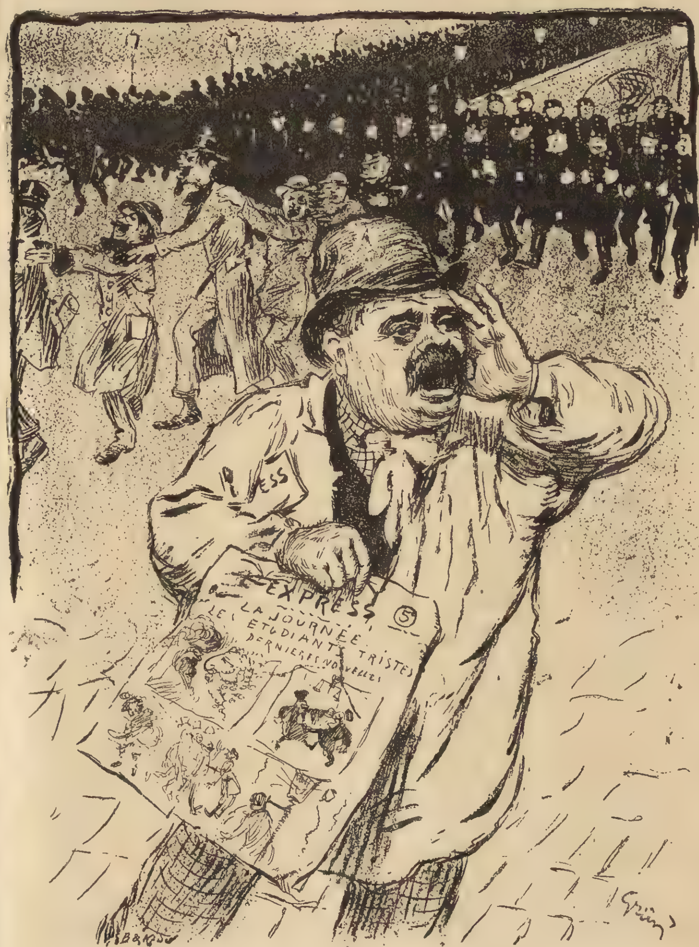
la Feuille. Encore le mot périodique est-il un mot impropre dans le cas, puisque Zo d'Axa l'édite de façon irrégulière chaque fois qu'un nouvel abus, une turpitude encore non révélée lui en fournit l'occasion.



Zo d'Axa.
(Dessin de Steinlen.)

La longue barbe rousse de Zo d'Axa, sa physionomie intelligente et fine, sont populaires. Il compte dans les lettres de nombreux amis, et tout le monde est d'accord pour rendre justice à son talent d'écrivain aussi bien qu'à la sincérité de ses convictions. Contrairement à beaucoup de ses confrères, il ne dédaigne pas de faire tourner contre les ennemis de ses idées la satire, et même la plus joviale.

Aux dernières élections, il exhiba par les rues un chariot décoré de façon carnavalesque et sur lequel un âne avait été placé devant un bureau, avec un verre d'eau, une sonnette et un chapeau. C'était le candidat de *la Feuille* de Zo d'Axa, protestant ainsi à sa façon contre le suffrage univer-



Un monôme : « Ils sont six compris le brigadier! »
(Dessin de Grün.)

sel. L'idée plaisante souleva de joyeux éclats de rire. Quinze jeunes gens escortèrent ce candidat satirique depuis le boulevard de Clichy jusqu'aux Halles. Rue de Savoie, le cortège fut arrêté par des gardiens de la paix. Lorsque ceux-ci se placèrent dans les brancards pour conduire à la Fourrière maître Aliboron, Zo d'Axa proclama : « Citoyens, puisque c'est l'autorité qui lui fait la route, notre candidat est un candidat officiel, nous l'abandonnons ». Et ils s'en allèrent, tandis que la police conduisait le candidat aux longues oreilles à sa fatale destination.

Comme on le voit, on peut être spirituel et gai tout en faisant la guerre aux institutions que l'Europe nous envie.

Nous ne nous appesantirons point sur le portrait d'écrivains trop populaires. Qui ne connaît Paul Adam? Doux et impeccable de mise, érudit comme tout un couvent de bénédictins; Lucien Descaves, aimé de la foule depuis son courageux livre de *Sous-offs*; Jean Grave, timide, modeste, mais plein de patience et d'énergie; Sébastien Faure, courtois et persuasif comme un diplomate; Élisée Reclus, au front lumineux de génie; et tant d'autres encore!

Parmi les jeunes : Mécislas Golberg, dont le facies fantastique de sémite maigre semble évadé d'une planche de Callot, s'est révélé comme un profond logicien dont la subtilité trouve sans peine le point faible des plus plausibles théories; Hans Ryner, dont la physionomie reflète une perpétuelle colère contre l'injustice,

a publié de mordants articles dans son journal *Demain.* Connaissant, grâce à une longue expérience, les milieux universitaires, il a bien voulu nous donner son opinion sur l'esprit révolutionnaire chez les étudiants :

« L'esprit révolutionnaire n'existe pas au Quartier. L'étudiant est un arriviste, donc un valet du pouvoir. Il fait son apprentissage de futur fonctionnaire et s'exerce aux aplatissements. Il eut jadis de brusques et courtes révoltes; non pas révolutionnaire certes, mais émeutier; tâche qui commence à exprimer son jeune besoin de boucan et s'arrête net à la vue du sergot. Ces bourdonnements sournois, ces murmures hypocrites de potache qui déteste son pion, il ne les a même plus. Le pion, habile, l'a lancé sur d'autres proies. Les enfants sont faciles à mener, pourvu qu'on abandonne à leur cruauté quelque souffre-douleur. Nos étudiants aiment ce gouvernement qui leur permet de conspuer ses ennemis. Le besoin animal de mouvements et de cris qui fait croire à la générosité des jeunes bourgeois et qu'on prit pour l'esprit révolutionnaire est aujourd'hui sagement endigué et satisfait, dirigé par le pouvoir lui-même... *Zou, fen de brut!* Conspuez Zola! Conspuez Zola, conspuez! »

Comme on a pu s'en rendre compte, le style de M. Hans Ryner est d'une extrême violence; hâtons-nous d'ajouter que son indignation est bien souvent légitime. D'un caractère moins violent et d'un âge plus rassis, Gabriel de la Salle, avec sa longue barbe blanche et son front d'apôtre, a combattu toute sa vie avec

une persévérance digne d'éloges le beau combat révolutionnaire; c'est un des esprits les plus probes qu'il nous ait été donné de connaître. La revue de *l'Art social* qu'il fonda et soutint pendant plusieurs années, compte parmi ses principaux collaborateurs : Auguste Linert, le dramaturge du *Conte de Noël* et des *Cloches de Caïn*, le poète Paul Reynard, le sociologue Hamon, Museux, Verdaux, Léon Frappier, etc. Il serait injuste de ne pas signaler, parmi les révolutionnaires convaincus, le vénérable bibliopole Achille Leroy.

Le nez vermeil, la physionomie paterne agrémentée d'une barbiche blanche, le bon Achille Leroy, auteur, éditeur, libraire international ainsi qu'il s'intitule, est lui-même la vivante succursale de sa maison d'édition. Il a voué sa vie au culte des idées sociales et il les propage par l'univers dans la mesure de ses modestes capitaux. Il n'est pas rare de le voir siéger à la porte des réunions les plus houleuses, offrant aux hommes de bon vouloir ses petites brochures vêtues de la pourpre des aurores sociales futures. *La Conquête du pain* coudoie sur son éventaire la *Physiologie du militaire* et *l'Armée contre la nation.*

Achille Leroy est un irréductible, un cœur honnête et convaincu.

Il est bon, il ne ferait de mal à personne. Cependant, il a son épée de Damoclès : on ne peut pas être complètement heureux : ce serait contre nature. Et ne croyez pas que c'est la SOCIÉTÉ qui lui cause du chagrin. Non, c'est seulement la *Société de Jésus.* Ah!

les jésuites! Un cauchemar! Et quand quelque embarras se dresse dans sa vie, A. Leroy dit avec amertume : « Je crois que le jésuite s'agite dans les profondeurs ». Et il se venge en les appelant « punaises de sacristie ».

Il n'a pas d'ambition, et cependant il a voulu être de l'Académie. Vêtu d'un magnifique uniforme de général mexicain, accompagné du tonitruant Marius Tournadre et du tortueux colonel Lisbonne, il a fait ses visites. Bien peu des « Messieurs de-dessous-la-Coupole » l'ont reçu. Il ne s'est pas formalisé de ce manque de savoir-vivre, mais il a laissé chez ces malotrus sa carte de visite, enveloppée d'une marmite en fonte. On était alors au temps heureux où Paris dormait sur un volcan. Et comme on lui disait: « Mais il n'y a rien dans vos marmites, il répondait : « Je ne fais sauter que des idées ». Malheureusement nous ignorons sa recette.

Si quelquefois vous rencontrez dans la rue un nez vermeil, une physionomie agrémentée d'une barbiche blanche, le tout environné de brochures aux couvertures multicolores, approchez-vous sans bruit et dites: « Eh bien, cela va-t-il? » Ne soyez pas étonné si vous entendez une voix grave vous répondre : « L'Idée marche ».

C'est Achille Leroy qui la suit.

Les théories les plus farouches ont quelquefois des représentants d'une bonhomie charmante.

Nous terminerons par le bon Achille Leroy cette énumération hâtive; il se produit à l'heure actuelle

un mouvement d'idées si rapide et si violent qu'il faudrait presque écrire un volume chaque semaine pour signaler les nouvelles thèses et les hommes nouveaux qui émergent chaque jour de l'obscurité pour aller grossir les forces déjà imposantes de la Révolution, de la Révolution pacifique, de la Révolution savante... la plus forte!

* * *

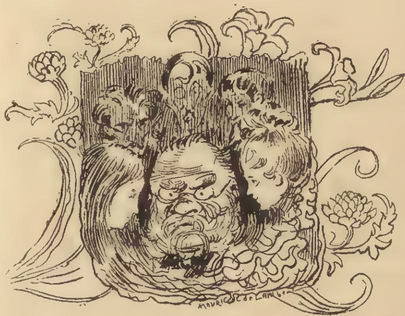
Espérons que nous sommes à la veille d'une transformation féconde de l'âme nationale et qu'un jour viendra où la devise inscrite sur les monuments publics : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, cessera d'être autre chose qu'une formidable ironie.



Monsieur Charles Blanc,
Notre sympathique Préfet de police.

X

CONCLUSION



Le lecteur bienveillant qui nous a suivis dans cette promenade à travers le Quartier Latin nous saura gré de lui avoir évité, autant qu'il nous a été possible, la description des choses qu'il connaissait. Nous avons même négligé à dessein les souvenirs archéologiques faciles, la biographie de célébrités artistiques ou littéraires trop connues et que l'on trouvera partout.

Tout en évitant le scandale, nous avons essayé d'être aussi sincères que possible, dans une vue d'ensemble si rapide, nous attachant surtout à montrer ce

qu'il pouvait y avoir d'inédit et de pittoresque. Ce livre complétera d'autres ouvrages plus classiques. On y mentionne plus de morts oubliés et de gens d'avenir que de célébrités arrivées, plus d'indépendants que d'officiels, plus de modestes que d'ambitieux. Nous avons cherché aussi à indiquer, dans la mesure des documents dont nous disposions, les très intéressants indices de relèvement que manifeste actuellement l'âme française. La Révolution aussi bien intellectuelle que sociale, née de la misère et de la science, se manifestera peut-être très prochainement et d'une façon toute pacifique, par les efforts inattendus d'énergies originales. L'élite de la classe ouvrière brûle du désir de connaître. Certains livres substantiels des philosophes sociologues sont lus avec avidité. En dehors des institutions officielles déclarées impuissantes, l'initiative individuelle s'organise lentement.

Les ateliers du travail manuel aussi bien que les petites revues fourmillent de jeunes enthousiasmes dont on ne peut discuter la sincérité. Pourquoi, après tout, une rénovation ne viendrait-elle pas des écoles du soir et des musées du dimanche ?

Le désir du savoir et la bonne volonté feront peut-être surgir, à côté des Universités impuissantes, une race virile de savants, une aurore ingénue de chercheurs et de poètes.

Un humoriste a dit avec une cruelle ironie que l'extinction du paupérisme avait lieu chaque soir à dix heures dans les quartiers populaires. En croyant être

spirituel, l'auteur de cette facétie a peut-être dit une vérité. Le pauvre qui lit, sa journée de labeur terminée, devient de plus en plus fréquent.

Lire, c'est déjà se révolter.

Du côté de la bourgeoisie même, de faibles indices de bon vouloir produisent quelques heureux résultats. M. Maurice Bouchor a consacré sa vie à la divulgation des chefs-d'œuvre littéraires dans les milieux les plus humbles.

Le Collège libre des sciences sociales de la rue de Tournon, où des notabilités éminentes de tous les partis ont trouvé un terrain neutre et combattent pour la seule sincérité, a groupé autour de lui une élite de jeunes gens réfléchis, désintéressés et dont l'œuvre sera belle. Des sociétés privées pullulent où l'on donne gratis aux pauvres des consultations médicales et juridiques, des leçons de toutes sortes.

Nous espérons qu'on pourra faire, dans quelque dix ans, de ce Quartier Latin où se marquent actuellement tant de signes de décadence, un tableau moins pitoyable.

Il suffirait pour une renaissance merveilleuse d'un peu de bon vouloir de la part du capital vers la démocratie intellectuelle dont les sèves bouillonnantes s'agitent vers l'espoir.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

38705. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

